This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW AVTЬ Z

Mol 17.88.2 (5)

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

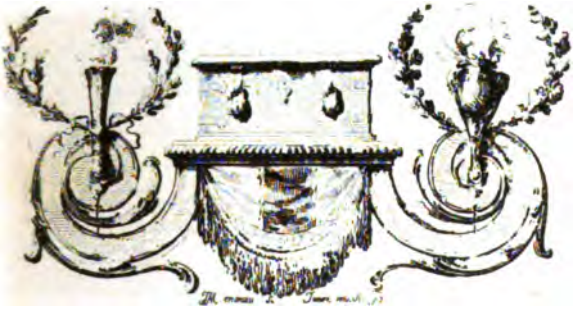
DES REMARQUES GRAMMATICALES;

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÉCE,

PAR M. BRET.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.

Mol 17.88.2 (5)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

5850.1
61.6
18.4

L'AVARE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR
SUR L'AVARE.

CETTE Comédie en proſe & en cinq actes, avoit été préſentée au Public en 1667. Le peu d'accueil qu'on lui fit alors, engagea Molière à la retirer ; mais il ne déſeſpéra point que les partiſans du bon goût & de la vraie comédie, n'en fiſſent concevoir par la ſuite une meilleure opinion.

Il la fit reparoître en effet le 9 Septembre de l'année ſuivante, avec beaucoup moins de contradiction ; quoique des circonſtances particulières lui euſſent fait, à cette repriſe, un ennemi bien plus conſidérable que ceux de 1667. C'étoit l'illuſtre Racine, avec lequel il ne ſe trouvoit déjà plus, depuis la chûte d'Alexandre ſur ſon Théâtre.

Une Critique d'Andromaque, ſous le titre de *la folle Querelle*, eut, en 1668, plus de ſuccès qu'elle n'en méritoit ; & l'illuſion du Public ſur cette Parodie, l'avoit fait attribuer à Molière, quoiqu'elle fût du Comédien Subligny.

On ſait combien Racine étoit délicat ſur le chapitre de ſa gloire ; & l'erreur dans laquelle il étoit,

avec une partie du Public, ſur le véritable auteur de *la folle Querelle*, ne lui permit pas d'abord de rendre aſſez de juſtice au nouveau chef-d'œuvre de Molière. Il alla même juſqu'à reprocher à Deſpréaux d'avoir ri ſeul au théâtre à une des répréſentations de *l'Avare. Je vous eſtime trop*, lui répondit le Poëte ſatyrique, *pour croire que vous n'y ayez pas ri vous-même, du moins intérieurement.* Il y a apparence que Racine, déſabuſé de l'opinion que Molière avoit cherché à lui nuire, ne compromit pas plus long-temps ſes lumières & ſon goût, en continuant de fronder une Pièce dont le ſuccès devenoit chaque jour plus aſſuré.

Le préjugé qui avoit fait tomber le Feſtin de Pierre, parce qu'il étoit écrit en proſe, avoit également nui (dit-on) au ſuccès de l'*Avare* en 1667. Mais ce prétendu préjugé n'avoit pas empêché le *Pédant joué de Cyrano* de réuſſir en 1654. Et le Feſtin de Pierre étoit ſi peu digne de la raiſon ſupérieure de Molière, qu'il ne faut point chercher d'autres motifs de ſa chûte, que la bizarrerie du ſujet. Quant à l'*Avare*, il faut toujours ſe ſouvenir que les ennemis de notre Auteur balancèrent le ſuccès de preſque tous ſes chefs-d'œuvres. Ils avoient borné ſes talens à la ſimple farce, pour laquelle ils vouloient bien lui accorder quelques diſpoſitions. Il falloit que la voix publique étouffât par degrés leur manége & leur cabale.

On a fait voir dans l'examen d'Amphitryon, comment Molière imitoit les Anciens; on n'entrera point, à l'égard de l'*Avare*, dans une discussion aussi détaillée, parce que ce seroit prouver une seconde fois qu'il ne se proposoit des modèles que pour les surpasser. D'ailleurs, ce qu'il emprunta de Plaute pour son *Avare*, est bien moins considérable que ce qu'il en avoit imité pour son Amphitryon.

Il y a dans l'Avare (dit M. de Voltaire) *quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avoit imaginé le premier de faire en même-temps voler la cassette & séduire la fille de l'Avare. C'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'autre prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation; il ne l'a inventée que pour la manquer. Que l'on en juge par ce seul trait: l'Amant de la fille ne paroît que dans cette scène; il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paroît point du tout* [1].

Tout le reste de la Pièce (continue le même Auteur) *est de Molière. Caractères, intrigues, plaisan-*

[1] Elle paroît dans la Pièce que pour crier qu'elle sent des tranchées, & qu'elle va à la scène 7e du 4e acte. Il est vrai qu'elle n'y vient accoucher.

Peril, mea nutrix! obsecro te, uterum dolet.
Juno Lucina, tuam fidem . . . . .

teries : il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare, parlant, peut-être mal-à-propos, aux Spectateurs, acte 4, scène 9, dit : mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Quid est, quod ridetis? Novi omnes, scio fures hîc esse complures.; *& cet autre endroit encore, où, ayant examiné les mains du Valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième,* ostende tertiam.

Mais si l'on veut connoître la différence du style de Plaute & du style de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de son Avare. Plaute dit, acte 2, scène 4 :

. . . . . *Clamat*
Suam rem periisse, seque eradicarier,
De suo tigillo fumus si quà exit foràs.
Quin, cùm it dormitum, follem sibi obstringit ob gulam,
. . . . . *Ne quid anima fortè amittat dormiens.*
Etiam ne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abysmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?

La comédie de l'*Avare* a été traduite ou imitée chez toutes les nations qui ont des théâtres. *Sadhwell*, Auteur médiocre, Anglois, la donna à Londres dans sa langue, du vivant même de Molière. La préface qu'il mit à la tête de sa traduction, respire l'orgueil

& l'insolence. Il ose se croire au-dessus de Molière, parce qu'il a changé les noms des personnages, parce qu'il a embarrassé l'action de la Pièce, & qu'il l'a remplie de grossièretés. Comme cette imitation de *Sadwell* a été traduite par M. du Bocage, on peut y renvoyer le Lecteur. Les saletés y sont telles, que quoiqu'imprimées déjà, on n'en permettroit pas ici la citation.

L'ouvrage de *Sadwell* fut peu estimé à Londres; & M. *Fielding* entreprit, en 1733, une autre traduction de l'*Avare* de Molière. Son ouvrage, bien supérieur à celui de *Sadwell*, a pourtant le défaut de toutes les Pièces Angloises *, où l'action est toujours trop compliquée. Nos voisins, si profonds & si penseurs, n'ont point encore réfléchi que, lorsqu'il s'agit de tracer un caractère, l'art dramatique, ainsi que l'art de la peinture, dans lequel, à la vérité, ils sont peu célèbres encore, n'accable point le sujet principal par des accessoires qui puissent en détourner trop la vue.

Ce que les Anglois ont le plus admiré dans l'*Avare* de *Fielding*, c'est la singularité de caractère

* *Crown*, Auteur Anglois, qui a traduit la *Bérénice* de Racine, dit qu'il faut qu'une monnoie étrangère soit mise à la refonte, & reçoive une nouvelle marque, & même qu'on y ajoute de la matière, afin qu'elle ait cours en Angleterre, & qu'elle devienne sterling.

qu'il donna à Marianne aimée par *Love-Gold*, ou l'*Avare*. Il en fait une coquette fieffée, qui aime Frédéric, ſon amant, mais qui ſe plaît à le déſeſpérer, & qui ſe fait une honte bizarre d'avouer ſon penchant. Il eſt aiſé de reconnoître à ces traits la contre-épreuve de la *Céliante* du *Philoſophe-Marié*, qui avoit paru ſix ans avant la Pièce Angloiſe.

Le dénouement de M. *Fielding*, que quelques-uns de nos Ecrivains ont préféré à celui de Molière, peut au contraire paroître à d'autres une contradiction avec le ſujet de la Pièce. Mariane tire de *Love-Gold* un dédit de cent mille francs. Molière aſſurément ſe ſeroit bien gardé de faire commettre à ſon *Avare* une pareille ſottiſe. Un dédit de cent mille livres eſt la folie d'un prodigue.

Mariane, dans ce dénouement Anglois, n'ayant voulu qu'effrayer ſon amant en paroiſſant pencher pour *Love-Gold*, veut enfin ſe débarraſſer du vieillard ; & voici encore une nouveauté à l'angloiſe : c'eſt-à dire, qu'on copie preſque mot à mot le rôle de Clarice dans le Grondeur, ſcène onze du ſecond acte. *Love-Gold*, épouvanté de la dépenſe prodigieuſe dont Mariane le menace, ſe croit trop heureux de la laiſſer à ſon fils avec les cent mille livres du dédit ; ce qui n'eſt pas d'accord aſſurément avec le caractère.

On conviendra cependant que dans quelques

ſcènes ajoutées à l'*Avare* de Molière par M. *Fielding*, comme dans la ſcène troiſième du premier acte, dans les ſeptième & huitième ſcènes du troiſième acte, il y a des détails ingénieux & tels qu'on pouvoit ſe les promettre d'un Ecrivain qui connoiſſoit & qui a peint ſi fidèlement le cœur humain dans ſes Romans. Il faut convenir auſſi que par les changemens qu'il a faits, il a laiſſé la partie trop romaneſque du dénouement de l'*Avare* de Molière.

A l'égard des imitations de Molière, on en parlera dans les Obſervations qui ſuivront les Remarques grammaticales. On y répondra auſſi aux différentes critiques qui, de notre temps, ont été faites de cet Ouvrage, que Deſpréaux regardoit comme une des meilleures Comédies de l'Auteur.

ACTEURS.

HARPAGON, père de Cléante & d'Eliſe, & amoureux de Mariane.

ANSELME, père de Valère & de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anſelme, & amant d'Eliſe.

MARIANE, fille d'Anſelme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, Cuiſinier & Cocher d'Harpagon.

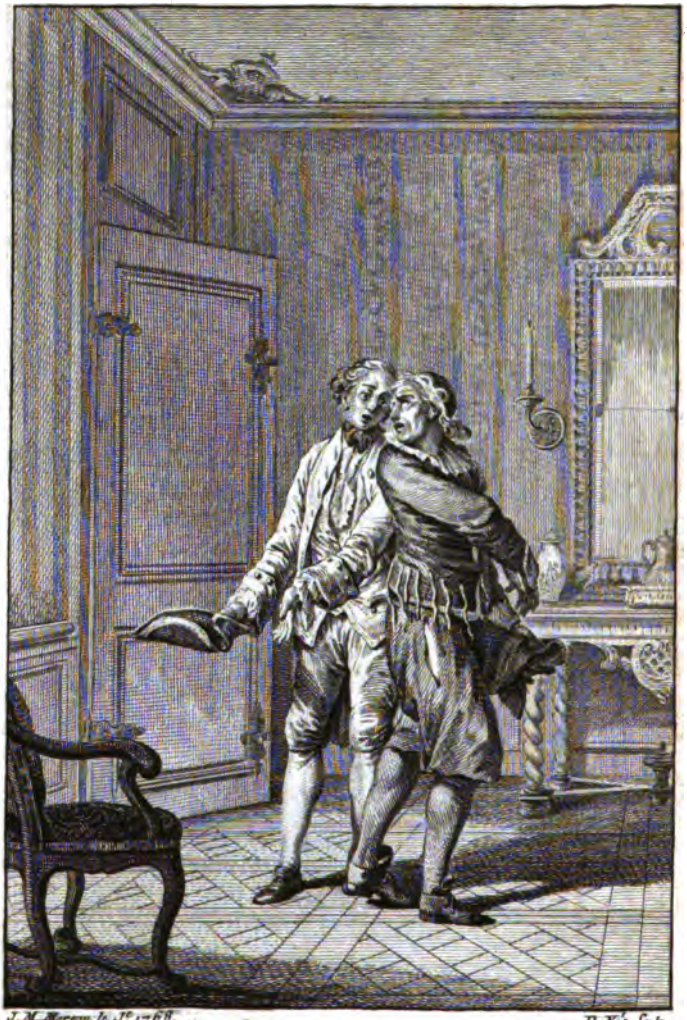
LA FLECHE, Valet de Cléante.

DAME CLAUDE, Servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } Laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon d'Harpagon.



L'AVARE.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

HÉ quoi! charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois ſoupirer, hélas, au milieu de ma joie! Eſt-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux; & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une

trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vrai, le ſuccès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas, cent choſes à la fois! L'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les cenſures du monde; mais plus que tout, Valere, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah, ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah, Valere, chacun tient les mêmes diſcours! Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions font connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux; & donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime! Oui, Valere, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidéle: je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le Ciel m'engage envers vous. Je me

représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater [e] après m'avoir tirée de l'eau; & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit [f], ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; &, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise,

ſi j'en parle ainſi devant vous. Vous ſavez que, ſur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, ſi je puis, comme je l'eſpère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, ſi elles tardent à venir [5].

ELISE.

Ah, Valere, ne bougez d'ici, je vous prie, & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon père!

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en uſage, pour m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables; & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voie que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance; & la manière dont on les joue a beau être viſible: les plus fins ſont toujours de

grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais; mais quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux; & puiſqu'on ne ſauroit les gagner que par-là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'eſprit du père & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frère, & ſervez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſais ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE

SCÈNE II.

CLÉANTE, ELISE.

CLÉANTE.

JE ſuis bien-aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouir, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je ſais que je dépends d'un père, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés; que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite[h]; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de

ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre paſſion ; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire : car enfin, mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE.

Non : mais j'y ſuis réſolu ; & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frère, une ſi étrange perſonne ?

CLÉANTE.

Non, ma ſœur ; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas, mon frère ! ne parlons point de ma ſageſſe : il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une

fois en ſa vie ; & ſi, je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLÉANTE.

Ah! plût au Ciel que votre ame, comme la mienne....

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites ! qui eſt celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La Nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable, & je me ſentis tranſporté dès le moment que je la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mère qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une.... Ah! ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vue !

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choſes que vous me dites ; & pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert ſous main qu'elles ne ſont pas fort accommodées [k], & que leur diſcrette conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma ſœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une perſonne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes néceſſités d'une vertueuſe famille ; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt, de voir que, par l'avarice d'un père, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joie, & de faire éclater à cette Belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois aſſez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah, ma ſœur ! il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous ? que cette ſéchereſſe étrange où l'on nous fait languir ? Hé ! que nous ſervira d'avoir du bien,

s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir, & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des Marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à ſonder mon père ſur les ſentimens où je ſuis; & ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; & ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre père s'oppoſe à nos deſirs, nous le quitterons là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis ſi long-temps ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus ſujet de regretter la mort de notre mère[1], & que....

CLÉANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCÈNE III.[a]

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

HORS d'ici, tout-à-l'heure, & qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître-juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de ſi méchant que ce maudit vieillard; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chaſſez-vous?

HARPAGON.

C'eſt bien à toi, pendard, à me demander des raiſons! Sors vîte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon Maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne ſois point dans ma maiſon, planté tout droit comme un piquet, à obſerver ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir ſans ceſſe devant moi un eſpion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits aſſiégent toutes mes actions, dévorent ce que je poſſede, & furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faſſe pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit!

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (*bas à part.*) Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent. (*haut*) Ne ſerois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin : je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage. (*haut.*) Je demande ſi, malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la même choſe ?

HARPAGON *levant la main pour donner un ſoufflet à la Fleche.*

Tu fais le raiſonneur ? Je te baillerai de ce raiſonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien ! je ſors.

HARPAGON.

Attends : ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Viens çà, que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chauſſes de la Fleche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chauſſes de la Fleche.*

Ces grands haut-de-chauſſes ſont propres à devenir les receleurs des choſes qu'on dérobe, & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un [m].

LA FLECHE *à part.*

Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'eſt-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par-tout, pour voir ſi je vous ai volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Fleche*)

LA FLECHE *à part.*

La peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils, ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par-là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... : Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non : mais je t'empêcherai de jaſer & d'être inſolent. Tais-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah !

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous ſatisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'a pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſurément ?

LA FLECHE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

SCÈNE IV.

HARPAGON *ſeul.*

VOILA un pendard de valet qui m'incommode fort, & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là [3]. Certes, ce n'eſt pas une petite peine, de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe! On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer, dans toute une maiſon, une cache fidèle; car pour moi, les coffres-forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier: Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs; & c'eſt toujours la première choſe que l'on va attaquer.

SCÈNE V.

HARPAGON, ELISE & CLÉANTE *parlant enſemble, & reſtant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON *ſe croyant ſeul.*

CEPENDANT, je ne ſais ſi j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus d'or chez ſoi, eſt une

(*à part, apercevant Eliſe & Cléante.*)

ſomme aſſez... O ciel! je me ſerai trahi moi même! la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé.

(*à Cléante & à Eliſe.*)

haut, en raiſonnant tout ſeul. Qu'eſt-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il long-temps que vous êtes là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

Là....

ELISE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, ſi fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez oui quelques mots. C'eſt que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je diſois qu'il eſt bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLÉANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien-aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les euſſe, les dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas....

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes....

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLÉANTE.

Je penſe que....

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes....

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps eſt miſérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, & l'on ſait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment! j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont

ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; & ce ſont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, ſeront cauſe qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre ſœur ; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit-là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils : toutes vos manières me déplaiſent fort ; vous donnez furieuſement dans le Marquis ;

& , pour aller ainſi vêtu , il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que ſais-je , moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez [a] ?

CLÉANTE.

Moi , mon père ? c'eſt que je joue ; & comme je ſuis fort heureux , je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu , vous en devriez profiter , & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez , afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſavoir , ſans parler du reſte , à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête , & ſi une demi-douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques , lorſqu'on peut porter des cheveux de ſon crû , qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruque & rubans , il y a du moins vingt piſtoles ; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers , à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires.

(*apercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*)

Hé! (*bas à part.*) Je crois qu'ils ſe font ſigne l'un à l'autre de me voler ma bourſe. (*haut.*) Que veulent dire ces geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frère & moi, à qui parlera le premier, & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'eſt de mariage, mon père, que nous deſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah, mon père!

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Eſt-ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre, & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience; ne vous alarmez point. Je ſais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; & pour commencer par un bout, (*à Cléante.*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune perſonne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai oui parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLÉANTE.

Toute honnête & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa manière ?

CLÉANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable ?

CLÉANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle ?

CLÉANTE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'eſt que j'ai peur qu'il

n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens : car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Hé !

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous....

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLÉANTE.

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOILA de mes Damoiſeaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frère, je lui deſtine une certaine veuve dont ce matin on m'eſt venu parler ; & pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme ?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON *apercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire ?

ELISE.

J'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement ?

ELISE.

Oui ; j'en paſſerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui eſt fait.

SCÈNE VII.

VALÈRE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICI, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raiſon, de ma fille ou de moi.

VALERE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſauriez avoir tort, & vous êtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme auſſi riche que ſage ; & la coquine me dit au nez qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis tu de cela?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé !

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout à fait ; &....

HARPAGON.

Comment ? Le Seigneur Anſelme eſt un parti conſidérable ; c'eſt un Gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage & fort accommodé, & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela eſt vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir ſi ſon inclination pourroit s'accorder avec....

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas ; & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une raiſon tout-à-fait convaincante ; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALERE.

Aſſurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il eſt vrai que votre fille vous peut repréſenter que le mariage eſt une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute ſa vie ; & qu'un engagement qui doit durer

juſqu'à la mort, ne ſe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raiſon : voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions, l'inclination d'une fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le ſait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient plus que toute autre choſe, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, ſans ceſſe, y maintient l'honneur, la tranquillité & la joie ; & que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vrai : cela ferme la bouche à tout. Sans dot !
Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! il me ſemble que j'entends un chien qui aboie.
N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent ?
(*à Valere.*)
Ne bougez : je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

VOUS moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens, eſt le moyen de tout gâter ; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites

ſemblant de conſentir à ce qu'il veut; vous en viendrez mieux à vos fins; &....

ELISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira; ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

SCÈNE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*

CE n'eſt rien, Dieu merci.

VALERE, *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; & ſi votre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté... (*apercevant Harpagon*) Oui, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de *ſans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon; voilà bien parler cela!

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon ſi je m'emporte un peu, & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. (*à Eliſe.*) Oui, tu as beau fuir: je lui donne l'autorité que le Ciel me donne

donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

SCÈNE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui : tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vrai. Il faut....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adreſſant la parole à Eliſe, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes

du monde, & vous devez rendre graces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il ſait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans; & ſans dot tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe, de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parler comme un Oracle. Heureux qui peut avoir un domeſtique de la ſorte!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLECHE.

CLÉANTE.

AH ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur. Je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais Monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLECHE.

Votre père amoureux ?

CLÉANTE.

Oui ; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ?

Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette paſſion lui ſoit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon lui faire un myſtère de votre amour ?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de ſoupçon, & me conſerver au beſoin des ouvertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe t'a-t-on fait[b] ?

LA FLECHE.

Ma foi, Monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux ; & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lorſqu'on eſt réduit à paſſer, comme vous, par les mains des Feſſes-Matthieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne ſe fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre Maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiſſant & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il aſſure que votre ſeule phyſionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLECHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLECHE.

Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien & de votre famille ; & je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

Suppose que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, & net de tout embar-

ras, on fera une bonne & exacte obligation par-devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE.

Comment, diable! quel Juif! Quel Arabe est ce-là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vrai ; c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voye ? J'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque choſe ?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; & pour les mille écus reſtans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'enſuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne-foi, au plus modique prix qu'il lui a été poſſible.

CLÉANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement ſur un drap de couleur d'olive, avec ſix chaiſes & la courte-

pointe de même : le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne ſerge d'Aumale roſe ſèche, avec le molet & les franges de ſoie.

CLÉANTE.

Que veut-il que je faſſe de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, une tenture de tapiſſerie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui ſe tire par les deux bouts, & garnie par le deſſous de ſes ſix eſcabelles.

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu ?...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands mouſquets tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes aſſortiſſantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues & trois récipiens, fort utiles pour ceux qui ſont curieux de diſtiller.

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ſes cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame & un damier, avec un jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, fort propre à paſſer le temps lorſque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin : curioſité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, & rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcrétion du prêteur.

CLÉANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt ! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable ? & n'eſt il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe ? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela ; & cependant il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut, car il eſt en état de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcélérat, le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher,

vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits, par la maudite avarice des pères; & on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilainie le plus posé homme du monde [c]. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle: mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voye encore.

SCÈNE II.

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLÉANTE & LA FLECHE *dans le fond du théâtre.*

Me SIMON.

OUI, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, & il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter [d], & savez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

Me SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond; & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui: mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître

Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

Me SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE, *bas à Cléante, reconnoissant Me Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE *bas à la Fleche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, & ferois-tu pour me trahir ?

Me SIMON *à la Fleche.*

Ah, ah ! vous êtes bien pressé ! Qui vous a dit que c'étoit céans ? (*à Harpagon.*) Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis : mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce sont des personnes discrètes, & vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment ?

Me SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLÉANTE.

Comment, mon père ! c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions ?

(*Me Simon s'enfuit, & la Fleche va ſe cacher*)

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'EST toi qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables ?

CLÉANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles ?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLÉANTE.

Oſez-vous bien, après cela, vous préſenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenſes effroyables, & de faire une honteuſe diſſipation du bien que tes parens t'ont amaſſé avec tant de ſueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougiſſez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de ſacrifier gloire & réputation au deſir inſatiable d'entaſſer écu ſur écu, & de renchérir, en fait d'intérêt, ſur les plus infâmes ſubtilités qu'ayent jamais inventées les plus célèbres uſuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui eſt plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a beſoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.
(*ſeul.*)
Je ne ſuis pas fâché de cette aventure; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil plus que jamais ſur toutes ſes actions.

SCÈNE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

MONSIEUR....

HARPAGON.

Attendez un moment : je vais revenir vous parler. *(à part.)*
Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

SCÈNE V.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLECHE, *ſans voir Froſine.*

L'AVENTURE eſt tout à-fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! c'eſt toi, mon pauvre la Fleche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah! c'eſt toi, Froſine! Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens, & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi, le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpère une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah! ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet; & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel

mortel, de tous les mortels le plus dur & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner* eſt un mot pour qui [e] il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour* [2].

FROSINE.

Mon Dieu! je ſais l'art de traire les hommes [3]; j'ai le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe [f], de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt Ture là-deſſus, mais d'une Turquerie à déſeſpérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu; & la vue d'un demandeur lui donne des convulſions: c'eſt le frapper par ſon endroit mortel; c'eſt lui percer le cœur; c'eſt lui arracher les entrailles; & ſi.... Mais il revient: je me retire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

[*bas.*] [*haut.*]

TOUT va comme il faut. Hé bien ! qu'eſt-ce, Froſine ?

FROSINE.

Ah ! mon Dieu, que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vrai viſage de ſanté !

HARPAGON.

Qui, moi ?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon ?

FROSINE.

Comment ! vous n'avez de votre vie été ſi jeune que vous êtes, & je vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Froſine, j'en ai ſoixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien ! qu'eſt-ce que cela, ſoixante ans ? Voilà

bien de quoi!.. c'eſt la fleur de l'âge, cela ; & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'homme.

HARPAGON.

Il eſt vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas beſoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre juſqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Aſſurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un ſigne de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon Dieu, quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON.

Hé bien ! qu'eſt-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans; mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je; & vous mettrez en terre & vos enfans, & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant-mieux! Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander? & me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai, sur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand-Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse?...

FROSINE.

Elle a reçu la propoſition avec joie; & quand je lui ai témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa fille aſſiſtât ce ſoir au contrat de mariage qui ſe doit faire de la vôtre, elle y a conſenti ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au Seigneur Anſelme, & je ſerai bien-aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit, après dîner, rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la Foire, pour venir enſuite au ſouper.

HARPAGON.

Hé bien! elles iront enſemble dans mon carroſſe, que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment ! c'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage & de pommes, & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme ; & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur ; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu ; ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; & j'en ſais une de nos quartiers qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année : n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille

livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture ; ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON.

Oui : cela n'eſt pas mal ; mais ce compte-là n'a rien de réel [6].

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété, l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu ! vous toucherez aſſez ; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiète. La fille eſt jeune, comme tu vois; les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie ;

j'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût, & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendu parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans ; & ſur-tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une choſe toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans ſa chambre quelques tableaux & quelques eſtampes ; mais que penſez-vous que ce ſoit ? Des Adonis, des Céphales, des Pâris & des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Neſtor, & du bon père Anchiſe ſur les épaules de ſon fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable. Voilà ce que je n'aurois jamais penſé ; & je ſuis bien-aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette humeur. En effet, ſi j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer ! ce ſont de beaux morveux, de beaux gödelureaux, pour donner envie de leur peau, & je voudrois bien ſavoir quel ragoût il y a à eux !

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut de-chausses tout tombans, & leurs estomachs débraillés !

FROSINE.

Hé ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, cela ; il y a de quoi satisfaire à la vue ; & c'est ainsi qu'il faut être fait & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ! vous êtes à ravir, & votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne

ſe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps 7.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant ?

FROSINE.

Non ; mais nous nous ſommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait ; & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monſieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je ſuis ſur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air ſérieux.*) & vous pourriez facilement me procurer

le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) Ah! que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais sur-tout, elle sera charmée de votre haut-de-chausse attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis, de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds; & quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air ſérieux.*) Cela me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſure, Monſieur, que vous ne ſauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la Foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite[h]. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *seule.*

Que la fièvre te ſerre, chien de vilain, à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques : mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſurée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE *tenant un balai*, MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà, tous [1], que je vous distribue mes ordres pour tantôt, & règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon! vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; &, sur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

Mᵉ JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, Mᵉ JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOUS, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire, mais ſeulement lorſque l'on aura ſoif, & non pas, ſelon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviſer de boire, lorſqu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reſſouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Mᵉ JACQUES *à part.*

Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſouguenilles, Monſieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes, & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſavez bien, Monſieur, qu'un des devans de mon

mon pourpoint eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monſieur, que j'ai mon haut-de-chauſſes tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix: rangez cela adroitement du côté de la muraille, & préſentez toujours le devant au monde.

(*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre ſon chapeau au-devant de ſon pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainſi, lorſque vous ſervirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POUR vous, ma fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun dégât. Cela ſied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon père.

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLÉANTE.

Moi, mon père ? Mauvais viſage ! Et par quelle raiſon ?

HARPAGON.

Mon Dieu ! nous ſavons le train des enfans dont les pères ſe remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, ſur-tout, de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous

promettre d'être bien-aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCÈNE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

VALERE, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

Mᵉ. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

Me JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

Me JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Me Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie eſt-ce-là ?

Me. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

Me JACQUES, *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Nous feras-tu bonne chère ?

Me. JACQUES.

Oui, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent ! Il ſemble qu'ils

n'ayent autre choſe à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vu de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne-chère avec bien de l'argent! C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne-chère avec peu d'argent.

Me JACQUES.

Bonne-chère avec peu d'argent!

VALERE.

Oui.

Me JACQUES à *Valère.*

Par ma foi, Monſieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier; auſſi-bien vous mêlez vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra?

Me JACQUES.

Voilà Monſieur votre Intendant, qui vous fera bonne-chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Ah! je veux que tu me répondes.

Me JACQUES.

Combien ſerez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

Me JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable! voilà pour traiter une ville toute entière.

Me JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main ſur la bouche de Me Jacques.*

Ah! traître, tu manges tout mon bien.

Me JACQUES.

Entremêts...

HARPAGON *mettant encore la main ſur la bouche de Me Jacques.*

Encore?

VALERE *à Me Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; & Monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la ſanté, & demander aux Médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans le repas qu'on donne; & que, ſuivant le dire d'un Ancien, *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger*.

HARPAGON.

Ah! que cela eſt bien dit! Approche, que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aye entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi....* Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'*il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

(à Me. Jacques.) *(à Valere.*

Oui. Entends-tu? Qui eſt le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire ; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

Me JACQUES.

Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valère.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guère, & qui raſſaſient d'abord ; quelque bon harricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carroſſe.

Me JACQUES.

Attendez ; ceci s'adreſſe au cocher.

(*Me Jacques remet ſa caſaque.*)

Vous dites....

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la Foire....

Me JACQUES.

Vos chevaux, Monſieur ? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point ; & ce ſeroit mal parler ; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſtères, que ce ne ſont plus rien que des fantômes ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

Me JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monſieur, eſt-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainſi exténués. Car enfin, j'ai une tendreſſe pour mes chevaux, qu'il me ſemble que c'eſt moi-même quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choſes de la bouche ; & c'eſt

être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la Foire.

Me JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai point le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous sera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me JACQUES.

Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable !

Me JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON.

Paix.

Me JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; & je

vois que ce qu'il en fait, que ſes contrôles perpétuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe, en dépit que j'en aye; &, après mes chevaux, vous êtes la perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſavoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

Me JACQUES.

Oui, Monſieur, ſi j'étois aſſûré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

Me JACQUES.

Pardonnez-moi; je ſais fort bien que vous vous mettrez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir, & je ſuis bien-aiſe d'apprendre comme on parle de moi.

Me JACQUES.

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par-tout de vous, qu'on

nous jette de tous côtés cent brocards à votre ſujet, & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre léſine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Temps & les Vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur ſortie d'avec vous, pour vous trouver une raiſon de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes aſſigner le chat d'un de vos voiſins, pour vous avoir mangé un reſte d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous ſurprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obſcurité, je ne ſais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous diſe? On ne ſauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la riſée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous que ſous les noms d'avare, de ladre, de vilain & de feſſe-Matthieu.

HARPAGON *en battant Me Jacques.*

Vous êtes un ſot, un maraud, un coquin & un impudent.

Me JACQUES.

Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCÈNE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchiſe.

Me JACQUES.

Morbleu ! Monſieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'eſt pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera : ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah ! Monſieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Me JACQUES *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave, &, s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*haut.*) Savez-vous bien, Monſieur le rieur, que

je ne ris pas, moi, & que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ?

(*Me Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé ! doucement.

Me JACQUES.

Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace !

Me JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur maître Jacques.

Me JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur maître Jacques, pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment ! un bâton ?

(*Valère fait reculer maître Jacques à son tour*)

Me JACQUES.

Hé ! je ne parle pas de cela.

VALERE.

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

Mᵉ JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

Mᵉ JACQUES.

Je le sais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

Mᵉ JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rossez, dites-vous?

Mᵉ JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

(*donnant des coups de bâton à Mᵉ Jacques.*)

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

Mᵉ JACQUES *seul.*

Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier: désormais j'y renonce, & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître; il a quelque droit de me battre: mais, pour ce Monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.

SCÈNE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

SAVEZ-VOUS, maître Jacques, si votre maître eſt au logis?

Me JACQUES.

Oui, vraiment, il y eſt; je ne le ſais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici.

SCÈNE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH! que je ſuis, Froſine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! me le demandez-vous? Et ne vous figurez-vous

vous point les alarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer ; & je connois à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oui. C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me défendre ; & les viſites reſpectueuſes qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous ſu quel il eſt ?

MARIANE.

Non ; je ne ſais point quel il eſt. Mais je ſais qu'il eſt fait d'un air à ſe faire aimer ; que ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre, & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu ! tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait ; mais la plupart ſont gueux comme des rats ; & il vaut mieux, pour

vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux; mais cela n'eſt pas pour durer; & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu! Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque, pour être heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah! Froſine, quelle figure!

SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma Belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les apercevoir : mais enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres ; & je maintiens & garantis que vous êtes un aſtre ; mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe : & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

(à Froſine.) *(à Mariane.)*

Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

SCÈNE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

Oh, l'homme déplaisant!

HARPAGON *bas à Frosine.*

Que dit la Belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOICI mon fils auſſi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Froſine.*

Ah! Froſine, quelle rencontre! C'eſt juſtement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure eſt merveilleuſe.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de ſi grands enfans; mais je ſerai bientôt défait de l'un & de l'autre.

CLÉANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'eſt ici une aventure où, ſans doute, je ne m'attendois pas; & mon père

ne m'a pas peu ſurpris lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre imprévue, qui m'a ſurpriſe autant que vous, & je n'étois point préparée à une telle aventure.

CLÉANTE.

Il eſt vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joie que l'honneur de vous voir : mais avec tout cela, je ne vous aſſûrerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, eſt trop difficile pour moi ; & c'eſt un titre, s'il vous plaît, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſcours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je ſuis aſſûré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra ; que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, ſachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon père, que ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confeſſion à lui faire !

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales; & que ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir; & ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſolue, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon, ma Belle, de l'impertinence de mon fils; c'eſt un jeune ſot qui ne ſait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le temps le rendra plus ſage, & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne ſuis point capable d'en changer, & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore, avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLÉANTE.

Hé bien ! puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, & que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de ſi charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe ; & les obſtacles les plus puiſſans....

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu ! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interprète comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non; il vaut mieux, de ce pas, que nous allions à la Foire, afin d'en revenir plus tôt, & d'avoir tout le temps enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carroſſe.

SCENE XII.[6]

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuſer, ma Belle, ſi je n'ai pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, & j'ai fait apporter ici quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons

doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valere.*

Valere !

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLÉANTE.

Eſt-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne ſoit pas aſſez ? Madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'eſt une choſe qui n'étoit pas néceſſaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE.

Il eſt vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE *ôtant du doigt de ſon père le diamant ; & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLÉANTE *se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame : il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon père vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

N'eſt il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment ?

CLÉANTE *à Mariane.*

Belle demande ! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point....

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit....

CLÉANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je : c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace....

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit....

CLÉANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah ! traître.

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpère.

HARPAGON *bas à ſon fils en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLÉANTE.

Mon père, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder; mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cauſe, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec les mêmes geſtes.*

Le coquin !

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puiſque Monſieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MONSIEUR, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je ſuis empêché [i], & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon ; je reviens tout-à l'heure.

SCÈNE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faiſant tomber Harpagon.*

MONSIEUR....

HARPAGON.

Ah ! je ſuis mort.

CLÉANTE.

Qu'eſt-ce, mon père ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître aſſurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE, *à Harpagon.*

Cela ne ſera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon ; je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrés.

LA FLECHE.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCÈNE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

VALERE, aye un peu l'œil à tout cela, & prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au Marchand.

VALERE.

C'est assez.

HARPAGON *seul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE.

RENTRONS ici ; nous ſerons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes ; & c'eſt, je vous aſſure, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre aventure.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous ; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la Fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie

avertie de votre affaire? Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude[k], & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions[l]? Et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur, que de simples souhaits? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même: je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer[m] à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens

d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance ?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je faſſe ? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle ; employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit. Vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez ; je vous en donne la licence [n] ; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLÉANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir ?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze, & je n'ai que trop de tendreſſe à rendre [o] de petits ſervices, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières P.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*à Mariane.*)

Ceci eſt aſſez difficile. Pour votre mère, elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-être pourroit-on la gagner & la réſoudre à tranſporter au fils le

(*à Cléante.*)

don qu'elle veut faire au père. Mais le mal que j'y trouve, c'eſt que votre père eſt votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conſervera du dépit, ſi l'on montre qu'on le refuſe; & qu'il ne ſera point d'humeur enſuite à donner ſon conſentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre perſonne.

CLÉANTE.

Tu as raiſon.

FROSINE.

Oui, j'ai raiſon; je le ſais bien. C'eſt-là ce qu'il fau-

droit; mais le diantre eſt d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : ſi nous avions quelque femme un peu ſur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât aſſez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquiſe ou de Vicomteſſe, que nous ſuppoſerions de la Baſſe-Bretagne, j'aurois aſſez d'adreſſe pour faire accroire à votre pere que ce ſeroit une perſonne riche, outre ſes maiſons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle ſeroit éperduement amoureuſe de lui, & ſouhaiteroit de ſe voir ſa femme, juſqu'à lui donner tout ſon bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la propoſition. Car enfin, il vous aime fort, je le ſais; mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu, enſuite, qu'il ſe déſabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquiſe.

CLÉANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLÉANTE.

Sois aſſurée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Ma-

riane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère : c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne ſur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez ſans réſerve les graces éloquentes, les charmes tout-puiſſans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche ; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces careſſes touchantes, à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, ſans être apperçu.*

OUAIS ! Mon fils baiſe la main de ſa prétendue belle-mère ; & ſa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtère là-deſſous ?

ELISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carroſſe eſt tout prêt; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non : demeurez. Elles iront toutes ſeules, & j'ai beſoin de vous.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

OR çà, intérêt de belle-mère à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne ?

CLÉANTE.

Ce qui me ſemble ?

HARPAGON.

Oui ; de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit ?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que j'en avois cru. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant....

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc, que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE.

Moi ? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché, car cela rompt une penſée qui m'étoit venue dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire, de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter

le deſſein ; & comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi ?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon goût : mais pour vous faire plaiſir, mon père ; je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi ? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi ; je ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLÉANTE.

C'eſt une choſe, mon père, qui peut-être viendra

enſuite; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point riſquer l'affaire; & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure; je te l'aurois fait épouſer, au-lieu de moi; mais cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien! mon père, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur; il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu viſite?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois ; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE.

Sans doute ; & même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas à part.*

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; & voilà justement ce que je demandois. (*haut.*) Or,

ſus, mon fils, ſavez-vous ce qu'il y a ? C'eſt qu'il faut ſonger, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à ceſſer toutes vos pourſuites auprès d'une perſonne que je prétends pour moi ; & à vous marier dans peu avec celle qu'on vous deſtine.

CLÉANTE.

Oui, mon père ; c'eſt ainſi que vous me jouez ! Hé bien ! puiſque les choſes en ſont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la paſſion que j'ai pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conquête ; & que, ſi vous avez pour vous le conſentement d'une mère, j'aurai d'autres ſecours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller ſur mes briſées ?

CLÉANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes ; & je ſuis le premier en date.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton père, & ne me dois-tu pas reſpect ?

CLÉANTE.

Ce ne ſont point ici des choſes où les enfans ſoient obligés de déférer aux pères ; & l'amour ne connoît perſonne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAITRE JACQUES.

Mᵉ JACQUES.

HÉ, hé, hé! Meſſieurs, qu'eſt ceci? A quoi ſongez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

Mᵉ JACQUES *a Cléante.*

Ah! Monſieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

Me JACQUES *à Harpagon.*

Ah ! Monſieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

Me JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi ! à votre père ?

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

Me JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi ! à votre fils ? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Me Jacques, Juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

Me JACQUES.

(à Cléante.)

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer; & le pendard a l'inſolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

Me JACQUES.

Ah ! il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon père, & ne

doit il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations ?

Me JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLÉANTE *à Me Jacques, qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puiſqu'il veut te choiſir pour Juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui que ce ſoit ; & je veux bien auſſi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

Me JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi ; & mon père s'aviſe de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

Me JACQUES.

Il a tort, aſſurément.

CLÉANTE.

N'a-t il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier ? Lui ſied-il bien d'être amoureux ? Et ne devroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens ?

Me JACQUES.

Vous avez raiſon. Il ſe moque. Laiſſez-moi lui dire

(*à Harpagon.*)

deux mots. Hé bien ! votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il ſait le reſpect qu'il vous doit; qu'il ne s'eſt emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, & lui donner quelque perſonne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah ! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra eſpérer toutes choſes de moi; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

Me JACQUES.

(*à Cléante.*)

Laiſſez-moi faire. Hé bien ! votre père n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce ſont vos emportemens qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre manière d'agir, & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon père.

CLÉANTE.

Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

Me JACQUES *à Harpagon.*

Cela est fait ; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

Me JACQUES *à Cléante.*

Tout est conclu ; il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le Ciel en soit loué !

Me JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant ; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te ferai obligé toute ma vie.

Me JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques ; & cela mérite récompense.

(*Harpagon*

(*Harpagon fouille dans sa poche ; Me Jacques tend la main : mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :*)

Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

Me JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCÈNE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier si vîte ma faute !

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi ! ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges, par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, juſques au tombeau, je conſerverai dans mon cœur le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; & c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je ſuis trop content de vous, & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment ! c'eſt toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi ! pendard, de rechef ?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître.

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCÈNE VI.

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *ſortant du jardin avec une caſſette.*

AH ! Monſieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi, vîte.

CLÉANTE.

Qu'y a-t il ?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je : nous ſommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre père que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſaurez tout. Sauvons-nous : je l'entends crier.

SCÈNE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtre! Juſtice, juſte Ciel! Je ſuis perdu; je ſuis aſſaſſiné; on m'a coupé la gorge; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'eſt-il devenu? Où eſt-il? Où ſe cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'eſt-il point là? N'eſt-il point ici? Qui eſt-ce? Arrête.

(*à lui-même, ſe prenant par le bras.*)

Rends moi mon argent, coquin... Ah, c'eſt moi! Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis, & ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami! on m'a privé de toi. Et puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joie: tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait; je n'en puis plus; je me meurs; je ſuis mort; je ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure: l'on a choiſi juſtement le temps que je parlois à mon

traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Juſtice, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon; à ſervantes, à valets, à fils, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés ! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé, de quoi eſt-ce qu'on parle-là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit on fait là haut ! Eſt-ce mon voleur qui y eſt ? De grace, ſi l'on ſait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, ſans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des Commiſſaires, des Archers, des Prévôts, des Juges, des gênes, des potences & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; & ſi je ne trouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOI faire ; je ſais mon métier, Dieu merci. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs, que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les Magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main ; & ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette ?...

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable !

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime ; & s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpèces étoit cette ſomme ?

HARPAGON.

En bons louis d'or & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

Me JACQUES *dans le fond du théâtre, en ſe retournant du côté par lequel il eſt entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure; qu'on me lui faſſe griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Me Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

Me JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre Intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela; & voilà Monſieur à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE *à Me Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis un homme à ne vous point ſcandaliſer [9], & les choſes iront dans la douceur.

Me JACQUES.

Monſieur eſt de votre ſouper?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre Maître.

Me JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas-là l'affaire.

Me JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre Intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Me JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin; & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; & que, sans se faire

mettre en priſon, il vous découvrira ce que vous voulez ſavoir. Oui, mon ami, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé comme il faut par votre Maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent; & il n'eſt pas que vous ne ſachiez quelques nouvelles de cette affaire.

Mᵉ JACQUES, *bas à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre Intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori; on n'écoute que ſes conſeils; & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

Mᵉ JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes, je crois que c'eſt Monſieur votre cher Intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere?

Mᵉ JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui ! qui me paroît ſi fidèle ?

Me JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eſt lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et ſur quoi le crois tu ?

Me JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

Me JACQUES.

Je le crois.... ſur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

Me JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il, votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

Me JACQUES.

Juſtement ; je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi eſt-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une caſſette.

Me JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une caſſette.

HARPAGON.

Et cette caſſette, comment eſt-elle faite ? Je verrai bien ſi c'eſt la mienne.

Me JACQUES.

Comment elle eſt faite ?

HARPAGON.

Oui.

Me JACQUES.

Elle eſt faite.... elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu pour voir.

Me JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

Me JACQUES.

Hé oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par-là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle ?

Me JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

Me JACQUES.

Elle eſt de couleur... là, d'une certaine couleur.... Ne ſauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

Me JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, griſe.

Me JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge ; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute ; c'eſt elle aſſurément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel ! à qui déſormais ſe fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

Me JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

APPROCHE; viens confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur;

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme? comme ſi tu ne ſavois pas ce que je veux dire! C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer: l'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux

veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

Me JACQUES *à part.*

Oh, oh! aurois-je deviné ſans y penſer?

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALERE.

Ah! Monſieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il eſt vrai que j'ai commis une offenſe envers vous; mais, après tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment! pardonnable? Un guet-à-pens, un aſſaſſinat de la ſorte?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais! Quoi! mon ſang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là-dedans. Mais dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire: l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour!

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALERE.

Non ; Monsieur ; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALERE.

Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALERE.

C'est un trésor, il est vrai, & le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; & pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela ?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ſerment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante !

VALERE.

Oui : nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous aſſure.

VALERE.

Rien, que la mort, ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent !

VALERE.

Je vous ai déjà dit, Monſieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que vous penſez, & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai bon ordre ; & la Juſtice, pendard effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez ; & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira ;

mais je vous prie de croire, au moins, que s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer; & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment! il ſeroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

(*à part.*) (*haut.*)

O ma chère caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher! Ah! vous lui faites tort, auſſi bien qu'à moi; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma caſſette.

VALERE.

J'aimerois mieux mourir, que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante ; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue ; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un Amant d'une Maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, & elle vous peut rendre témoignage.

HARPAGON.

Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, Monsieur ; elle a été témoin de notre engagement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

(*à part.*)

Hé ! est-ce que la peur de la Justice le fait extravaguer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ? (*à Valere.*)

Je dis, Monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pu ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage ?

VALERE.

Oui, Monſieur, comme de ma part je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel ! autre diſgrace.

Me JACQUES *au Commiſſaire.*

Ecrivez, Monſieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal ! Surcroît de déſeſpoir ! (*au Commiſſaire.*) Allons, Monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui-moi ſon procès comme larron & comme ſuborneur.

Me. JACQUES.

Comme larron & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs ; & quand on ſaura qui je ſuis....

SCÈNE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH ! fille ſcélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! C'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infâme, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement ! Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre. (*a Eliſe.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (*à Valère.*) & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire ; & l'on m'écoutera au-moins avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence ; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah ! mon père, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie, & n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel [r]. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion, & donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez [s]. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-temps. Oui, mon père ; c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont....

HARPAGON.

Tout cela n'est rien, & il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon père, je vous conjure par l'amour paternel, de me....

HARPAGON.

Non, non ; je ne veux rien entendre ; & il faut que la Justice fasse son devoir.

Me JACQUES, *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras !

SCÈNE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

QU'EST-CE, Seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah ! Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du déſordre au contrat que vous venez faire. On m'aſſaſſine dans le bien ; on m'aſſaſſine dans l'honneur ; & voilà un traître, un ſcélérat qui a violé tous les droits les plus ſaints, qui s'eſt coulé chez moi ſous le titre de domeſtique, pour me dérober mon argent, & pour me ſuborner ma fille.

VALERE.

Qui ſonge à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON.

Oui, ils ſe ſont donné l'un à l'autre une promeſſe

de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anſelme; & c'eſt vous qui devez vous rendre Partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les pourſuites de la Juſtice, pour vous venger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien prétendre à un cœur qui ſe ſeroit donné: mais pour vos intérêts, je ſuis prêt à les embraſſer, ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monſieur qui eſt un honnête Commiſſaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction (*au Commiſſaire montrant Valere.*) de ſon Office. Chargez-le comme il le faut, Monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la paſſion que j'ai pour votre fille, & le ſupplice où vous croyez que je puiſſe être condamné pour notre engagement, lorſqu'on ſaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs qui tirent avantage de leur

obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon [a] pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez ici plus que vous ne penſez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu; & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craindre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſavez qui étoit Don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ni de Don Thomas, ni de Don Martin.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées, en ſouffle une.*)

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir, & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture, & je n'avance rien qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi ! vous oſez vous dire fils de Don Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'oſe, & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les

désordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau Espagnol, & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le Capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru ; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour & les sévérités de son père ; me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALERE.

Le Capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon père, un brasselet d'agathe que ma mère

m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALERE.

Vous ma sœur !

MARIANE.

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; & notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; & ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère & moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée ; & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O Ciel ! quels ſont les traits de ta puiſſance ! & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre père.

VALERE.

Vous êtes notre père ?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille ; oui, mon fils ; je ſuis Don Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit ; & qui, vous ayant tous crus morts durant plus de ſeize ans, ſe préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & ſage perſonne, la conſolation de quelque nouvelle famille. Le peu de ſûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours ; & ayant ſu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

HARPAGON.

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui ! vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Me Jacques.*

C'eſt toi qui le dis ?

Me JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le Commiſſaire qui a reçu ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche ?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE DERNIÈRE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, Mᵉ JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE.

NE vous tourmentez point, mon père, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il?

CLÉANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en lieu dont je réponds; & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de conſentir à ce mariage, & de joindre votre conſente-

ment à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que de
(*montrant Valère.*)
consentement ; & que le Ciel, avec un frère que
(*montrant Anselme.*)
vous voyez, vient de me rendre un père, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre ; & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine & entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Êtes-vous ſatisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me faſſiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'alégreſſe que cet heureux jour nous préſente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Meſſieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui ? Mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Mᵉ Jacques.*

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Me JACQUES.

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; & on me veut pendre pour mentir !

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette impoſture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commiſſaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère caſſette.

REMARQUES GRAMMATICALES
SUR L'AVARE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

[a] » *A juger de mon cœur par elles.* Ce pronom *elles*, » précédé d'une prépoſition, ne peut s'appliquer à » une choſe inanimée comme les actions.

[b] » *Je retranche mon chagrin aux appréhenſions du* » *blâme*, pour *je borne mon chagrin à la crainte du* » *blâme*, a paru peu françois.

[c] » *Avoir raiſon aux choſes.* On diroit aujourd'hui, » *dans les choſes.*

[d] » *Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mé-* » *rite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le* » *Ciel m'engage envers vous.* Cette phraſe a paru mal » écrite.

[e] » *Que vous me fîtes éclater.* On auroit voulu, » *que vous fîtes éclater pour moi*, ou *à mes yeux.*

[f] » *De tout ce que vous avez dit, ce n'eſt que par* » *mon ſeul amour que je prétends*, &c. Cette conſ- » truction a paru vicieuſe, à cauſe de *par.*

g » *Si elles tardent à venir.* L'exactitude gramma-» ticale demanderoit, *s'il n'en arrive point.*

SCENE II.

h *Par leur conduite*, pour dire *en nous laiſſant* » *conduire par eux*, a paru impropre.

i » *Finiſſons.... & me dites.* L'exactitude deman-» deroit, *& dites-moi.*

k » *Fort accommodées*, pour *fort à l'aiſe*, ne ſe » diroit plus.

l » *Regretter la mort de notre mère*, pour dire » *regretter notre mère qui eſt morte* : expreſſion im-» propre.

SCENE III.

m » *Je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un*, » en parlant de haut-de-chauſſes, a paru de mau-» vais goût.

SCENE V.

n » *L'état que vous portez*, ne ſe diroit plus.

o » *Le bien n'eſt pas conſidérable*, pour dire *n'eſt* » *pas à conſidérer*, ne ſe diroit plus.

SCENE VIII.

p » *Se roidiſſent contre le droit chemin de la rai-*» *ſon.* Quelques-uns ont trouvé cette expreſſion » forcée.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

[a] » *M'a chaſſé dehors.* Quelques-uns ont trouvé » un pléonaſme dans *chaſſé dehors.*

[b] » *Quelle réponſe t'a-t-on fait ?* D'autres édi- » tions portent *faite*, comme cela doit être.

[c] » *Le plus poſé homme du monde*, ne ſe diroit » plus, à cauſe de la dureté, & parce qu'on ne » diroit pas *un poſé homme.*

SCENE II.

[d] » *Qu'il n'y ait rien à péricliter. Péricliter* eſt » neutre, & non actif.

SCENE V.

[e] » *Eſt un mot pour qui.* L'uſage demande *pour* » *lequel.*

[f] » *M'ouvrir leur tendreſſe.* On ne dit pas *s'ouvrir* » *la tendreſſe de quelqu'un.*

SCENE VI.

[g] » *Et cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte* » *bien.* Quelques-uns ont cru que *il* n'eſt pas relatif » de *cela.*

[h] » *La grace dont je vous ſollicite.* On ne dit point » *ſolliciter quelqu'un d'une grace.*

ACTE III.

SCENE DERNIERE.

i. QUE *je ſuis empêché*, On dit aujourd'hui » *embarraſſé*.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

k » JE *vous aurois détourné cette inquiétude*, ou, » ſelon d'autres éditions, *détourné de cette inquié-* » *tude*, ne ſe diſent ni l'un ni l'autre.

l » *De faire des réſolutions*. Pluſieurs ont cru que » *faire des réſolutions* ne ſe dit point.

m » *Où me réduiſez-vous, que de me renvoyer*, » Pluſieurs ont cru que cette conſtruction n'eſt pas » exacte.

n » *Je vous en donne la licence*. On diroit aujour- » d'hui *la permiſſion*.

o » *Je n'ai que trop de tendreſſe à rendre*, &c. *Ten-* » *dreſſe à faire quelque choſe* ne ſe dit pas.

p » *Ouvre-nous des lumières*, ne ſe dit pas.

ACTE V.

SCENE II.

q» *Je ſuis un homme à ne vous point ſcandaliſer.* » *Scandaliſer* n'a pas paru le terme propre.

SCENE IV.

r» *Pouſſer les choſes dans les dernières violences* » *du pouvoir paternel*, a paru peu naturel.

ſ» *Celui dont vous vous offenſez*. On ne dit point » *s'offenſer de quelqu'un*, mais *de quelque choſe*.

SCENE V.

t» *Bien du trouble & du déſordre au contrat*, n'a » pas paru une expreſſion propre.

u» *Le cœur trop bon* a paru impropre.

x» *M'éloigner les chagrins*, pour dire *éloigner de* » *moi*, n'a pas paru françois.

OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR SUR L'AVARE.

Le perſonnage de l'Avare chez Plaute, s'appelle *Euclio*. C'eſt le Supplément de cette Pièce par *Codrus Urceus*, qui a fourni à Molière le nom d'Harpagon. *Les maîtres de ce temps-ci ſont avares*, dit Strobile, ſcène 2 de l'acte 5e: nous les appelons des *Harpagons*, des Harpies, &c.

Tenaces nimium Dominos noſtra ætas tulit,
Quos Harpagones, Harpigias & Tantalos
Vocare ſoleo.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. Riccoboni, dans ſes Obſervations ſur la Comédie, veut que Molière ait emprunté l'épiſode de l'amour de Valere & d'Eliſe, d'un canevas Italien, joué à Paris ſous le nom *de Lelio & Arlequin valets dans la même maiſon* *. Mais il eſt auſſi

* Ce canevas fut repris par les nouveaux Comédiens Italiens, en 1716. *Cette Pièce*, dit un Journaliſte, *reſſemble en laid à l'Avare de Molière.* Mais il faut obſerver, une fois pour toutes, que ces canevas, lorſqu'ils viennent à être rejoués, peuvent cor-

vraiſemblable de penſer que Molière, dans le deſſein où il étoit de nous montrer les déſordres intérieurs de la maiſon d'un avare, ait imaginé lui-même le caractère d'une fille hors d'eſpérance de ſe voir mariée comme une autre, à cauſe de l'avarice de ſon père, & ſe trouvant embarquée dans une intrigue beaucoup plus loin qu'elle ne le devroit.

Au reſte, ce que notre Auteur ne devoit ſûrement pas au canevas Italien, c'eſt d'avoir conſervé à Eliſe aſſez de vertu & de décence pour ne pas trop faire redouter le ſejour de Valere dans la même maiſon avec elle. Dès la première ſcène elle appelle ſa tendreſſe pour Valere *un innocent amour.*

La reconnoiſſance d'Eliſe pour Valere, qui lui a ſauvé la vie, eſt la ſource de l'attachement qu'elle a conçu pour lui. L'un & l'autre raſſurent le Spectateur ſur la légèreté de leur démarche, par l'honnêteté de leurs ſentimens; &, comme dit Valere, *l'excès d'avarice d'Harpagon, & la manière auſtère avec laquelle il vit avec ſes enfans, pourroient autoriſer des choſes plus étranges.*

Eliſe fait plus encore; elle s'avoue coupable, lorſqu'elle dit à ſon frère, dans la ſcène 2e: *Ne parlons point de ma ſageſſe; il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une fois en ſa vie.* Et ce reproche

mêmes devenir des copies de l'ouvrage auquel on prétend qu'ils ont donné la naiſſance

qu'elle ſe fait, ne regarde que la tendreſſe qu'elle a conçue pour Valere ſans l'aveu d'Harpagon.

SCENE III.

Cette ſcène d'Harpagon qui fouille le valet de ſon fils avant que de le chaſſer, eſt une de celles où Molière a le plus imité Plaute dans la ſc. 4 du 4e acte. Il n'a pas été plus heureux que le Poëte Latin, qui fait demander par ſon Avare la troiſième main : *Oſtende etiam tertiam.* Harpagon, qui demande *les autres*, bleſſe également, par cette exagération, la vérité du Dialogue. *Chappuzeau*, dans ſa Comédie du *Riche vilain*, en 1663, avoit trouvé un tempérament ingénieux à ce trait de Plaute, en ne demandant que *l'autre*, parce que ſon *Riche vilain* peut paroître avoir oublié qu'il a déjà vu la main qu'il veut revoir. D'ailleurs, en diſant ſimplement *l'autre*, c'eſt demander à les voir toutes deux enſemble ; ce qu'on ne peut pas dire de la tournure de Plaute, ni de celle de Molière. Voici le trait de *Chappuzeau*

CRISPIN.

. . . . . Çà, montre-moi la main.

PHILIPPIN.

Tenez . . . . . .

CRISPIN.

. . . . L'autre . . . . . .

PHILIPPIN.

. . . . . Tenez : voyez juſqu'à demain.

CRISPIN.

L'autre. . . . . .

. . . Allez la chercher : ou si je une douzaine ? &c.

Molière n'avoit eu rien à changer dans ce que fait dire Plaute à son Avare après la recherche la plus exacte : *Jam ſcrutari mitto ; redde huc :* cependant la manière dont il a traduit cette plaiſanterie, a quelque choſe d'équivoque : *Rends-le-moi ſans te fouiller*, dit Harpagon. Eſt-ce ſans que la Fleche ſe fouille, ou ſans qu'Harpagon fouille ce valet de ſon fils ?

Les Remarques grammaticales ont obſervé dans cette ſcène un défaut de goût qui ne peut ſe concevoir de la part de Molière ; & l'on ſeroit tenté de ſoupçonner qu'il y a eu quelque choſe d'oublié dans le texte. *Pendre un haut-de-chauſſes* : cette idée n'a pu paſſer par la tête de notre Auteur ; apparemment qu'il y avoit quelques mots ſur les tailleurs qui les fabriquent.

SCENE IV.

Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Béjart, qui jouoit le rôle de la Fleche, étoit devenu boiteux depuis quelque temps, lorſque Molière donna ſon *Avare*. Cette alluſion à l'accident de ſon camarade & de ſon beau-frère, fit que tous les Valets des troupes de Province, ſe crurent obligés de boiter,

non-seulement dans le rôle de la Fleche, mais dans tous ceux que Béjart rempliſſoit à Paris. On ſubſtitue aujourd'hui à ce mot de boiteux telle autre injure ſupportable qui vient à l'eſprit de l'Acteur.

Nous remarquerons encore, à l'égard de ces façons de parler, *ce chien de boiteux*, *un honnête homme de père*, que la prépoſition *de* eſt ſurabondante, & qu'on ne la paſſe que dans le ſtyle familier. M. l'Abbé d'Olivet a raiſon de croire que c'eſt un Latiniſme: On trouve dans Plaute, *Scelus viri*, *monſtrum mulieris* : coquin d'homme, monſtre de femme.

SCENE VII.

Cette ſcène excellente, où le mot *ſans dot* fait un effet ſi comique, eſt comptée au nombre de celles que Molière devoit à Plaute * ; mais cela eſt vu bien légèrement. En effet, on ne trouve chez le Poëte Latin qu'une ſimple aſſurance de *Mégadore* de prendre la fille d'*Euclion* ſans dot. Je n'ai pas de dot à donner à ma fille, dit l'Avare : *Nihil eſt dotis quod dem.* Ne lui en donnez point, répond *Mégadore* : une fille eſt aſſez riche quand elle eſt ſage. *Ne duis : dummodò morata rectè veniat, dotata eſt ſatis.* Et plus bas, *Euclion* dit encore à *Mégadore*, ſouvenez-vous que vous êtes convenu de la prendre ſans dot : *Illud facito ut memineris convenisſe, ut ne quid dotis mea ad te afferat filia.* Si l'on ſe

* *Voy.* les Mémoires ſur la Vie & les Ouvrages de Molière.

rappelle le parti que Molière a tiré du mot *sans dot*; on verra qu'à cet égard encore, il doit peu de chose à son modèle.

On pourroit croire, dit Ménage, que la plaisante répétition de *sans dot* est tirée de ce vers de l'Iliade.

Ἤτει Πρίαμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀριστην
Κασσάνδραι ἄεδνον.

Mais, ajoute-t-il, il y a plus d'apparence que c'est de *la Sporta* du *Gelli*, dans laquelle *Chirigoro*, père de *Fiammetta*, scène 1, acte 3, en use de même. Nous avons lu cette scène, qui n'est qu'une pure traduction de celle de Plaute, & où la plaisanterie du mot *sans dot* n'est qu'effleurée.

ACTE II.

SCENE I, II & III.

M. Riccoboni trouve dans une Pièce Italienne, intitulée : *Il Dottor Bacchetone* *, ou le Docteur Dévot, une scène qu'il regarde comme l'original de celles-ci : *Pantalon ayant besoin d'argent, s'adresse au Docteur, qui, après avoir pris sa vaisselle en gage, ne lui donne que les deux tiers de la somme dont ils*

* Voyez dans l'Avertissement du *Tartuffe* ce qu'on a dit de cette farce du *Dottor Bacchetone*, regardée jusqu'à présent comme l'original de l'*Imposteur*, & qu'on a démontré être postérieure aux ouvrages de Molière ; tant il faut se défier de nos Ecrivains d'anecdotes & de recherches littéraires !

sont

ſont convenus, & lui fait voir une liſte ridicule des choſes qu'il doit lui donner pour l'autre tiers : ce ſont de vieux meubles, de vieilles hardes, & d'autres choſes extravagantes, telles que la barbe d'Ariſtote, la ceinture de Vulcain, &c.

Avec une plus grande connoiſſance de notre théâtre, M. Riccoboni auroit vu que *la Belle Plaideuſe*, mauvaiſe comédie de Boisrobert, jouée en 1654, avoit fourni à Molière le canevas de ces ſcènes plaiſantes. Ergaſte, amoureux de la Plaideuſe, a fait chercher pour elle l'argent néceſſaire à l'aliment de ſon procès ; un Notaire lui annonce l'uſurier qui doit lui faire le prêt : *Il ſort de mon Etude*, dit-il ; *parlez-lui.*

ERGASTE.

Quoi ! c'eſt-là celui qui fait le prêt ?

BARQUET.

Oui, Monſieur.

AMIDOR.

Quoi ! c'eſt-là ce doyeur d'intérêt ?
Quoi ! c'eſt donc toi, méchant, filou, traître, potence ?
C'eſt en vain que ton œil évite ma préſence.
Je t'ai vu. . . . . . .

ERGASTE.

. . . Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père ; & qui paroît le plus ſot de nous deux ? &c.

Philippin, valet d'Ergaſte, lui trouve un autre uſurier. *A votre père il ſeroit des leçons*, dit-il à ſon maître.

Il veut bien nous fournir les quinze mille francs ;
Mais, Monsieur, les deniers ne sont pas tous comptans.

. . . . . .

Encor qu'au denier douze il prête cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant. . . . .

ERGASTE.

. . . . . Où donc est le surplus ?

PHILIPPIN.

Je ne sais si je dois vous le conter sans rire.
Il dit que du Cap Verd il lui vient un navire,
Et fournit le surplus de la somme en guenons,
En fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, & qu'on vend à la livre, &c.

Il n'y a point de doute que Molière ne se soit approprié la situation précédente & la plaisanterie de ce détail. Sûr d'embellir ce qu'il empruntoit, il ne s'en faisoit aucun scrupule ; c'étoit également travailler au progrès de la Scène Françoise, puisque de pareilles beautés auroient été perdues pour elle, dès qu'elles se trouvoient dans des ouvrages consacrés à l'oubli. Le plagiat consiste dans le mystère qu'on en fait, & plus encore à dérober sans fruit.

SCENE V.

= *Donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, je vous donne, mais je vous prête le bon jour.* Ce trait est bien supérieur à celui de Plaute, qui avoit dit, si tu lui demandois la famine

il ne te la donneroit pas: *Famem hercle utendam si roges, nunquam dabit.*

3 *Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes.* M. de Voltaire a regardé cette expression comme un des mots grossiers qu'il avoit vus dans l'*Avare*, & qu'il met à côté des *saletés* de Plaute. C'est peut-être avoir poussé la délicatesse & la comparaison un peu loin.

SCENE VI.

4 L'étude suivie qu'a faite M. Riccoboni des ressemblances des scènes de l'*Avare* avec quelques scènes Italiennes, lui a fait trouver dans celle-ci des rapports avec une scène d'Arlequin, dévaliseur de maisons. *Scapin*, dit-il, *fait accroire à Pantalon que sa maîtresse est amoureuse de lui à la folie; il lui rend compte des éloges & de l'estime qu'elle fait de la vieillesse; & Pantalon, à chaque mot que lui dit Scapin, lui donne des poignées d'argent.* Comment a-t-on apperçu dans ce canevas la scène charmante de Frosine & d'Harpagon, qui, fort attentif à ce qu'on lui dit de Mariane, ferme impitoyablement l'oreille aux besoins de l'adroite Frosine?

Ce que nous observons ici, c'est que le jeu comique de l'*Avare* & de l'*Intriguante*, demanderoit de la part des deux acteurs des talens & un concert plus exact que celui qu'on y emploie ordinairement. Cette situation, vraiment plaisante, est une de celles qui font aujourd'hui le moins d'effet. Mo

lière en général a été joué parmi nous avec trop de négligence. Nous l'avons vu long-temps abandonné aux talens les plus médiocres, & réservé pour ces jours consacrés par le bon ton à d'autres plaisirs.

Il est étonnant que M Riccoboni ne nous ait pas plutôt révélé une ressemblance plus sûre du commencement de cette scène avec la scène 1re du premier acte d'une comédie de l'*Arioste*, qui a pour titre *Gli suppositi*. Voici le morceau que Molière a presque traduit.

PASIFILO.

Non sete voi Giovane?

CLÉANDRO.

Sono ne' cinquant' anni.

. . . . . .

. . . . . .

PASIFILO.

. . . . . *Non mostrate all' aria*

Passar trenta sette anni:

CLÉANDRO.

. . . . . *Sono al termine*

Pur ch' io ti dico. . . . .

PASIFILO.

. . . . . *Voi passerete il centesimo.*

Mostratemi la man. . . . . . .

CLÉANDRO.

. . . . . *Sei tu Pasifilo*

Buon chiromante?

PASIFILO.

Io ci hò pùr qualche pratica. Deh, lasciatemi un po vedervela.

CLÉANDRO.

Eccola.

PASIFILO.

Oh! che bella, che longa e netta linea! non vidi mai miglior....

[5] *Je crois, ſi je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la République de Veniſe.* Voilà encore un de ces traits que M. de Voltaire traite de groſſièretés de ſtyle. C'étoit une plaiſanterie tirée de Rabelais, liv. 3, chap. 39 : *Et te dis Dandin, mon joli fils, que par cette méthode je pourrois paix mettre, ou trève pour le moins, entre le grand Roi & les Vénitiens ;* mais il faut convenir qu'il eſt plus naturel *de mettre la paix entre le Grand Turc & la République*, que de les *marier.*

[6] Après le détail ſingulier que fait Froſine à Harpagon des douze mille francs que ſa femme lui apportera, l'Avare répond : *Ce compte-là n'eſt rien de réel... C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point.* Cela rappelle une épigramme de Martial, liv. 9 : *Nil tibi legavit Fabius*, &c. *Fabius ne vous a rien légué, Bithinicus ; ce Fabius à qui vous donniez tous les ans ſix mille petites ſeſterces pour être ſon héritier? Ne vous plaignez point ; il n'a fait aucun legs plus conſidérable à perſonne : il vous laiſſe par an ſix mille petits ſeſterces* *.

* Monnoie Rom. qui ſe marquoit par ces deux lettres H. S.

7 *Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.* Alluſion que fait ici Molière à ſa propre incommodité, qui le réduiſoit ſouvent au lait pour toute nourriture, & qui avoit fait appréhender plus d'une fois pour ſes jours.

8 *Votre fraiſe à l'antique*, &c. Voilà dans cette ſcène, ainſi que dans la 5e du premier acte, & la 6e du ſecond, des ajuſtemens anciens & oubliés; il eſt aiſé à un Acteur qui voudroit ſe rapprocher de nos uſages, de rajeunir ces détails écrits en proſe, & de les rendre conformes à ceux que ſuivroit pour ſon habillement un vieil avare de nos jours.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

1 M. Riccoboni blâme Molière d'avoir donné à Harpagon un nombreux domeſtique. Mais dès qu'il eſt d'état à avoir un carroſſe & des chevaux, la plus haute avarice n'a pu lui conſeiller rien de mieux, que de trouver dans le même individu & ſon cocher & ſon cuiſinier, de laiſſer mourir de faim ſes chevaux, d'avoir une voiture mal en ordre & des gens mal habillés. A l'égard de l'Intendant, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne lui coûte rien. Il falloit obſerver au contraire qu'il y avoit beaucoup d'art de la part de Molière, d'avoir placé ſon Avare dans un état qui exigeoit de lui

quelque eſpèce de repréſentation. Si Harpagon étoit un homme du peuple, rien ne le gêneroit dans ſa paſſion baſſe & ſordide; mais un homme condamné malgré lui au ſupplice des valets & d'une maiſon ſoutenue, offre pour le théâtre un reſſort actif & deſtiné à produire un plus grand nombre d'effets comiques. C'eſt un des défauts de l'*Avare* de Plaute, qu'*Euclion* paſſe pour un homme pauvre : *Neque illo quisquam eſt alter hodie ex pauperrimis parcior. Je ne connois perſonne qui ſoit ſi ménager que cet homme-là, tout pauvre qu'il eſt*, dit Mégadore en venant lui demander ſa fille. L'indigence connue d'Euclion écarte de lui le ridicule.

Scene V.

2 *Potages... Entrées.* Après ces mots on trouve dans les éditions qui ont été faites poſtérieurement à la mort de Molière, un long détail de différens mets que quelque Acteur chargé du rôle de maître Jacques, avoit apparemment imaginé, ſans réfléchir qu'il étoit hors de la nature qu'Harpagon, dès les premiers mots, ne fermât pas la bouche à ſon cuiſinier, en lui criant, comme il fait, qu'*il mange tout ſon bien.*

Il s'eſt conſervé dans la Province une ridicule tradition de ce détail, hors de place : on oſe même quelquefois le riſquer à Paris.

3 *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour*

manger. C'étoit une formule ancienne de santé & d'économie, qu'on trouve quelquefois chez les Latins énoncée par les seules lettres initiales de chaque mot, E. V. V. N. V. V. E. : *Ede ut vivas, ne vivas ut edas. Mange pour vivre, & ne vis pas pour manger.* Cette espèce d'adage ne se trouve pas dans le Recueil qu'en a fait Erasme.

4 *Pourrois-je savoir de vous, Me Jacques, ce que l'on dit de* moi ? M. Riccoboni, qui semble s'être étudié à trouver dans cette Pièce des imitations de la part de Molière, n'a pas vu dans cette scène 5e ce que notre Auteur avoit encore imité de la Pièce de l'*Arioste*, que nous avons déjà citée à l'occasion de la scène sixième du second acte.

CLÉANDRO.

. . . . . *E che dice?* . . . . . .

DULIPPO.

. . . . . *Immaginatevi*
Quel che si può dir peggio : che il più misero
E più stretto uomo non è di voi, &c.

Atto 2, Sc. 4.

SCÈNE VI.

5 Autre ressemblance, à ce que dit M. Riccoboni, de cette scène avec *la Cameriera nobile*, ou la Femme-de-Chambre de qualité. Ce jeu de théâtre de Valere, qui feint d'abord de reculer devant maître Jacques, & qui punit ensuite ses bravades par quelques coups de bâton, a tout-à-fait l'air d'une

ſcène Italienne ; & la réclamation peut être juſte.

SCENE XII.

6 M. Riccoboni revendique auſſi cette ſcène pour la farce Italienne. Elle a du naturel & de la plaiſanterie. La ſituation violente où ſe trouve Harpagon en voyant paſſer ſon diamant dans les mains de Mariane, à qui Cléante le donne comme un préſent de ſon père, appartenoit néceſſairement au ſujet que traitoit Molière, qui, dans ces cas là, croyoit *reprendre ſon bien*, comme il le diſoit de la ſcène du Pédant joué, dont il s'étoit emparé.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

1 M. Diderot a apperçu dans cette ſcène, un défaut qu'il a relevé dans une de ſes Préfaces. *Il ne faut pas tendre des fils à faux*, dit-il ; *tel eſt le diſcours de Froſine dans l'Avare. Elle s'engage à détourner Harpagon du deſſein d'épouſer Mariane, par le moyen d'une Vicomteſſe de Baſſe-Bretagne, dont elle ſe promet des merveilles ; & le Spectateur avec elle. Cependant la Pièce finit ſans qu'on y revoye ni Froſine, ni ſa Baſſe-Bretonne, qu'on attend toujours.* C'eſt un petit défaut de l'art, que Froſine ne reparoiſſe pas au dénouement de la Pièce, & qu'elle ait fait une promeſſe ſurabondante que les événemens ſubſéquens de la Pièce rendent inutile. Nous ſommes

de bonne-foi : M. Diderot a raiſon ici contre Molière.

SCENE III.

[2] M. de Voltaire a remarqué que l'épreuve de l'Avare ſur le cœur de ſon fils, eſt la même que celle de Mithridate dans la Tragédie de ce nom, repréſentée en 1673, un mois avant la mort de Molière. Harpagon & le Roi de Pont ſont deux vieillards amoureux, dit-il ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leurs fils & leurs Maîtreſſes, & les deux Pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

SCENE IV.

[3] La Suivante de qualité avoit encore fourni cette ſcène à Molière, au rapport de Riccoboni, & il faut convenir qu'en raiſon de ſon peu de vraiſemblance, elle a quelque choſe du terroir. Maître Jacques, qui va du père au fils, & qui les laiſſe perſuadés qu'ils ſont prêts l'un & l'autre à ſe céder Mariane, l'objet de leur diviſion, tandis qu'ils lui ont dit le contraire, eſt une vraie caricature dont on auroit deviné la ſource, quand Riccoboni ne l'auroit pas découverte.

SCENE V.

[4] C'eſt dans cette ſcène, ainſi que vers la fin de la 3e du même acte, que Cléante parle trop peu

respectueusement à son père. Ecoutons M. Rousseau de Genève. *C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches ; & quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?*

M. Riccoboni avoit fait cette critique dans ses observations sur la comédie, pag. 255 & suiv. Il avoit dit en 1736 que Molière à cet égard *avoit sacrifié les mœurs à l'esprit, & son devoir à son génie.* Cependant il cherche à excuser notre Auteur sur ce défaut, par la violence de la passion du jeune homme, par l'obstacle déraisonnable qu'on met à son mariage, par la disette d'argent où il se trouve, par le désespoir où le jette l'infâme usure de son père, & enfin par sa jeunesse. Il observe d'ailleurs qu'après *avoir exécuté ce que l'enthousiasme de son génie lui demandoit, Molière est revenu sur ses pas, & n'a rien oublié pour corriger la faute qu'il avoit faite dans le caractère de Cléante, en nous montrant ce jeune homme rapportant le trésor de son père, & le Suppliant avec décence de lui accorder Mariane.*

Il eſt difficile de voir, avec M. Riccoboni, cette décence, qui ne conſiſte, de la part du fils, qu'à rapporter la caſſette à ſon père, & à s'en faire un droit pour epouſer Mariane; mais on ajoutera à ce qu'il vient de dire pour la défenſe de Molière, qu'en voulant peindre à ſon ſiècle le vice de l'uſure & de la baſſe avarice, il n'avoit pas dû oublier ces grands traits de la Nature, qui nous montreront toujours un homme auſſi vil qu'Harpagon, mépriſé par tous ſes entours, & dépouillé même de tous les droits d'un père, parce que lui-même eſt ſans tendreſſe pour ſes propres enfans, comme Molière l'a marqué expreſſément dans la ſcène quatrième du cinquième acte, lorſqu'Harpagon dit à ſa fille : *il valoit bien mieux pour moi qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.*

L'impertinence de ſes valets avec lui, & le défaut de ſoumiſſion de ſes enfans, eſt le vrai châtiment de l'Avare; & Molière eût manqué ſon but, s'il nous l'eût offert comme un Maître plus redouté, & comme un père plus heureux.

S'il arrivoit à quelqu'un de vouloir tracer le caractère d'un mauvais père, ne lui donneroit-il que des enfans pleins de vertu? Peindroit-il la bénédiction du Ciel répandue ſur toute ſa famille? Et la vérité ne le conduiroit-elle pas à tracer les déſordres d'un fils rebuté par ſa ſévérité & par ſes in-

juſtices, & peut-être l'honneur de ſa fille dans le plus grand danger. Cet Ecrivain juſtifieroit-il par-là l'inconduite du fils ou les foibleſſes de la fille ? Non : mais il verſeroit dans la claſſe des pères-de-famille un utile effroi ; il les ramèneroit au plaiſir ; & à l'intérêt de ſe faire aimer.

On pourroit dire ici de M. R... ce que Racine le fils dit du célèbre Lamotte, qui cherchoit des défauts dans Iphigénie... Eſt-ce à force d'eſprit qu'on tombe dans l'erreur ?

Faciunt-ne intelligendo ut nihil intelligant ?

SCENES VI & VII.

C'eſt ici que Molière revient à Plaute. Un valet a découvert le tréſor de l'Avare, & l'emporte ; chez l'un & l'autre Poëte, l'Avare paroît auſſi tôt ; & ſa douleur extravagante, ſes tranſports, ſes cris ſont à peu près les mêmes, & chez l'Auteur Latin, & chez l'Auteur François.

ACTE V.

SCENES SECONDE & TROISIÈME.

M. Riccoboni cite encore, à l'égard de ces ſcènes, le canevas Italien *de Lélio & Arlequin, valets dans la même maiſon*, où Arlequin, par l'animoſité qu'il a contre Lélio, vole une bourſe & l'accuſe d'en être le voleur ; ce qui amène l'équivoque plaiſante

du vol de la bourſe & de l'amour de Lélio pour Flaminia, fille de Pantalon. Au reſte M. Riccoboni qui, par une belle paſſion pour le théâtre de ſon pays, avoit entrepris de prouver qu'il n'y avoit pas dans la comédie de l'*Avare* quatre ſcènes qui appartinſſent véritablement à Molière, convient cependant qu'un pareil ouvrage n'en eſt que plus difficile à faire, & que les copies de notre Auteur *deviennent des originaux entre ſes mains, & perdent le caractère d'imitation ſervile qu'il eſt ſi difficile aux Auteurs de ne pas laiſſer dans les ouvrages dont les idées ne leur appartiennent pas.*

SCENE III.

Cette ſcène excellente eſt due à Plaute, & Molière l'a imitée comme il a coutume de faire, en ſurpaſſant ſon original. Il faut remarquer que Molière, toujours auſſi attentif qu'il pouvoit l'être aux bienſéances, lève tous les doutes qu'on pourroit avoir ſur la conduite d'Eliſe avec ſon amant, puiſqu'il fait dire à ce dernier, que *c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe qu'il a brûlé pour elle; qu'il aimeroit mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante; qu'elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.* L'Acteur de Plaute étoit ſur ce point dans une poſition bien différente, puiſque la fille d'Euclion venoit d'accoucher, & qu'elle avoit été violée par ſon amant.

SCENE IV, V & VI.

Deux Auteurs, *Simon Carpentier*, Professeur Royal à Paris, & *Antonius Codrus Urceus*, Professeur à Boulogne, ont suppléé à ce qui nous manquoit du cinquième acte de Plaute ; mais ce n'est d'aucun de ces Auteurs que Molière a emprunté son dénouement. Les deux reconnoissances imprévues & subites que fait Anselme de son fils & de sa fille, nuisent à la perfection de cet ouvrage.

Il faudroit au moins que dans la scène 6e du premier acte, où Harpagon parle d'Anselme à sa fille comme d'un homme prudent & sage dont on vante les grands biens, il ajoutât que cet Anselme cherche, par le mariage, à réparer la perte de deux enfans qu'il avoit eus en Italie sous un autre nom : cela prépareroit un peu au romanesque du dénouement, & rien ne seroit si facile à ajouter dans une pièce en prose.

On a remarqué d'ailleurs qu'Harpagon n'étoit puni que du côté de son amour, & que sa cassette retrouvée devoit lui rendre supportable la peine de perdre ce qu'il aime bien moins que son cher argent. Mais ne l'est-il pas aussi par le mépris général dont il est couvert, & dont il a eu tant de preuves dans le cours de l'action, & sur-tout par la perte qu'il a faite de l'estime de ses propres en-

fans ? Le mépris eſt un châtiment chez une Nation ſenſible à l'honneur. *C'eſt une pilule*, a dit Molière, *qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut mâcher ſans faire la grimace.*

Molière avoit écrit ſon *Avare* en proſe, dit M. de Voltaire dans ſes queſtions ſur l'Encyclopédie, pour le mettre enſuite en vers; mais il parut ſi bon, ajoute-t-il, que les Comédiens voulurent le jouer tel qu'il étoit, & que perſonne n'oſa depuis y toucher.

Il y a des plaiſanteries faites pour la proſe, & d'autres pour les vers. Tel bon conte dans la converſation, deviendroit inſipide s'il étoit verſifié; & tel autre ne réuſſiroit bien qu'en rimes. Molière avoit, à cet égard, le tact le plus ſûr, & il n'eſt aucune de ſes comédies en proſe, qui ne perdît de ſon naturel & de ſa plaiſanterie naïve, ſi elle étoit écrite autrement qu'elle ne l'eſt.

GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU;

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Sur GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

CETTE Comédie en proſe & en trois actes, fut repréſentée à Verſailles avec des Intermèdes qui n'avoient point paru dans les éditions de Molière, antérieures à celle de 1760, & qui ne ſont qu'une preuve nouvelle de ſon peu de talent pour le genre lyrique.

Tous nos Ecrivains donnent pour date de cette repréſentation le 15 Juillet 1668; mais la Deſcription de la Fête imprimée à la ſuite de cette Comédie, nous apprend que ce fut le Mercredi 18 Juillet, que le Roi partit de S. Germain pour venir à Verſailles; & ce dut être ce jour-là que *George Dandin* fut joué dans la Salle qu'avoit diſpoſée le ſieur Vigarani, fameux Décorateur, ſous les ordres du Duc de Créqui.

L'année 1668 fut une des plus glorieuſes du Règne de Louis-le-Grand, par la conquête de la Franche-Comté en un ſeul mois d'hiver, par le Traité d'Aix-la-Chapelle du 2 Mai, qui lui conſerva ſes conquêtes des Pays-Bas, & par le coup d'autorité qui fit diſparoître des Regiſtres du Parle-

ment tout ce qui s'y étoit passé depuis 1647 jusqu'en 1652. Ami des arts ainsi que de la gloire, ce Prince, toujours galant & toujours magnifique, voulut réparer, par une fête d'Été, les plaisirs dont son absence avoit privé la Cour pendant le carnaval.

George Dandin, qui avoit fort amusé Versailles, parut sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Novembre suivant, sans les Intermèdes, qui se ressentoient bien plus que la pièce, de la précipitation avec laquelle il avoit fallu que Molière se prêtât aux ordres du Roi.

Le succès fut complet à Paris, & l'on ne fit que de légères critiques sur le rôle d'*Angélique*, femme de *George Dandin*, à laquelle on reprocha, avec quelque justice, un peu de légèreté dans sa conduite.

Il est vrai qu'elle prête l'oreille aux fleurettes de *Clitandre*, & qu'elle a même un rendez-vous nocturne avec ce gentilhomme, qui déjà donne de l'ombrage à son mari.

Cette scène très-délicate à traiter, mais si nécessairement liée à l'action de la Pièce & au but principal de Molière, seroit devenue insoutenable, sans les sages précautions qu'il prit de faire accompagner les deux amans par leurs domestiques, & de borner ce rendez-vous à une simple conversation, dans la-

quelle, à la vérité, on ne s'épargne pas ſur les ridicules du mari.

C'en ſeroit encore trop pour les mœurs du Théâtre, qui doit être un des dépôts de celles de la Nation, ſi, par le choix d'un ſujet très-utile & très-moral, l'Auteur n'avoit pas été dans l'obligation de nous faire voir les dangers inſéparables d'une union auſſi diſproportionnée que celle d'un ruſtre avec Mademoiſelle de Sotenville, dont il a même négligé d'obtenir l'agrément avant de l'épouſer.

Si M. R... de G... ſi cet Ecrivain mâle & profond, qu'on eſt forcé d'eſtimer en le critiquant, avoit enviſagé cette Comédie dans ce véritable point-de-vue, il ſe ſeroit épargné une remarque qu'on trouve ſi ſouvent répétée dans les Ouvrages du ſieur Riccoboni.

Quel eſt le plus criminel, dit M. R... de G... *d'un Payſan aſſez fou pour épouſer une Demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux? Que penſer d'une Pièce où le Parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du manant puni?*

M. R... de G... apperçoit ici le crime avec trop de facilité. Le Spectateur voit dans le perſonnage de *George Dandin*, qui ſe reproche trop tard d'avoir contracté un mariage inſenſé, un ridicule bien décidé, bien théâtral & bien plaiſant. Dans le rôle d'*An-*

gélique, M. R... de G... ne devroit voir, comme le Public, que ce que l'Auteur y a mis. Elle n'a point le projet formé de déshonorer son mari; elle proteste même dans la scène 4e de l'acte 2, contre ce dessein qu'on lui suppose. On ne peut la convaincre, au plus, que de coquetterie & de légèreté.

Voilà, en effet, tout ce qu'on peut reprocher à la femme du manant, qui est doublement un sot, de se plaindre d'un inconvénient presque nécessairement attaché à l'imprudence qu'il a faite, & sans lequel Molière auroit moins effrayé les gens capables d'imiter *George Dandin* dans le choix extravagant d'une femme.

Le Public, toujours honnête dans ses assemblées, n'applaudit pas plus à la prétendue infidélité d'*Angélique*, qu'à la piraterie de ces Turcs qui, au rapport de *Scapin*, ont enlevé le fils de *Géronte*. Il dit de *George Dandin* ce que ce père abusé dit de son fils : *Que diable alloit-il faire dans cette galère?*

M. Riccoboni, qui, comme M. R... de G... compte la pièce de *George Dandin* parmi celles qui *ne peuvent être admises sur un Théâtre où les mœurs sont respectées* [1], en fait le plus grand éloge, par rapport au vrai comique qu'il y remarque dans presque toutes les scènes, art. 7 de ses Observations sur la Comédie, pag. 80 & suivantes : cet ouvrage

[1] *Voyez* son Traité de la réformation du Théâtre, p. 317.

utile eſt trop connu pour que nous tranſcrivions ici tout ce qu'il dit d'avantageux ſur cette Comédie.

Nous nous bornerons à ce trait qui répond aux belles découvertes qu'on ſe plaît à faire des imitations de Molière. Je prie les connoiſſeurs (dit il) en oubliant pour un inſtant *George Dandin* & l'*Ecole des Maris*, priſes de deux Contes de Bocace, de lire les deux Contes, & de juger après s'il eſt aiſé ou s'il eſt poſſible d'en faire deux Comédies. Je ſuis ſûr qu'ils diront que non; & ſi quelque bel-Eſprit le trouve facile, je lui donnerai à choiſir le Conte qu'il voudra mettre ſur le Théâtre, & je gagerai d'avance qu'il n'en viendra pas à bout.

Deux Contes de Bocace de la ſeptième journée[1], dans leſquels deux maris confondus par les ruſes de leurs femmes, loin de pouvoir prouver les plaintes qu'ils ont ſujet d'en faire, ſont encore bannis par les voiſins ou les parens qu'ils ont envoyé chercher, ont été les ſources où Molière a puiſé, non pas les caractères excellens, mais le dénouement de ſa Comédie.

C'eſt ſur-tout la quatrième nouvelle qu'il a plus miſe à contribution. La Dame *Monna-Ghita* laiſſée hors de la maiſon par ſon mari *Tofano*, uſe du même artifice qu'*Angélique* pour rentrer, & pour tenir, à ſon tour, dans la rue, le pauvre mari, qui ſe voit

[1] *V.* Novella quarta, & novella ottava, Giornata ſettima.

accuſé & convaincu d'avoir été lui-même courir pendant la nuit.

La différence qu'il y a de la ruſe d'*Angélique* pour rentrer chez elle, avec celle de *Monna-Ghita*, c'eſt que cette dernière, après avoir fait de vaines prières à ſon mari pour ſe faire ouvrir la porte, le menace de ſe jeter dans un puits voiſin, & que pour mieux tromper *Tofano*, elle y jette une groſſe pierre, dont le bruit, en tombant, rend bien plus vraiſemblable la frayeur du mari que le ſilence d'*Angélique*, après avoir menacé de ſe poignarder. Il n'eût pas été difficile à Molière d'imiter ſon original juſques-là, & ſon dénouement n'eut pu qu'y gagner, parce que tout ce qui a plus de vérité a plus de charmes.

Comme la Comédie de *George Dandin* ſuivit de près celle de l'*Avare*, il y a quelque apparence que Molière, dans la compoſition de cette dernière pièce, ayant ſouvent ſon Plaute ſous les yeux, lui dut l'idée de ridiculiſer les mariages diſproportionnés, d'après un morceau de ce Poëte Latin ſur le même objet. Ce morceau ſe trouve dans la ſcène ſeconde du ſecond acte de ſon *Avare*. En voici la traduction.

Je penſe que vous êtes riche & puiſſant, & que je ſuis, moi, le plus pauvre des hommes. Si je vous accorde ma fille, vous ſerez le bœuf, & moi l'âne de la fable.

Uni avec vous & ne pouvant porter une auſſi forte charge, je tomberai dans le bourbier, & vous ne daignerez pas même jeter les yeux ſur moi..... Au premier déſordre dans le ménage, il ne me reſtera pas même un aſyle. Objet du mépris de mes égaux, j'aurai le vôtre même à redouter. Non, il ne faut pas que l'âne s'aſſocie imprudemment au bœuf.

Hoc magnum eſt periculum, me ab aſinis ad boves tranſcendere.

L'Auteur de la vie de Molière, pag. 193, dit que notre Auteur ayant été averti qu'il y avoit à Paris quelqu'un qui pourroit ſe reconnoître au perſonnage de *George Dandin*, il alla lui faire la lecture de ſa pièce, & qu'enchanté de l'honneur que lui avoit fait Molière, il n'y eut point de partiſan ſi décidé de l'ouvrage, que ce pauvre mari qui ne s'étoit point reconnu.

On a plus d'une fois, & avec le même ſuccès, imité la conduite de Molière ſur ce point. C'eſt un des priviléges de la ſottiſe, de ne ſe reconnoître à rien.

Tu ris? Le nom changé, c'eſt toi-même qu'on joue.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche payſan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de M. de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, Gentilhomme campagnard, père d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, Amant d'Angélique.

CLAUDINE, ſuivante d'Angélique.

LUBIN, payſan, ſervant Clitandre.

COLIN, Valet de George Dandin.

La Scène eſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN.

AH! qu'une femme Demoiſelle eſt une étrange affaire! & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un Gentilhomme! La nobleſſe, de ſoi, eſt bonne; c'eſt une choſe conſidérable, aſſurément: mais elle eſt accompagnée de tant de mau-

vaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, & connois le ſtyle des Nobles, lorſqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes. C'eſt notre bien ſeul qu'ils épouſent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom, & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin! George Dandin! vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

QUE diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi!

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais ! Il a grand'peine à saluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN.

Non : je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît : vous venez de là-dedans ?

LUBIN.

Chut !

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'ayez vu ſortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la Maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux; & il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît; & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien-aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; & il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il fache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays, Monsieur le Vicomte de de chose.... Foin! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure...?

LUBIN.

Oui; auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avois bon nez, sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Tétigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une si grande fatigue pour me payer si bien; & ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols ?

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! avez-vous fait votre meſſage ?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah ! coquine de ſervante !

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie : elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais, quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela ; qu'elle lui eſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari, qui eſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître ; & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah ! pendarde de femme !

LUBIN.

Têtiguienne ! cela ſera drôle ; car le mari ne ſe doutera point de lamanigance : voilà ce qui eſt de bon ; & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſecret, afin que le mari ne le ſache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

HÉ bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pièces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la Gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté de reſſentiment ; & ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos

coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets. Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiſeau, & y promettre en même-temps de la correſpondance ! Morbleu ! je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père & à la mère, & les rendre témoins, à telle fin que de raiſon, des ſujets de chagrin & de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

QU'EST-CE, mon gendre, vous me paroiſſez tout troublé ?

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, &....

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de

civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foi ! ma belle-mère, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête ; &....

Madame DE SOTENVILLE.

Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde, & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la manière qu'il faut vivre parmi les Perſonnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Madame DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot, de ma belle-mère, & ne ſauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu ! ſi vous m'appelez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeler ma belle-mère.

Madame DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot-là avec une perſonne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en eſt aſſez, m'amour : laiſſons cela.

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſavez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous eſt dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! pardonnez-moi : on ne peut point me faire de leçons là-deſſus ; & j'ai ſu montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de....

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeler les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au-deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! Monſieur tout court, & non plus Mon-

ſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau ! Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment ! ma femme n'eſt pas ma femme ?

Madame DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeler ainſi ; & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ?
(*haut.*)
Hé ! de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle
(*à part.*)
maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la ty-
(*à Monſieur de Sotenville.*)
rannie de toutes ces hiſtoires-là ! Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Et la raiſon, mon gendre ?

Madame DE SOTENVILLE.

Quoi! parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages ?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaiſe pour vous, car, ſans moi, vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort délabrées, & mon argent a ſervi à boucher d'aſſez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monſieur de la Dandinière ?

M. DE SOTENVILLE.

Ne comptez vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la Maiſon de Sotenville ?

Madame DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie [2], dont j'ai l'honneur d'être iſſue; maiſon où le ventre ennoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans Gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui eſt bien, mes enfans ſeront Gentilshommes; mais je ſerai cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Madame DE SOTENVILLE.

Tout beau! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée, &, de la Maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! dans la Maiſon de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette; & la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un Duc & Pair, gouverneur de notre province.

M. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa

vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien ! votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela ; & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions, & & nous ſerons les premiers, ſa mère & moi, à en faire la juſtice.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain courtiſan, que vous avez vu, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mère.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes; & je vous demande raiſon de cette affaire là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point : je vous la ferai de tous deux; & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN.

Très-ſûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde, au moins; car, entre Gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes; & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſavez vous-même que je lui ai donné ?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

MONSIEUR, ſuis-je connu de vous ?

CLITANDRE.

Non pas que je ſache, Monſieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

M. DE SOTENVILLE.

Mon nom eſt connu à la Cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne-heure.

M. DE SOTENVILLE.

Monſieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter en perſonne au grand ſiége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en ſuis ravi.

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré en ſon temps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'Outremer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimez & pourſuivez une jeune perſonne, qui eſt ma fille, (*montrant George Dandin.*) pour laquelle je m'intéreſſe, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui, moi ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui; & je ſuis bien-aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire [b].

CLITANDRE.

Voilà une étrange médiſance ! Qui vous a dit cela, Monſieur ?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien ſavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là ? Moi ! aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de M. le Baron de Sotenville ! Je vous révère trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi ?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraud.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenue. Cela eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui....

M. DE SOTENVILLE.

Oui : c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; & ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi !

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE.

POUR ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je ſuis amoureux de vous ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Hé ! comment lui aurois-je dit ? Eſt-ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi ! Jouez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler : c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire ! Ayez recours, pour voir, à tous les détours des Amans; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecrètement de petits billets-doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le temps que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir ! Je vous promets que vous ſerez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé ! là, là, Madame ; tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer ?

ANGÉLIQUE.

Que ſais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire ! vous auriez été bien venu !

CLITANDRE.

Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux Belles ; & que je vous reſpecte trop, & vous, & Meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien ! vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout ; que je ſais bien ce que je ſais ; & que, tantôt, puiſqu'il

qu'il faut parler net, elle a reçu une ambaſſade de ſa part.

ANGÉLIQUE.

Moi ? J'ai reçu une ambaſſade ?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade ?

ANGÉLIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Eſt-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles; & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui ? moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas! que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi qui ſuis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne pièce. Vous faites la ſournoiſe,

mais je vous connois il y a long-temps ; & vous êtes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je : vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; & vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible, d'être accuſé par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas ! ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer ; & plût au Ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! Je ne ſerois point tant à plaindre. Adieu : je me retire ; je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALLEZ, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (*à Clitandre.*) Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez: c'est moi qui vous le dis; ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

(*Claudine sort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Madame DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, & prenez garde, désormais, à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorſque j'ai raiſon.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Monſieur de Sotenville.*

MONSIEUR, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé : vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment ! ſatisfaction ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, cela ſe doit, dans les règles, pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé, & je ſais bien ce que j'en penſe.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié : c'eſt ſatisfaire les perſonnes ; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ? Je lui ferai encore des excuſes après...

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je ; il n'y a rien à balancer[c], & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne ſaurois...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile. Je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin !

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; Monsieur est Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur,

GEORGE DANDIN.

Monsieur,

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

(*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*)

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

M. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

M. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non : je veux qu'il achève, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé.

(à M. de Sotenville.)

Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains ; & quand il vous plaira, je

vous donnerai le divertiſſement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

(*Clitandre ſort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCÈNE IX.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH ! que je.... Vous l'avez voulu ; vous l'avez voulu, George Dandin ; vous l'avez voulu : cela vous ſied fort bien, & vous voilà ajuſté comme il faut ; vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons ; il s'agit ſeulement de déſabuſer le père & la mère ; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réuſſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre Maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu ſortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, ſoient de grands babillards!

CLAUDINE.

Vraiment, ce Monſieur le Vicomte a bien choiſi ſon monde, que de te prendre pour ſon ambaſſadeur; & il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanceux!

LUBIN.

Va, une autre fois je ferai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui; il ſera temps!

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien ! qu'est-ce ?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là ! ne fais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte. Tu peux me croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne-heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller [6] le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari; & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre Maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vît, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien! je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon: cela nous fait ſonger à mal; & ce ſont ſouvent les maris, qui,

avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

LUBIN.

Hé bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe met à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut ; & il en eſt comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, & nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement ; & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien ! nous verrons.

LUBIN.

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime point les patineurs[7].

LUBIN.

Hé! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe-moi-là, te dis-je : je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Hai!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Fi! que cela eſt malhonnête, de refuſer les perſonnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le nez.

LUBIN.

Oh! la farouche! la ſauvage! Fi! pouas, la vilaine, qui eſt cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre ſervante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'&-tant-moins [8].

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

LUBIN.

Adieu, Beauté rudanière.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux !

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *ſeule.*

Je vais remettre aux mains de ma Maîtreſſe.... Mais la voici avec ſon mari. Eloignons-nous, & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

NON, non ; on ne m'abuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part dans le fond du théâtre.*

AH ! la voilà : mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint.

(*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*)

Mon Dieu ! laiſſez-là votre révérence : ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpect dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi ! me moquer ? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſais votre penſée, & connois....

(*Clitandre & Angélique ſe ſaluent encore.*)

Encore? Ah ! ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous ; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage.

(*Angélique fait ſigne à Clitandre.*)

Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGÉLIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage eſt une chaîne à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect ; & que c'eſt fort mal fait à vous, d'en uſer comme vous faites.

(*Angélique fait ſigne de la tête à Clitandre.*)

Oui, oui, mal fait à vous; & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi ? Je ne ſais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Je le ſais fort bien, moi; & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né Noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins....

CLITANDRE *derrière Angélique, ſans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Hé?

ANGÉLIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de ſa femme, & Clitandre ſe retire, en faiſant une grande révérence à George Dandin.)

SCÈNE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! eſt-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y faſſe?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chaſſer? Et par quelle raiſon? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui?-Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas-là mon compte; & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh! les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute

vive dans un mari. Comment? parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de Meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux! Je me moque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous? Vous n'avez conſulté, pour cela, que mon père & ma mère; ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé; & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétends n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge

me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaiſir de m'ouir dire des douceurs. Préparez-vous y, pour votre punition ; & rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ! C'eſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ſuis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! Allons, George Dandin ; je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'AVOIS, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous ſavez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs discours & dans toutes leurs actions, les gens de Cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guères.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici....

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRAIMENT, Monsieur, vous avez pris-là un habile messager !

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais, ma

pauvre Claudine, il faut que je te récompenſe des bons offices que je ſais tu m'as rendus.

(*Il fouille dans ſa poche.*)

CLAUDINE.

Hé! Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire. Non, Monſieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; & je vous rends ſervice, parce que vous le méritez, & que je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te ſuis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puiſque nous ſerons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

CLITANDRE *à Claudine.*

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maîtreſſe?

CLAUDINE.

Oui. Elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

CLAUDINE.

Oui: venez avec moi: je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer ?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'eſt pas au logis ; & puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'eſt ſon père & ſa mère ; &, pourvu qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *ſeul.*

Tétiguenne ! Que j'aurai là une habile femme Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOICI mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au père & à la mère, de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN.

Ah ! vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis ? Vous êtes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret ?

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment! qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'eſt d'avoir cauſé; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non : ce n'eſt pas cela.

LUBIN.

Hé ! quelque ſot... Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'eſt autre choſe. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa Maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

GEORGE DANDIN.

De grace....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai....

LUBIN.

Tarare !

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je n'ai pu me ſervir, avec cet Innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échappé ſeroit la même choſe ; & ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du père & de la mère, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'eſt que je ne ſais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; &, quelque choſe que je puiſſe voir moi-même de mon déshonneur, je n'en ferai point cru à mon ſerment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père & belle-mère, ſans être sûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe, & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y eſt encore ?

(*Après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*)

Ah, Ciel ! il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le Sort me donne ici de quoi confondre ma Partie ; &, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les Juges dont j'avois beſoin.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENFIN, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon déshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre! vous en êtes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Madame DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre ! apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! cherchez des termes moins offenſans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

Madame DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez, & ne m'en ſouviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement. Quoi ! parce qu'elle eſt Demoiſelle,

il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler ?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'eſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle ?

Madame DE SOTENVILLE.

Avec elle ?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon ?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maiſon.

Madame DE SOTENVILLE.

Si cela eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe ; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Madame DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! vous allez voir. (*montrant Clitandre qui ſort avec Angélique.*) Tenez : ai-je menti ?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE, *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théâtre.*

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

ADIEU. J'ai peur qu'on vous ſurprenne ici [d], & j'ai quelque meſure à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à M. & Mme de Sotenville.*

Approchons doucement par derrière, & tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, tout eſt perdu. Voilà votre père & votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah ! Ciel !

ANGÉLIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas ſemblant de rien e, & me laiſſez faire tous deux. (*haut à Clitandre.*) Quoi ! vous oſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, & c'eſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des deſſeins [f] de me ſolliciter : j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer ; & cependant, le même jour, vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent ſots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances ; comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enſeignée ? Si mon père ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter

de ces entrepriſes ! Mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire ; (*après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton.*) & je veux vous montrer que, toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un Gentilhomme, & ce n'eſt pas en Gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(*Angélique prend le bâton, & le lève ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur George Dandin.*)

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.* Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Doucement.

SCÈNE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

FORT, Madame ! frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faiſant ſemblant de parler à Clitandre.* S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous répondre.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE *faisant l'étonnée.*

Ah! mon père, vous êtes là ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille ; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejeton de la Maison de Sotenville. Viens-çà ; approche-toi, que je t'embrasse.

Madame DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi ! & que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Madame DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre ; vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme, celle-là ! Vous êtes trop heureux de l'avoir, & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé ! traîtreſſe !

M. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon père ; il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon père, pour ne me point voir obligée à recevoir ſes complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raiſon d'être en colère. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée ; & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate !

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

C'EST un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt; & cela ſe paſſera avec un peu de careſſes que vous lui ferez. Adieu, mon gendre : vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joie que vous doit donner ſa conduite.

SCÈNE XIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'eſt rien vu d'égal à ma diſgrace Oui, j'admire mon malheur & la ſubtile adreſſe de ma

carogne de femme, pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle; que les apparences toujours tourneront contre moi, & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ! O Ciel ! seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore [10] !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA NUIT eſt avancée: j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin?

LUBIN.

Monſieur?

CLITANDRE.

Eſt-ce par ici?

LUBIN.

Je penſe que oui. Morguć! voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort aſſurément; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vus.

LUBIN.

Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela eſt vrai. Tenez : j'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; & voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire Collége.

CLITANDRE.

Cela eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je ſais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſu apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

(*Après avoir frappé dans ſes mains.*)

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent ; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis....

CLITANDRE.

Chut ! J'entends quelque bruit.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE?

CLAUDINE.

Hé bien!

ANGÉLIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

(*Scène de nuit. Les Acteurs ſe cherchent les uns les autres, dans l'obſcurité.*)

CLITANDRE. *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*
Madame ?

ANGÉLIQUE *à Lubin qu'elle prend pour Clitandre.*
Quoi ?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*
Claudine ?

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*
Qu'eſt-ce ?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*
Ah ! Madame, que j'ai de joie !

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*
Claudine ! ma pauvre Claudine !

CLAUDINE *à Clitandre.*
Doucement, Monſieur.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*
Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.
Eſt-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.
Oui.

LUBIN.
Eſt-ce vous, Madame ?

ANGÉLIQUE.
Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*
Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

CLAUDINE.

C'eſt fort bien aviſé.

Angélique, Clitandre & Claudine vont s'aſſeoir dans le fond du théâtre.

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine! où eſt-ce que tu es?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, & CLAUDINE *aſſis au fond du théâtre*, GEORGE DANDIN, *à moitié déshabillé*, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'AI entendu deſcendre ma femme; & je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée? ſeroit-elle ſortie?

LUBIN *cherchant Claudine.*

(*prenant George Dandin pour Claudine.*)

Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi, ton maître eſt plaiſamment attrapé, & je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtreſſe dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres; & il ne fait pas que Monſieur le Vicomte & elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſavoir quel ſonge il fait maintenant. Cela eſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi, d'être jaloux de ſa femme, & de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul? C'eſt un impertinent, & Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, ſuivons-les, & me donne ta petite menote que je la baiſe. Ah! que cela eſt doux! Il me ſemble que je mange des confitures.

(*A George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repouſſe rudement.*)

Tu-Dieu! comme vous y allez! voilà une petite menote qui eſt un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va-là?

LUBIN.

Perſonne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie

de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoye appeler ſon père & ſa mère, & que cette aventure me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holà, Colin, Colin?

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE & CLITANDRE *avec* CLAUDINE & LUBIN *aſſis au fond du théâtre*; GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

MONSIEUR?

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici-bas.

COLIN *ſautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monſieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu ſa voix, Colin paſſe de l'autre, & s'endort.*)

GEORGE DANDIN *ſe tournant du côté où il croit qu'eſt Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon

beau-père & ma belle-mère, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entends-tu ? Hé ! Colin, Colin ?

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur ?

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

(*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté, & se rendort.*)

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père & ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin, Colin ?

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur ?

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi.

(*Ils se rencontrent, & tombent tous deux.*)

Ah ! le traître ! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! Non : je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément ?

GEORGE DANDIN.

(à Colin, qu'il tient par le bras.)

Oui. Approche. Bon ! Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-père & ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront ; & leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; &, s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN.

Oui, Monſieur.

GEORGE DANDIN.

(ſe croyant ſeul.)

Va vîte, & reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

(George Dandin ſe range près la porte de ſa maiſon.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

ADIEU. Il eſt temps de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi! ſi-tôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je aſſez vous entretenir, & trouver, en ſi peu de temps, toutes les paroles dont j'ai beſoin? Il me faudroit des journées entières

pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! de quel coup me percez-vous l'ame, lorſque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant ?

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui. Mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine ; & les priviléges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles, pour un Amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on ſait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris ! voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel ! fût-elle la tienne ! tu changerois bien de langage ! Rentrons ; c'en eſt aſſez.

(*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.*)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

MADAME, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

CLITANDRE.

Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

CLAUDINE.

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Elle a raiſon. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre un peu, des méchans momens [h] que je vais paſſer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

RENTRONS ſans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le paſſe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en-dedans, & je ne ſais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin ?

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

COLIN, Colin? Ah! je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *eſcampativos* pendant que je dors ? Je ſuis bien-aiſe de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! quel grand mal eſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais ! C'eſt bien plutôt le chaud, madame la coquine; & nous ſavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entre-

tien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, & que votre père & votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah ! Ciel.

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques-ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir & beau dire : votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non ; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors

à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous venez de ſecourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés, & que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous ayez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure !

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari ! Je ſuis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien-aiſe de cela ; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir, & de me....

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette aventure, & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGÉLIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! quoi ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois ; que votre reſſentiment eſt juſte ; que j'ai pris le temps de ſortir pendant que vous dormiez ; & que cette ſortie eſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des

emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vu, & ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de.....

GEORGE DANDIN.

Oui : vous le dites, & ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croye pieuſement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuſer par-là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur, & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon père & de ma mère. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pu y jeter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir déſormais la meilleure femme du monde, & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah ! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler !

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je vous avertis qu'une femme, en cet état, eſt capable de tout, & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Hé! que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſolu-

tions ; & de ce couteau que voici, je me tuerai ſur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah ! A la bonne-heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne-heure pour vous que vous vous imaginez. On ſait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée ; & mes parens ne ſont pas gens, aſſurément, à laiſſer cette mort impunie, & ils en feront, ſur votre perſonne, toute la punition que leur pourront offrir & les pourſuites de la Juſtice, & la chaleur de leur reſſentiment. C'eſt par-là que je trouverai moyen de me venger de vous ; & je ne ſuis pas la première qui ait ſu recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même, & la mode en eſt paſſée il y a long-temps.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir sûr ; &, ſi vous perſiſtez dans votre refus ; ſi vous ne me

faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusqu'où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux ; & montrera si je me moque.

(*Après avoir fait semblant de se tuer.*)

Ah ! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, & que celui qui en est la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN.

Ouais ! seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE *à Claudine.*

ST. Paix ! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maiſon au moment que George Dandin en ſort, & fermant la porte en dedans;* GEORGE DANDIN, *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques-là?

(*ſeul, après avoir regardé par-tout.*)

Il n'y a perſonne. Hé! je m'en étois bien douté; & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux! cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes; & le père & la mère qui vont venir, en verront mieux ſon crime.

(*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.*)

Ah, ah! la porte eſt fermée. Holà, ho, quelqu'un; qu'on m'ouvre promptement.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

COMMENT ! c'eſt toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi, quand le jour eſt près de paroître ? & cette manière de vivre eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari ?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau, d'aller ivrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon ?

GEORGE DANDIN.

Comment ! Vous avez....

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître ; je ſuis laſſe de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon père & à ma mère.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! C'eſt ainſi que vous oſez....

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE *en déshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGÉLIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à M. & Madame de Sotenville.*

APPROCHEZ, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, & vous a lui même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même qu'il eſt allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne!

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans

la maiſon, & que nous étions dehors; & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'eſt-ce à dire cela?

Madame DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte: ma patience eſt pouſſée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu! vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'eſt une conſcience, de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel!

GEORGE DANDIN.

Peut-on?...

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter : il va vous en conter de belles !

GEORGE DANDIN *à part.*

Je déſeſpère.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau-pere, je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

Madame DE SOTENVILLE.

Fi ! ne m'approchez pas : votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à M. de Sotenville.*

Souffrez que je vous...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je : on ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN *à Madame de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que...

Madame DE SOTENVILLE.

Pouas ! vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'ATTESTE le Ciel que j'étois dans la maiſon, & que....

M. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous: c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi...

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon, & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! Je...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! ſi vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah ! George Dandin.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE.

ALLONS, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non,

non, mon père, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre, & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y réſiſter ?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale ; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père ; c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille ; & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGÉLIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

M. DE SOTENVILLE à *Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

(*à George Dandin.*)

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui à genoux, & sans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

(*à part.*) (*à M. de Sotenville.*)

O Ciel ! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite ;

GEORGE DANDIN.

(*à part.*)

L'extravagance que j'ai faite de vous épouser.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme & à ceux de qui elle sort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu.

(*à George Dandin.*)

Rentrez chez vous, & songez bien à être sage.

(*à Madame de Sotenville.*)

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE DERNIÈRE.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH! je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

ACTE PREMIER.

SCENE QUATRIEME.

[a] » *A VOUS en faire la juſtice.* On diroit aujourd'hui » *à vous en faire juſtice.*

SCENE V.

[b] » *Pour tirer un éclairciſſement de cette affaire*, ne ſe dit pas.

SCENE VIII.

[c] » *Il n'y a rien à balancer.* Il faudroit *il n'y a point à balancer.*

ACTE II.

SCENE DIXIEME.

[d] » *J'AI PEUR qu'on vous ſurprenne.* Il faut *qu'on ne vous ſurprenne.*

[e] » *Ne faites pas ſemblant de rien. Pas* eſt ici de trop.

[f] » *Que vous faites des deſſeins. Faire des deſſeins*

» ne se dit pas. *On forme un dessein*, & *l'on fait des* » *projets.*

SCENE XII.

g » *Vos désordres*, pour *vos demêlés*, est impropre.

ACTE III.

SCENE SIXIEME.

h » *DE MÉCHANS momens.* On diroit mieux *de* » *mauvais momens.*

SCENE VIII.

i » *Que d'entrer au monde.* On dit aujourd'hui, » *entrer dans le monde.*

k » *Et les chagrins perpétuels que vous conceverez* » *contre moi*, ne se dit pas.

l » *Ils en feront sur votre personne toute la puni-* » *tion*, &c. Toute cette phrase a paru mal écrite.

m » *Pour vous faire témoins.* On diroit aujourd'hui *pour vous rendre témoins.*

OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR

Sur GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

POUR ſe former une idée des talens ſupérieurs de Molière, il faut, dit M. Riccoboni, le comparer avec lui-même; *& l'on apprendra dans le Prince Jaloux, le Cocu Imaginaire & George Dandin, à tirer d'une ſeule paſſion une ſi grande diverſité de ſujets.*

Les caractères de M. de Sotenville & de ſa femme ſont d'un comique excellent : le reſpect naïf qu'ils ont pour eux-mêmes & qu'ils veulent impoſer à leur gendre roturier; eſt d'un ridicule parfait; & Molière a trouvé, dans le ſot orgueil de l'ancienne & pauvre Nobleſſe campagnarde, une ſource intariſſable de plaiſanteries qui contraſtent merveilleuſement avec la groſſièreté & le ton ruſtique de George Dandin. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſoit apperçu que la petite comédie de l'*Impromptu de campagne* n'a préſenté que la contre-épreuve des caractères de M. & de Madame de Sotenville.

ACTE PREMIER.

Scene Seconde

[1] Le Gendre de M. de Sotenville ſe trouve dans la même ſituation d'Arnolphe, lorſque, ſans connoître ce dernier, le jeune Horace l'inſtruit de ce qui ſe paſſe contre ſes projets. Mais, comme on l'a déjà dit, Molière a toujours, dans la fécondité & la variété de ſon génie, des moyens d'être différent de lui-même, comme il l'eſt de Plaute lorſqu'il l'imite.

La naïve indiſcrétion de Lubin eſt ſi éloignée de l'agréable & légère imprudence d'Horace, que le comique réſultant d'une de ces ſcènes, n'eſt pas celui de l'autre. Dancour a plus d'une fois mis à contribution le caractère original de Lubin.

Scene IV.

[2] Dans cette ſcène, Madame de Sotenville parle de la maiſon de la *Prudoterie*, dont elle a l'honneur d'être iſſue, & où le ventre anoblit. Le célèbre Lafontaine s'eſt ſouvenu de cette excellente plaiſanterie dans ſon Conte de la Matrone d'Ephèſe, dont il fait la ſouche de cette Maiſon.

D'elle deſcend de la Prudoterie
L'antique & célèbre Maiſon.

SCENE V.

[3] M. de Sotenville dit qu'il a eu un *ayeul ſi conſidéré en ſon tèmps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.*

Nous obſerverons d'abord que, *ſi conſidéré.... que d'avoir*, n'eſt pas françois, & que cela eſt échappé aux remarques précédentes. On diroit aujourd'hui, *conſidéré au point d'avoir permiſſion*, &c.

On fit, dans le temps, l'application de ce trait comique à M. de la Feuillade, qui avoit ſollicité & obtenu la permiſſion de mener en Candie à ſes dépens une centaine de gentilshommes, pour combattre les Turcs au ſiége qu'ils avoient formé de la capitale de cette Iſle. C'eſt un des derniers traits de la Chevalerie Françoiſe.

SCENE VI.

[4] La menace que fait George Dandin à Claudine de lui faire payer la folle enchère de tous les autres, en lui diſant : *Vous n'avez point de père gentilhomme*, eſt un modèle de plaiſanterie ſimple, vraie, & priſe dans la choſe. Peut-être n'y a-t-il pas dans tout le Théâtre François un trait plus heureux. S'il y en a un qui puiſſe égaler ſa préciſion & ſa gaieté, c'eſt dans Molière qu'il faut le chercher.

SCENE VIII.

5 Cette ſcène, où M. de Sotenville force ſon gendre à demander pardon à l'Amant de ſa femme, eſt l'extrême de l'orgueil d'une Nobleſſe antique. Le beau père ne voit dans ſon gendre que la roture, qui, dans ſon eſprit, doit la ſatisfaction la plus ample à Clitandre, Gentilhomme comme lui. C'eſt dans le reſpect ridicule que M. de Sotenville a pour ſa qualité de Noble, qu'eſt fondée la vraiſemblance de cette ſcène, qui ne ſeroit pas ſupportable avec d'autres caractères donnés. Molière a toujours l'art de monter ſes caractères au point qui doit le porter aux ſcènes les plus plaiſantes. C'eſt en aviliſſant ſon gendre juſqu'à demander pardon à un homme qui cherche à ſéduire ſa femme, que M. de Sotenville aſſure ce même gendre qu'il eſt *entré dans une famille qui ne ſouffrira pas qu'on lui faſſe le moindre affront.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

6 *JE me ſens tout tribouiller le cœur.* Le petit Dictionnaire du P. Labbe explique encore le mot *Tribulare*, par celui de *tribouler*, qui n'eſt plus en uſage, & dont celui de tribouiller eſt un dérivé populaire. Le ton ruſtique & plaiſant que donne

Molière à Lubin, lui permettoit l'uſage de ce mot; & nous dirons en paſſant que le caractère de ce valet payſan a été imité par plus d'un ſucceſſeur de Molière.

[7] *Je n'aime point les patineurs.* Ce mot, que l'Académie Françoiſe a décidé *libre* lorſqu'il ſignifie autre choſe que manier indiſcrètement des fleurs ou des fruits, ne paſſeroit aujourd'hui que dans nos parades tout au plus. Nos oreilles ſont devenues plus délicates; &, ſans avoir plus de mœurs qu'il n'y en avoit du temps de Molière, la ſociété s'eſt fait un Dictionnaire plus décent, & ce doit être celui des honnêtes gens qui écrivent parmi nous.

[8] *Claudine, je t'en prie, ſur l'&-tant-moins.* Cette dernière expreſſion, peu connue & peu d'uſage, eſt empruntée de la pratique, & ſignifie en déduction. *Je vous donnerai cela ſur & tant moins de ce que je vous dois.* V. le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, au mot *Moins.*

SCENE IV.

[9] Angélique apprend ici au Public que ſon bourru de mari n'a pas même conſulté ſes ſentimens en la prenant pour femme. *Pour ſa punition*, dit-elle, *elle veut voir le beau monde, & goûter le plaiſir de s'ouïr dire des douceurs.* C'eſt à cela qu'An-

gélique borne ſa vengeance. *Rendez graces au Ciel*, ajoute-t-elle, *de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de plus.* Cette déclaration préciſe d'Angélique ne raſſure-t-elle pas notre délicateſſe, & devoit-elle faire ſoupçonner à M. Rouſſeau de G.... du crime dans ſa conduite ? Angélique, à la vérité, n'eſt pas un exemple à ſuivre : elle reçoit des lettres, fait des réponſes, accepte des rendez-vous ; ſa coquetterie eſt trop forte ; mais la leçon que donne cette même conduite aux gens qui ſeroient tentés de ſe marier auſſi ſottement que George Dandin, ne l'eſt pas trop ; & c'étoit-là l'objet de Molière.

SCENE XIII.

10 Chez quel Poëte comique trouvera-t-on un trait auſſi gai, auſſi original que celui qui termine cet acte ? Il n'appartenoit qu'à Molière de conduire un homme à demander de bonne foi au Ciel *la grace de pouvoir faire voir aux gens qu'on le déshonore.*

ACTE III.

IL EXISTE dans le Cabinet de quelques Curieux un canevas informe, qui a pour titre : *la Jalouſie du Barbouillé*, farce que Molière, dans ſa jeuneſſe, avoit compoſée pour la Province, & d'où il tira quelques matériaux pour le troiſième acte de George Dandin.

Il auroit été poſſible de groſſir cette édition, de la farce dont on vient de parler ; mais le jugement qu'en porte le grand Rouſſeau dans une de ſes lettres à M. *de Broſſette*, occupé, comme lui, d'un Commentaire ſur Molière, nous a diſpenſé de la peine de la tranſcrire.

Quant aux farces de Molière, dit ce Poëte *, *il eſt aiſé de voir qu'elles n'ont jamais été écrites par lui, mais par quelque groſſier Comédien de campagne, qui en avoit rempli le canevas à ſa manière.... On ſait auſſi que ces ſortes de farces n'étoient que des improviſades à la manière des Italiens, qui ne pouvoient divertir que par le jeu du théâtre, qu'il n'étoit pas poſſible de repréſenter ſur le papier, & qui ne pouvoient jamais être ni bien écrites, ni même écrites de quelque manière que ce fût.*

* Lettre de Rouſſeau. A Bruxelles le 17 Septembre 1731.

Vous me demandez, dit le même Auteur dans une lettre du 21 Décembre de la même année, *une analyſe de la farce du Barbouillé ? Cela ſera bientôt fait. Le Barbouillé, autant que je puis m'en ſouvenir, commence par ſe plaindre des chagrins que lui donne ſa méchante femme. Il va conſulter le Docteur ſur les moyens de la mettre à la raiſon. Celui-ci, parlant toujours, ne lui donne pas le temps de s'expliquer. La femme arrive ; & le Docteur continuant toujours ſes tirades, les impatiente l'un & l'autre au point de lui dire des injures. Entr'autres choſes la femme lui dit qu'il eſt un âne, & qu'elle eſt auſſi Docteur que lui, & le Docteur répond, toi Docteur ? Vraiment, je crois que tu es un plaiſant Docteur ! Des genres tu n'aimes que le maſculin ; à l'égard des conjugaiſons de la Syntaxe & de la quantité.... tu n'aimes.... Jugez par cet échantillon du beau ton de plaiſanterie de ce temps-là.*

Ils s'en vont, hormis la femme qui demeure pour attendre ſon galant, avec qui elle eſt ſurpriſe par le mari, qui amène avec lui ſon beau-père Villebrequin. Elle donne des coups de bâton au Barbouillé, feignant de les donner au galant. Son père & elle ſe tournent contre le mari, qui continue ſes invectives. Le Docteur met la tête à la fenêtre & leur fait à tous des réprimandes. Il deſcend pour mettre la paix entr'eux. Ils ſe ſauvent tous pour ſe dérober à la

volubilité de ſa langue ; & le Barbouillé, plus impatienté que les autres, pendant qu'il pourſuit ſes déclamations, lui attache une corde au pied, & l'ayant fait tomber, le traîne à écorche-cul juſques dans la couliſſe, avec quoi finit la comédie. Tout cela eſt revêtu d'un ſtyle le plus bas & le plus ignoble que vous puiſſiez imaginer. Ainſi le fond de la farce peut être de Molière : on ne l'avoit point portée plus haut de ce temps-là : mais comme toutes les farces ſe jouoient à l'improviſade, à la manière des Italiens, il eſt aiſé de voir que ce n'eſt point lui qui en a mis le dialogue ſur le papier ; & ces ſortes de choſes, quand même elles ſeroient meilleures, ne doivent jamais être comptées parmi les ouvrages d'un homme célèbre.

A l'égard des intermèdes de George Dandin, le talent de Molière y étoit déplacé, ainſi qu'on l'a dit. Quinault lui-même, lorſqu'il ne traitoit pas la haute Scène lyrique, retomboit, ſans doute à regret, mais néceſſairement, dans ces lieux communs de tendreſſe & de galanterie, dont la Muſique françoiſe s'accommode mieux que le bon ſens.

Nous remarquerons cependant que M. Roy, dans ſon *Ballet des Sens*, a imité ſi bien le commencement de la ſcène du 4e intermède, que les paroles

de Molière, ſans aucune altération, peuvent ſe chanter ſur l'air de Mouret. Les voici :

Ici, l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruiſſeaux
Brillent de mille fleurettes,
Qui ſe mirent dans les eaux.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

A la fin de l'Avertiſſement ſur George Dandin, on a traduit ainſi le vers ſi connu d'Horace, *Quid rides*, &c. :

Tu ris ? Le nom changé, c'eſt toi-même qu'on joue.

M. D..... préfère à cette traduction, celle-ci :

Tu ris ? Change le nom : la fable eſt ton hiſtoire.

FÊTE
DE VERSAILLES.
En 1668.

Le Roi ayant accordé la paix aux instances de ses Alliés & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son Royaume, lorsque, pour réparer, en quelque sorte, ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval, pendant son absence, il résolut de faire une Fête dans les Jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes & extraordinaires, dont ce grand Prince sait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation, &, après la comédie, le souper, qui fut suivi d'un bal & d'un feu-d'artifice, il jeta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'Art y a conduites malgré la Nature qui les lui avoit refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir, le plus qu'ils pourroient, à l'embellissement de ces lieux, & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette Fête, le Duc de Créquy, comme premier Gentilhomme de la Chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître-d'Hôtel du Roi, prit ſoin de la collation, du ſouper, & de tout ce qui regardoit le ſervice des tables; & M. Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit conſtruire & embellir les divers lieux deſtinés à ce divertiſſement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux-d'artifice.

Le ſieur Vigarani eut ordre de dreſſer le théâtre pour la comédie, le ſieur Giſſey d'accommoder un endroit pour le ſouper, & le ſieur le Vau, premier Architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le Mercredi, 18e jour de Juillet, le Roi étant parti de Saint-Germain, vint dîner à Verſailles avec la Reine, Monſeigneur le Dauphin, Monſieur & Madame. Le reſte de la Cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des Officiers du Roi qui faiſoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les ſalles du château, où il y avoit, en pluſieurs endroits, des tables dreſſées, & de quoi ſe rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particulières pour ſe repoſer.

Sur les ſix heures du ſoir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Geſvres, Capitaine de ſes Gardes, de faire ouvrir toutes les portes, afin qu'il n'y eût perſonne qui ne prît part au divertiſſement, ſortit du château avec la Reine, & tout le reſte de la Cour, pour prendre le plaiſir de la promenade.

Quand Leurs Majeſtés eurent fait le tour du grand parterre, Elles deſcendirent dans celui de gazon qui eſt du côté de la grotte, où, après avoir conſidéré les fontaines qui les embelliſſent, elles s'arrêterent particulièrement à regarder celle qui eſt au bas du petit parc, du côté de la pompe. Dans le milieu

de ſon baſſin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une flèche, ſemble vomir le ſang par la gueule, en pouſſant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, & couvre tout le baſſin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours ſur des cygnes, qui font chacun un grand jet-d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour ſe ſauver. Deux de ces Amours, qui ſont en face du dragon, ſe cachent le viſage avec la main pour ne le pas voir, & ſur leur viſage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimée; les deux autres, plus hardis, parce que le monſtre n'eſt pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours ſont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pouſſe en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majeſtés allèrent enſuite chercher le frais dans ces boſquets ſi délicieux, où l'épaiſſeur des arbres empêche que le ſoleil ne ſe faſſe ſentir. Lorſqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forment une eſpèce de labyrinthe, elles arrivèrent, après pluſieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutiſſent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine dont le baſſin eſt bordé de gazon. De ce baſſin ſortoient cinq tables en manière de buffets, chargées de toutes les choſes qui peuvent compoſer une collation magnifique.

L'une de ces tables repréſentoit une montagne, où, dans pluſieurs eſpèces de cavernes, on voyoit diverſes ſortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de maſſepains & pâtes ſucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches, une autre d'une infinité de vaſes remplis de toutes ſortes de liqueurs; & la dernière étoit compoſée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieuſement formés en

divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choſes délicates, & diſpoſées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds & leurs doſſiers étoient environnés de feuillages mêlés de feſtons de fleurs, dont une partie étoit ſoutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouſe de mouſſe verte, qui s'avançoit dans le baſſin, & ſur laquelle on voyoit, dans de grands vaſes, des orangers dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui deux autres arbres de différentes eſpèces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet-d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faiſoit un bruit très-agréable; de ſorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par des branches d'arbres & de fleurs dont ils étoient revêtus, il ſembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle ſortît une fontaine.

La paliſſade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit diſpoſée d'une manière toute particulière; le Jardinier, ayant employé ſon induſtrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier enſemble en diverſes façons, en avoit formé une eſpèce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un ſocle de verdure, ſur lequel il y avoit un dez qui portoit un vaſe rempli de fleurs. Aux côtés du dez, & ſur le même ſocle, étoient deux autres vaſes de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la paliſſade venant doucement à s'arrondir en forme de globe, ſe terminoit aux deux extrémités par deux autres vaſes auſſi remplis de fleurs.

Au-lieu de ſiéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la groſſeur & la bonté étoient ſurprenantes pour la ſaiſon. Ces

couches étoient faites d'une manière toute extraordinaire ; &, à bien conſidérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire autrefois que les hommes n'auroient point eu de part à un ſi bel arrangement, mais que quelques divinités de ces bois auroient employé leurs ſoins pour l'embellir de la ſorte.

Comme il y a cinq allées qui ſe terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté de vingt-ſix arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & ſur des ſiéges de gazon, il y avoit de grands vaſes remplis de divers arbres chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La ſeconde étoit toute de bigarreautiers & de cerifiers mêlés enſemble. La troiſième étoit bordée d'abricotiers & de pêchers ; la quatrième, de groſeillers de Hollande ; & dans la cinquième, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes eſpèces. Tous ces arbres faiſoient un agréable objet à la vue, à cauſe de leurs fruits, qui paroiſſoient encore davantage contre l'épaiſſeur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées ; &, ſur les pilaſtres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi compoſés de différentes fleurs ; & des deux côtés, pendoient des feſtons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche il y avoit deux arcades auſſi de verdure, avec leurs pilaſtres, d'un côté & d'autre ; & tous ces pilaſtres étoient terminés par des vaſes remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui ayant ſur le viſage toutes les marques de la joie, ſembloit prendre part à celle de toute l'aſſemblée. Le

Sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous sembloient danser, & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand Monarque, suivi d'une si belle Cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après que leurs Majestés eurent été quelque temps dans cet endroit si charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la Cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une calèche, la Reine dans sa chaise, & tout le reste de la Cour dans leurs carosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comédie, &, passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante toises, sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets-deau, qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaires.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine

à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverſe, ont cinq toiſes de large ; mais à l'endroit où elles ſe rencontrent, elles forment un grand eſpace qui a plus de treize toiſes en quarré. C'eſt dans cet endroit de l'allée du Roi, que le ſieur Vigarani avoit diſpoſé le lieu de la comédie. Le théâtre, qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toiſes dans l'allée qui monte vers le château, & laiſſoit pour la ſalle un eſpace de treize toiſes de face ſur neuf de large.

L'exhauſſement de ce ſallon étoit de trente pieds juſqu'à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevoient encore de huit pieds juſqu'au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par-dehors ; &, par-dedans, paré de riches tapiſſeries que le ſieur du Metz, Intendant des Meubles de la Couronne, avoit pris ſoin de faire diſpoſer de la manière la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de cryſtal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la ſalle étoient pluſieurs ſiéges diſpoſés en amphithéâtre, remplis de plus de douze cens perſonnes ; &, dans le parterre, il y avoit encore ſur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette ſalle étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-ſix pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torſes de bronze & de lapis, environnées de branches & de feuilles de vigne d'or ; elles étoient poſées ſur des piédeſtaux de marbre, & portoient une grande corniche auſſi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi ſur un cartouche doré, accompagnées de trophées ; l'architecture étoit d'ordre Ionique. Entre chaque colonne, il y avoit une figure : celle qui étoit à droite repré-

ſentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que Sa Majeſté eſt toujours en état de faire que ſes peuples jouiſſent d'une paix heureuſe & pleine d'abondance, en rétabliſſant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuſe & remplie de joie, quand Elle eſt obligée de prendre les armes pour ſoutenir ſes droits.

Lorſque Leurs Majeſtés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence ſurprirent toute la Cour, & quand Elles eurent pris leurs places ſous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre; & alors les yeux ſe trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux paliſſades ſi ingénieuſement moulées, qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit ſoutenue par quatre termes qui repréſentoient des Satyres. La partie d'en-bas de ces termes, & ce qu'on appelle gaine, étoient de jaſpe, & le reſte de bronze doré. Ces Satyres portoient ſur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; & ſur les piédeſtaux de marbre qui ſoutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vaſes dorés auſſi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroiſſoient deux terraſſes revêtues de marbre blanc, qui environnoient un long canal. Au bord de ces terraſſes, il y avoit des maſques dorés qui vomiſſoient de l'eau dans le canal; &, au-deſſus de ces maſques, on voyoit des vaſes de bronze doré, d'où ſortoient auſſi autant de véritables jets-d'eau.

On montoit ſur ces terraſſes par trois degrés; &, ſur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit d'un côté & d'autre une allée de grands arbres, entre leſquels paroiſſoient des cabinets d'une architecture ruſtique. Chaque cabinet couvroit un grand baſſin de marbre, ſou-

tenu ſur un piédeſtal de même matière, & de ces baſſins ſortoient autant de jets-d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets-d'eau, qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un ſuperbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques, au travers deſquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord on vit ſur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes ſortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-ſix corbeilles, qui furent ſervies à toute la Cour par le Maréchal de Bellefonds, & par pluſieurs Seigneurs, pendant que le ſieur de Launay, Intendant des menus plaiſirs & affaires de la Chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le ſujet de la comédie & du ballet.

Bien que la pièce qu'on repréſenta doive être conſidérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la néceſſité de ſatisfaire ſur le champ aux volontés du Roi, ne donne pas toujours le loiſir d'y apporter la dernière main, & d'en former les derniers traits, néanmoins, il eſt certain qu'elle eſt compoſée de parties ſi diverſifiées & ſi agréables, qu'on peut dire qu'il n'en a guère paru ſur le théâtre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs. La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la comédie, conviennent ſi bien au ſujet, & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il ſemble que ce ſoient deux comédies que l'on joue en même temps, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet, qu'elles ne ſont qu'une même pièce, & ne repréſentent qu'une ſeule action.

ACTEURS des Intermèdes de la Comédie de George Dandin.

GEORGE DANDIN.
BERGERS danſans, déguiſés en Valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMENE, Bergère chantante.
CLORIS, Bergère chantante.
TIRCIS, Berger chantant, Amant de Climène.
PHILENE, Berger chantant, Amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS danſans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHŒURS DE BERGERS, chantans.
BERGERS & BERGERES, danſans.
UN SATYRE chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS, chantant.
CHŒUR DE SUIVANS DE BACCHUS, chantans.
CHŒUR DE SUIVANS DE L'AMOUR, chantans.
UN BERGER chantant.
SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES, danſans.
SUIVANS DE L'AMOUR, danſans.

INTERMEDES
DE LA COMÉDIE
DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, BERGERS *déguisés en valets de Fête*, BERGERS *jouant de la flûte.*

PREMIERE ENTRÉE.

Quatre Bergers déguisés en valets de Fête, accompagnés de quatre Bergers jouant de la flute, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.

George Dandin, mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les Bergers, avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCÈNE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'autre jour d'Anette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois :

Amour, que ſous ton empire
On ſouffre de maux cuiſans !
Je le puis bien dire,
Puiſque je le ſens.

CLORIS.

La jeune Liſette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement :
Amour, ſi, ſous ton empire,
Je ſouffre des maux cuiſans,
C'eſt de n'oſer dire
Tout ce que je ſens.

SCÈNE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

LAISSEZ-NOUS en repos, Philene.

CLIMENE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah ! belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais que me veux-tu conter ?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle,
Mon cœur brûle ſous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas une nouvelle :
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi ! veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime & n'obtienne rien ?

CLORIS.

Non : ce n'eſt pas mon envie.
N'aime plus : je le veux bien.

TIRCIS *à Climene.*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois ſont témoins.

CLIMENE.

C'eſt au Ciel, puiſqu'il t'engage,
A te payer de tes ſoins.

PHILENE *à Cloris.*

C'eſt par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah ! belle Climene !

TIRCIS.

Ah ! belle Cloris !

PHILENE *à Climene.*

Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Dompte pour moi ſes mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois ſenſible à l'amour que te porte Philene.

CLORIS *à Climene.*

Sois ſenſible à l'ardeur dont Tircis eſt épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, Bergère,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climene.*

Si tu veux te réſoudre à marcher la première,
Poſſible que je te ſuivrai.

CLIMENE *à Philene.*

Adieu, Berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, Berger.

CLIMENE *à Philene.*

Attends un favorable ſort.

CRORIS *à Tircis.*

Attends un doux ſuccès du mal qui te poſſede.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remede.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE

Puiſqu'il nous faut languir en de tels déplaiſirs,
Mettons fin, en mourant, à nos triſtes ſoupirs.

Fin du premier Intermède.

PREMIER ACTE
DE LA COMÉDIE.

SECOND INTERMEDE.
SCENE PREMIERE.
GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergère vient apprendre à George Dandin le déſeſpoir de Tircis & de Philene, qui ſe ſont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.

SCENE II.
CLORIS.

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en eſclave aſſervie ?
Hélas ! pour contenter ſa barbare rigueur,
J'ai réduit mon Amant à ſortir de la vie.

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre !
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeſte ſort,
Les ſévères froideurs dont je m'étois armée ?
Quoi donc, mon cher Amant ! je t'ai donné la mort ?
Eſt-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée !

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

Fin du ſecond Intermède.

SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

TROISIEME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La Bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philene, lui vient dire que ces Bergers ne sont point morts, & lui montre les Bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la Bergère, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire.

SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Bateliers qui ont sauvé Tircis & Philene, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joie en dansant, & font une manière de jeu avec leurs crocs.

Fin du troisième Intermède.

TROISIEME ACTE DE LA COMÉDIE.

QUATRIEME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce payſan, ami de George Dandin, lui conſeille de noyer dans le vin toutes ſes inquiétudes, & l'emmène pour joindre ſa troupe, voyant venir toute la foule des Bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danſes, le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE II.

Le théâtre change, & repréſente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit pluſieurs Bergers qui jouent des inſtrumens.

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHŒUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *danſans.*

CLORIS.

ICI l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes;

Et les bords de ces ruiſſeaux
Brillent de mille fleurettes
Qui ſe mirent dans les eaux.
Prenez, Bergers, vos muſettes;
Ajuſtez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courſes ſecrètes;
Et les roſſignols nouveaux,
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, Bergers, vos muſettes;
Ajuſtez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Bergers & Bergères danſans.

CLIMENE.

Ah! qu'il eſt doux, belle Sylvie;
Ah! qu'il eſt doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en paſſe ſans aimer.

CLORIS.

Ah! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorſque ſa flamme unit les cœurs!
Eſt-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ſes moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raiſon on ſe plaint d'un martyre
Que ſuivent de ſi doux plaiſirs!

PHILENE.

Un moment de bonheur, dans l'amoureux Empire,
Répare dix ans de ſoupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux :
Il eſt le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

SCÈNE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, ſur lequel eſt aſſiſe toute la troupe de Bacchus, s'avance ſur le bord du théâtre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHŒUR DE SATYRES *chantans*, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES *danſans*, CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHŒUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *danſans.*

LE SATYRE.

Arrêtez ; c'eſt trop entreprendre.
Un autre Dieu, dont nous ſuivons les loix,
S'oppoſe à cet honneur qu'à l'Amour oſent rendre
Vos muſettes & vos voix :
A des titres ſi beaux Bacchus ſeul peut prétendre ;
Et nous ſommes ici pour défendre ſes droits.

CHŒUR DE SATYRES.

Nous ſuivons de Bacchus le pouvoir adorable,

Nous ſuivons en tous lieux
Ses attraits glorieux ;
Il eſt le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Bacchus & Bacchantes danſans.

CLORIS.

C'eſt le Printemps qui rend l'ame
A nos champs ſemés de fleurs ;
Mais c'eſt l'Amour & ſa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le ſoleil chaſſe les ombres
Dont le ciel eſt obſcurci ;
Et des ames les plus ſombres
Bacchus chaſſe le ſouci.

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus eſt révéré ſur la terre & ſur l'onde.

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour eſt un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus à ſon pouvoir a ſoumis tout le monde.

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour a dompté les hommes & les dieux.

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler ſa douceur ſans ſeconde ?

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ſes charmes précieux ?

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ſes feux !

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah ! quel plaiſir d'aimer !

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah ! quel plaiſir de boire !

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

A qui vit ſans amour, la vie eſt ſans appas.

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt mourir, que de vivre & de ne boire pas.

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Aimables fers !

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Douce victoire !

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah ! quel plaiſir d'aimer !

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah ! quel plaiſir de boire !

TOUS ENSEMBLE.

Non, non ; c'eſt un abus.

Le plus grand Dieu de tous,

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

C'eſt l'Amour.

CHŒUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt Bacchus.

ACTE IV.

UN BERGER, *& les mêmes Acteurs.*

UN BERGER.

C'EST trop, c'eſt trop, Bergers. Eh ! pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs ; Bacchus a des appas :
Ce ſont deux Déités qui ſont fort bien enſemble.
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHŒURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faiſons répéter aux Echos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & Bergères ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpèces de tambours-de-baſques que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus. Les uns & les autres font différentes poſtures, pendant que les Bergers & les Bergères danſent plus ſérieuſement.

FIN.

NOMS des perſonnes qui ont repréſenté, chanté, & danſé dans les Intermèdes de la Comédie de George Dandin.

George Dandin, *le ſieur Molière.* Bergers danſans déguiſés en valets de fête, *les ſieurs Beauchamp, Saint-André, la Pierre, Favier.* Bergers jouant de la flûte, *les ſieurs Deſcôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.* Climene, *Mademoiſelle Hilaire.* Cloris, *Mademoiſelle des Fronteaux.* Tircis, *le ſieur Blondel.* Philene, *le ſieur Gaye.* Une Bergère, *Mademoiſelle....* Bateliers danſans, *les ſieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeux.* Un Payſan, ami de George Dandin, *le ſieur....* Bergers danſans, *les ſieurs Chicanneau, Saint-André, la Pierre, Favier.* Bergères danſantes, *les ſieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.* Satyre chantant, *le ſieur Eſtival.* Suivans de Bacchus chantans, *le ſieur Gingan.* Suivans de Bacchus danſans, *les ſieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeux.* Bacchantes danſantes, *les ſieurs Payſan, Manceau, le Roi, Peſan.* Un Berger, *le ſieur le Gros.*

CET agréable ſpectacle étant fini de la ſorte, le Roi & toute la Cour ſortirent par le portique du côté gauche du ſalon, & qui rend dans l'allée de traverſe, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & ſur le haut de la couverture s'élevoit une eſpèce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur ſi belle & ſi proportionnée, que le tout enſemble reſſembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques reſtes ; il étoit tout couvert de feuillage, & rempli d'une infinité de lu-

mières. A meſure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit iſolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilaſtres qui ſervoient comme de pieds forts ou d'arcs-boutans élevés de quinze pieds de haut. Au-deſſus de ces pilaſtres, il y avoit de grands vaſes ornés de différentes façons & remplis de lumières. Du haut de ces vaſes ſortoit une fontaine, qui retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de cryſtal; ce qui faiſoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au-devant de celle par où l'on entroit, & ſur deux piédeſtaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui repréſentoient deux Faunes jouant chacun d'un inſtrument. Au-deſſus de ces portes, on voyoit comme une eſpèce de friſe ornée de huit grands bas-reliefs, repréſentant, par des figures aſſiſes, les quatre ſaiſons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premières, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchâſſées parmi ce feuillage, & faites avec un artifice de lumière ſi beau & ſi ſurprenant, qu'il ſembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys, fuſſent d'un métal lumineux & tranſparent.

Le tour du petit dôme étoit auſſi orné de huit bas-reliefs éclairés de la même ſorte; mais, au-lieu de figures, c'étoient des trophées diſpoſés en différentes manières. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de groſſes boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut ſurpris en voyant par-dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans.

Il étoit preſque impoſſible de ne ſe pas perſuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroiſſoit de choſes qui ſembloient ne ſe pouvoir faire que par magie ! Sa grandeur étoit de huit toiſes de diamètre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de ſoixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits : il ſembloit que la Nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la compoſition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaiſir d'en faire ſon chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien ſu cacher l'artifice dont ils s'étoient ſervis pour l'imiter !

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégaſe ; il ſembloit, en ſe cabrant, faire ſortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de deſſous ſes pieds, mais qui auſſitôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau, qui ſe précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître enſuite plus belle & plus brillante ; car, reſſortant avec impétuoſité par des endroits cachés, elle faiſoit des chûtes d'autant plus agréables, qu'elles ſe ſéparoient en pluſieurs petits ruiſſeaux parmi les cailloux & les coquilles. Il ſortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celle des caſcades, venoient inonder une pelouſe couverte de mouſſe & de divers coquillages, qui en faiſoit l'entrée. C'étoit ſur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles, que ces eaux, venant à ſe répandre & à couler agréablement, faiſoient une infinité de retours qui paroiſſoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des caſcades, tomboient en cent différentes manières dans huit canaux qui ſéparoient la

table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jetant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cryſtal qui ſe dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui, qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au-dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau; & les lumières dont il étoit éclairé, étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cryſtaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçues, mais qui cependant le faisoient voir par-tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis à-vis des petites allées qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte, il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au-dessus étoit un grand vase de même matière, qui portoit une girandole de cryſtal,

allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps ſolide taillé ruſtiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cryſtal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-deſſous des autres, & dans des diſtances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de deſſous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis ſur la coquille la plus élevée une girandole de cryſtal, allumée de dix bougies, & de cette coquille ſortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la ſeconde coquille, ſe répandoit dans une troiſième, où l'eau d'un maſque poſé au-deſſus venant ſe rendre, la rempliſſoit encore davantage. Cette troiſième coquille étoit portée par deux dauphins dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jetoient de l'eau dans la quatrième coquille, où tomboit auſſi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-deſſus, & toutes ces eaux venoient enfin ſe rendre dans un baſſin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vaſes remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit juſques à l'ouverture du petit dôme par huit pans qui repréſentoient un compartiment de menuiſerie artiſtement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens, qui paroiſſoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée dont le corps de cet édifice étoit compoſé. Le haut du petit dôme étoit auſſi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent ſur un fond vert.

Outre vingt-cinq luſtres de cryſtal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du

haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des feſtons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce ſalon, étoient rangés ſoixante & quatre vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs ; &, entre ces vaſes, on avoit mis ſoixante & quatre boules de cryſtal de diverſes couleurs, & d'un pied de diamètre, ſoutenues ſur des pieds d'argent ; elles paroiſſoient comme autant de pierres précieuſes, & étoient éclairées d'une manière ſi ingénieuſe, que la lumière paſſant au travers, & ſe trouvant chargée des différentes couleurs de ces cryſtaux, ſe répandoit par tout le haut du plafond, où elle faiſoit des effets ſi admirables, qu'il ſembloit que ce fuſſent les couleurs mêmes d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient pluſieurs feſtons de toutes ſortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts tombant entre chaque feſton, paroiſſoient avec beaucoup d'éclat & de grace ſur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillage, & dont l'on avoit ſi bien ſu former différentes ſortes de verdure, que la diverſité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit ſu accommoder les uns auprès des autres, ne faiſoit pas une des moindres beautés de la compoſition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dreſſé un buffet d'une beauté & d'une richeſſe toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrés en forme d'eſtrade. Il y avoit des deux

côtés de ce buffet, deux manières d'ailes élevées d'environ dix pieds de haut, dont le deſſous ſervoit pour paſſer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces ailes, étoit un ſocle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole auſſi d'argent, allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, pluſieurs grands vaſes d'argent; contre ce ſocle étoit attachée une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrés de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient juſques à un plafond de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhauſſement. Sur ce buffet & ſur ces degrés, l'on voyoit dans une diſpoſition agréable, vingt-quatre baſſins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient ſéparés les uns des autres par autant de grands vaſes, des caſſolettes, & des girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit ſur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes ſortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaiſſelle & les verres deſtinés pour ſon ſervice. Au-devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de ſix pieds de haut, ſur leſquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrés, ſur leſquels étoient dreſſés quatre grands baſſins d'argent, qui accompagnoient un grand vaſe chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces baſſins & ce vaſe, il y avoit pluſieurs figures d'argent. Aux deux

bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques, portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au-deſſus du doſſier, un guéridon d'argent, chargé de pluſieurs bougies, & à côté, pluſieurs grands vaſes d'un prix & d'une peſanteur extraordinaire; outre ſix grands baſſins qui ſervoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, peſant mille marcs; & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient deſtinées pour le ſervice des Dames.

Au-delà de l'arcade qui ſervoit d'entrée du côté de l'allée qui deſcend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toiſes de long, qui formoit comme un avant-ſalon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande ſalle bornée par les deux côtés des paliſſades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillage. Dans cette ſalle l'on avoit dreſſé quatre grandes tentes très-magnifiques, ſous leſquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets chargés de baſſins, de verres & de lumières, diſpoſés dans un ordre tout-à-fait ſingulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la Cour, ſurpriſe de la beauté & de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les parties, Sa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où Elle étoit entrée; & lorſque Monſieur eut pris auſſi ſa place, les Dames qui étoient nommées par Sa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs, ſelon qu'elles ſe rencontrèrent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent:

Meſdemoiſelles d'Angoulême.

Madame Aubry de Courcy.

Madame de Saint-Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.
Madame de Coulange.
Madame la Maréchale de Clérambaut.
Madame la Maréchale de Caſtelnau.
Madame de Comminge.
Madame la Marquiſe de Caſtelnau.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiſelle ſa fille.
Madame la Maréchale d'Eſtrées.
Madame la Maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la Comteſſe de Fieſque.
Madame de Fontenay-Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la Maréchale de Grancey, & Meſdemoiſelles ſes deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la Maréchale de l'Hôpital.
Madame la Lieutenante-Civile.
Madame la Comteſſe de Louvigny.
Mademoiſelle de Manicham.
Madame de Meckelbourg.
Madame la Grande-Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu,

Madame

Madame la Ducheſſe de Richemont.
Mademoiſelle de Treſmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trouſſe.
Madame la Préſidente Tubœuf.
Madame la Ducheſſe de la Valliere.
Madame la Marquiſe de la Valliere.
Madame de Vilacerf.
Madame la Ducheſſe de Wirtemberg, & Madame ſa fille.
Madame de Valavoir.

Comme la ſomptuoſité de ce feſtin paſſe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicateſſe des viandes qui y furent ſervies, que par le bel ordre que le Maréchal de Bellefonds & le ſieur de Valentiné, Contrôleur-Général de la Maiſon du Roi, y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai ſeulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mouſſe, de quantité de pâtes, de confitures, de conſerves, d'herbages, & de fruits ſucrés, qui ſembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit ſur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit compoſée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq ſervices, chacun de cinquante-ſix plats; les plats du deſſert étoient chargés de ſeize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la ſaiſon, y paroiſſoit à l'œil & au goût, d'une manière qui ſecondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vue.

Dans une allée aſſez proche de là, & ſous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe, Madame la Princeſſe

de Carignan. Monſeigneur le Dauphin ſoupa au château dans ſon appartement.

Le Roi étoit ſervi par Monſieur le Duc ; & Monſieur, par le ſieur de Valentiné. Le ſieur Groteau, Contrôleur de la bouche, les ſieurs Gaut & Chamois, Contrôleurs d'office, mettoient les viandes ſur la table.

Le Maréchal de Bellefonds ſervoit la Reine ; & le ſieur Courtet, Contrôleur d'office, ſervoit Madame ; le ſieur de la Grange, auſſi Contrôleur d'office, mettoit ſur table ; les Cent-Suiſſes de la Garde portoient les viandes, & les Pages & Valets-de-Pied du Roi, de la Reine, de Monſieur & de Madame, ſervoient les tables de leurs Majeſtés.

Dans le même temps que l'on portoit ſur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on ſervoit de la même manière, qui étoient dreſſées ſous les quatre tentes dont j'ai parlé ; & ces tables avoient leurs Maîtres d'Hôtel, qui faiſoient porter les viandes par les Gardes-Suiſſes.

La première étoit celle,

De Madame la Comteſſe de Soiſſons, de . . 20 couverts.
De Madame la Princeſſe de Bade, de . . . . 20 couverts.
De Madame la Ducheſſe de Créqui, de . . . 20 couverts.
De Madame la Maréchale de la Mothe, de . 20 couverts.
De Madame de Montauſier, de . . . . . 40 couverts.
De Madame la Maréchale de Bellefonds, de . . 65 couverts.
De Madame la Maréchale d'Humières, de . . 20 couverts.
De Madame de Béthune, de . . . . . 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la Maréchale de Bellefonds, de quinze à ſeize couverts chacune, dont les Maîtres d'Hôtel du Roi avoient le ſoin.

Quantité d'autres tables ſe ſervoient de la deſſerte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine, & pour d'autres perſonnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les Ambaſſadeurs, qui furent ſervies en même temps, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en pluſieurs endroits des tables dreſſées, où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des Fruits & des confitures, & une infinité d'autres choſes délicatement apprêtées, faiſoient bien voir que la magnificence du Roi ſe répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertiſſement aux Dames, & paſſant par le portique où l'allée monte vers le château, les conduiſit dans la ſalle du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit ſoupé, & dans une traverſe d'allées qui forme un eſpace d'une vaſte grandeur, l'on avoit dreſſé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toiſes, & large de dix. Toute la Cour marcha le long de l'allée, ſans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une paliſſade de verdure, qui, s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laiſſa voir, au travers d'un grand portique, un ſalon rempli d'une infinité de lumières, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté ſurprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit ſoupé; il repréſentoit une ſuperbe ſalle, revêtue de marbre & de porphire, & ornée ſeulement en quelques endroits, de verdure & de feſtons. Un grand portique de ſeize pieds de large, & de trente-deux de haut, ſervoit d'entrée à ce riche ſalon; il avançoit environ trois toiſes dans l'allée, & cette avance ſervoit

encore de veſtibule, & faiſoit ſymmétrie aux autres enfoncemens qui ſe rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands feſtons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & ſur deux piédeſtaux, on voyoit des termes repréſentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce ſalon étoit ouvert par les ſix côtés, entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient ſix grandes arcades, qui ſervoient de tribunes, où l'on avoit dreſſé pluſieurs ſiéges en forme d'amphithéâtres, pour aſſeoir plus de ſix-vingt perſonnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages, qui, venant ſe terminer contre les pilaſtres & le haut des arcades, y montroient aſſez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puiſque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impoſtes & les clefs des arcades étoient marquées par des feſtons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement, étoit une grotte de rocaille, où, dans un large baſſin travaillé ruſtiquement, l'on voyoit Arion porté ſur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons: c'étoit dans ce lieu que les Muſiciens étoient placés. A l'oppoſite, l'on avoit mis tous les joueurs d'inſtrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit auſſi une grotte, où l'on voyoit Orphée ſur un rocher, qui ſembloit joindre ſa voix à celle de deux Nymphes aſſiſes auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où, par la gueule de certains monſtres, ſortoit de l'eau qui tomboit dans des baſſins ruſtiques, d'où elle s'échappoit en-

tre des pierres, & degouttoit lentement parmi la mouſſe & les rocailles.

Outre les huit pilaſtres qui formoient ces arcades, & ſur des piédeſtaux de marbre, l'on avoit poſé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers inſtrumens, dont elles ſembloient ſe ſervir pour contribuer au divertiſſement du bal.

Dans le milieu des piédeſtaux, il y avoit des maſques de bronze doré, qui jetoient de l'eau dans un baſſin. Au bas de chaque piédeſtal, & des deux côtés du même baſſin, s'élevoient deux jets-d'eau, qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce ſalon, régnoit un ſiége de marbre, ſur lequel, d'eſpace en eſpace, étoient pluſieurs vaſes remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui ſervoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, ſur deux piédeſtaux, deux figures, qui repréſentoient Flore & Pomone. De ces piédeſtaux, il en ſortoit de l'eau comme de ceux du ſalon.

Le haut du ſalon s'élevoit au-deſſus de la corniche par huit pans, juſqu'à la hauteur de douze pieds, puis, formant un plafond de figure octogone, laiſſoit, dans le milieu, une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à ſix pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands ſoleils d'or, ſoutenus de huit figures qui repréſentoient les douze mois de l'année, avec les ſignes du Zodiaque; le fond étoit d'azur, ſemé de fleurs-de-lys d'or; & le reſte enrichi de roſes & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux luſtres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières, qui faiſoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les ſix tribunes vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; &

aux deux côtés des huit pilastres, au-dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies de chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute défeuillée de part & d'autre, & paroissoit découverte par le haut; par les côtés, elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encognure, l'on voyoit, sur des piédestaux de marbre, des termes qui représentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces termes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'Art étoit si heureusement joint à la Nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement rustique, qui donne un si grand plaisir à la vue.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espèce de masque de bronze doré, représentant la tête d'un monstre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit, en forme d'aigrette, un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande, faisoit une nappe qui se répandoit dans un grand bassin d'où ces deux Tritons semboient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau, que deux animaux, d'une figure monstrueuse, vomissoient en se regardant l'un l'autre,

Ces deux animaux, qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jetoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſième nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent, qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en-bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle ſe diviſoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient ſe terminer dans un grand baſſin, dont la figure étoit d'un quarré long, augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon: mais cette eau ne couloit pas ſans faire paroître mille beaux effets; car vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit, dans chaque canal, deux jets-d'eau qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à quinze pieds de haut; & d'eſpace en eſpace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faiſoit des caſcades qui compoſoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre. Du côté des cabinets, & entre les termes qui en mar-

quoient les encognures, il y avoit dans de grands vaſes des orangers chargés de fleurs & de fruits ; & le milieu de l'allée étoit d'un ſable jaune qui partageoit les deux liſières de gazon.

Dans le baſſin qui ſéparoit l'allée d'avec le ſalon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré, poſées ſur un petit rocher : ces quatre dauphins ne formoient qu'une ſeule tête, qui étoit renverſée ; & qui, ouvrant la gueule en haut, pouſſoit un jet-d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Après que cette eau, qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le baſſin en mille petites boules de cryſtal.

Aux deux côtés de ce baſſin, il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies ; mais comme toutes les autres lumières qui éclairoient cette allée, étoient cachées derrière les pilaſtres & les termes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour univerſel qui ſe répandoit ſi agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet-d'eau qui ne fît paroître mille brillans ; & l'on reconnoiſſoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit ſoupé, une diſtribution d'eaux ſi belle & ſi extraordinaire, que jamais il ne s'eſt rien vu de pareil. Le ſieur Joly, qui en avoit eu la conduite, les avoit ſi bien ménagées, que, produiſant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faiſoit paroître par-tout une agréable beauté, la chûte des unes ſervant, en pluſieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets-d'eau qui s'élevoient de quinze pieds ſur le devant des deux canaux,

venoient peu-à-peu à se diminuer de hauteur & de force, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vue; de sorte que, s'accordant avec la belle manière dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée, qui n'avoit guère plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites!

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs Majestés & toute la Cour prenoient le divertissement du bal à la vue de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçu, & qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des dessins de tous les habits de la Comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand Leurs Majestés sortirent du bal, Elles apperçurent le tour du fer-à-cheval & le château tout en feu, mais d'un feu si beau & si agréable, que cet élément, qui ne paroît guère dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne causoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cens vases de quatre pieds de haut, de plusieurs façons, & ornés de différentes manières, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer-à-cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au-dessus, sur quatre piédestaux qui sont aux

extrémités des rampes, quatre autres figures qui repréſentoient les quatre Parties du Monde. Sur les angles du fer-à-cheval, & entre les vaſes, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques, de ſix pieds de haut; & ces vaſes, ces candélabres & ces figures étant éclairées de la même ſorte que celles qui avoient paru dans la friſe du ſalon où l'on avoit ſoupé, faiſoient un ſpectacle merveilleux. Mais la Cour étant arrivée au haut du fer-à-cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une ſurpriſe qui ne ſe peut connoître qu'en la reſſentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui repréſentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en-bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en-haut, il y avoit quinze figures qui repréſentoient diverſes Vertus, & au-deſſus, un ſoleil avec des lyres, & d'autres inſtrumens ayant rapport à Apollon, qui paroiſſoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverſes couleurs, mais ſi brillantes & ſi belles, que l'on ne pouvoit dire ſi c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de pluſieurs couleurs qui fuſſent éclairées par un artifice inconnu. Les baluſtrades qui environnent le foſſé du château, étoient illuminées de la même ſorte; & dans les endroits où, durant le jour, on avoit vu des vaſes remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vaſes de diverſes formes, allumés de différentes couleurs.

De ſi merveilleux objets arrêtoient la vue de tout le monde, lorſqu'un bruit qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on ſe tourna de ce côté-là. Auſſi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de ſoixante-douze termes,

faits de la même manière que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces termes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espèce de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumière, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le temps que ces fusées montoient jusques au ciel, & qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit, tout-au-bas de l'allée, le grand bassin d'eau, qui paroissoit une mer de flamme & de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de si beaux effets, se joignit le bruit de plus de cinq cens boëtes, qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guère en cet état, que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du fer-à cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, & se jetant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrase-

ment qu'on ne peut repréſenter, ces deux élémens étoient ſi étroitement mêlés enſemble, qu'il étoit impoſſible de les diſtinguer. Mille fuſées qui s'élevoient en l'air, paroiſſoient comme des jets-d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, reſſembloit à des flots de feu, & à des flammes agitées.

Bien que tout le monde ſût que l'on préparoit des feux-d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle diſpoſition; de ſorte que, dans le temps que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout-d'un-coup environné; car, non-ſeulement ils partoient de ces baſſins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; & en voyant ſortir de terre mille flammes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne ſavoit s'il y avoit des canaux qui fourniſſoient cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vu des jets-d'eau qui rafraîchiſſoient ce beau parterre. Cette ſurpriſe cauſa un agréable déſordre parmi tout le monde, qui, ne ſachant où ſe retirer, ſe cachoit dans l'épaiſſeur des bocages, & ſe jetoit contre terre.

Ce ſpectacle ne dura qu'autant de temps qu'il en faut pour imprimer dans l'eſprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire quand ils ſe rencontrent enſemble & qu'ils ſe font la guerre; & chacun croyant que la fête ſe termineroit par un artifice ſi merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout-d'un-coup le ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui ſembloit faire trembler la terre. Chacun ſe rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & auſſi-tôt il ſortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de groſſes fuſées

qui remplirent tous les environs de feu & de lumières. A quelque hauteur qu'elles montaſſent, elles laiſſoient attachée à la tour une groſſe queue, qui ne s'en ſéparoit point, que la fuſée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour ſembloit être embraſé, & de moment en moment, elle vomiſſoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient juſqu'au ciel, & les autres ne montant pas ſi haut, ſembloient ſe jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faiſoient. Ils y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumière très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut ſorti, à pluſieurs fois, une ſi grande quantité de fuſées, que jamais on n'a rien vu de ſemblable, toutes ces lumières s'éteignirent; &, comme ſi elles euſſent obligé les étoiles du ciel à ſe retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne ſe voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une ſi belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majeſtés prirent auſſi-tôt le chemin de Saint-Germain avec toute la Cour, & il n'y eut que Monſeigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainſi finit cette grande Fête, de laquelle ſi l'on remarque bien toutes les circonſtances, on verra qu'elle a ſurpaſſé, en quelque façon, ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, ſoit que l'on regarde comme en ſi peu de temps l'on a dreſſé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la Comédie, pour le ſouper & pour le bal, ſoit que l'on conſidère les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre des lumières dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la diſtribution qui en a été faite, la ſomptuoſité des repas où l'on a vu une quantité de

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR M. DE POURCEAUGNAC.

CETTE Comédie-Ballet, en 3 actes & en proſe, fut repréſentée à Chambord le 6 Octobre 1669, & ſur le Théâtre du Palais Royal le 15 Novembre ſuivant.

Pourceaugnac eſt une farce, a dit M. de Voltaire; *mais il y a dans toutes les farces de Molière des ſcènes dignes de la haute Comédie.*

Les farces auxquelles les Anciens avoient donné le nom de *Mimes*, étoient une dégénération ſucceſſive de la vraie Comédie; mais elles conſervèrent, de temps à autre, quelque choſe de ſon utilité. *Sophron*, chez les Grecs, avoit compoſé des *Mimes*, que *Platon* avoit ſous ſon chevet à l'heure de ſa mort; & les Sentences de *P.... Syrus* qui nous ſont reſtées, juſtifient bien l'opinion de Senèque, qui les trouvoit dignes d'un meilleur cadre. *Quàm multa Publî non excalceatis, ſed cothurnatis dicenda ſunt!* Ep. 8.

Dans le 16e ſiècle, ce furent les Italiens, ſeuls en poſſeſſion d'une comédie ſupportable, qui re-

nouvelèrent les farces ou les pièces mimiques ; mais on n'y reconnut aucune des traces des *Sophron* & des *Syrus*, quoique les Auteurs de cette Nation comparent leur *Zanni* aux mimes des Romains *Mattacini o Zanni... che comegli antichi Osci e Atellani, ancora oggi con goffissima lingua Bergamasca o Norcina* [1] *... fanno l'arte del far ridere.*

Le goût de la Littérature & de la Langue Italienne, apporté en France par deux Reines de la Maison de Médicis, nous fit connoître la farce, & nous la fit trop aimer. De-là le règne des *Turlupins*, des *Bruscambilles*, des *Gros-Guillaume*, des *Gaulthier Garguille*, & des *Tabarin*, qui, pour distraire les spectateurs de l'attention sérieuse qu'exigeoient les tragédies du temps, cherchoient à faire rire par des déguisemens, des masques, des contorsions, des intrigues ridicules, & par des bouffonneries indécentes & grossières.

Cet usage s'étoit perdu dans la Capitale à la mort de tous ces farceurs, lorsque Molière, dans son début à Paris, le renouvela, par une représentation du *Docteur Amoureux*, qui avoit été précédé de *Nicomede*. Il est vrai que les farces de Molière, du moins celles dont il s'occupa dans la suite, étoient bien supérieures aux folies insipides des bouffons dont on vient de parler. C'est dans notre

[1] Norcna, Ville de la Toscane.

genre ſingulier des *parades* qu'on peut retrouver quelques traces de l'ancienne farce Françoiſe ; puiſque *le Bonhomme Caſſandre aux Indes* n'eſt autre choſe, pour le fond & pour le ſtyle, que *la farce plaiſante & récréative de Gros-Guillaume*, imprimée dans le 4e vol de l'Hiſtoire du Théâtre François, pag. 254.

Molière eut, comme les premiers farceurs, l'objet d'amuſer & de faire rire, mais par des moyens moins libres & moins éloignés de la vraie Comédie. *Je ſuis Comédien auſſi-bien qu'Auteur*, diſoit-il : *il faut réjouir la Cour & attirer le Peuple ; & je ſuis quelquefois réduit à conſulter l'intérêt de mes Acteurs auſſi-bien que ma propre gloire.*

On retrouve toujours le Maître de l'art (dit M. Riccoboni) ſoit dans l'intrigue de ſes farces, ſoit dans la liaiſon & l'arrangement des ſcènes, ſoit dans les idées, qui, pour être comiques, ne ſont ni baſſes ni groſſières, & qui tiennent toujours à une action ſimple & vraiſemblable. Combien eſt-il étonnant, ajoute cet Obſervateur, de voir un même génie exceller dans tous les genres, & faire rire le connoiſſeur & l'ignorant dans la farce, après avoir ſi plaiſamment ſatisfait l'homme d'eſprit dans la comédie *du Miſantrope.*

L'Auteur de la Vie de Molière, inſtruit par Baron de tout ce qui regardoit ce grand homme, dit que

le Pourceaugnac fut fait à l'occaſion d'un Gentilhomme Limoſin, qui, dans une querelle qu'il eut ſur le Théâtre avec quelques Comédiens, développa tout le ridicule du plus épais Provincial. Le Contemplateur Molière, qui avoit été témoin de la ſcène, en conçut l'idée de cette ingénieuſe farce, qui eut le plus grand ſuccès, & qu'on voit encore tous les jours avec le plaiſir le plus vif.

Robinet, dans ſa lettre en vers du 23 Novembre 1669, nous paroît appuyer cette anecdote, lorſqu'il dit :

Il joue autant bien qu'il ſe peut
Ce Marquis de nouvelle fonte,
Dont par haſard, à ce qu'on conte,
L'original eſt à Paris.
En colère autant que ſurpris
De ſe voir dépeint de la ſorte,
Il jure, il tempête, il s'emporte,
Et veut faire ajourner l'Auteur, &c.

Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire Pourceaugnac que le Miſantrope, on ſe trompe, dit M. Diderot dans un de ſes Diſcours ſur la Poéſie Dramatique. Il eſt difficile, ſans doute, d'avancer quelque choſe de plus fort à l'avantage de cette farce ; mais les trois actes de *Pourceaugnac* ſont conduits avec tant d'eſprit & de gaieté, qu'ils ne peuvent être la production que d'un homme bien plaiſant & bien exercé dans l'Art

Dramatique : l'adroit *Sbrigani* efface tous les valets de Plaute.

Nous dirons peu de choſe des Intermèdes toujours néceſſaires aux ouvrages que Molière donnoit pour les Fêtes de Louis XIV, & qui devoient bien contrarier ſon génie, ſi fort au-deſſus des bagatelles lyriques qu'on deſtine au triomphe du chant. Si par haſard on y trouve un trait comme celui de l'Intermède du troiſième acte :

Hélas ! ſi l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie ?

On eſt bien étonné de voir enſuite un chœur qui chante ces deux vers :

Sus ! chantons tous enſemble,
Danſons, chantons, jouons-nous.

Mais, comme on l'a dit, Molière obéiſſoit à ſon Maître, qui vouloit être ſervi avec promptitude ; & Lully n'étoit pas encore devenu difficile ſur les vers qu'il mettoit en muſique ; il ne connoiſſoit point Quinault. [1]

[1] Le Marquis *Gorini*, un des Auteurs Dramatiques modernes de l'Italie, après avoir fait quelque ſéjour à Paris, retourna dans ſa Patrie, & y donna *le Baron Polonois*, qui n'étoit qu'une copie, & *des Fâcheux*, & *de Pourceaugnac*. Ses Réminiſcences lui fournirent auſſi l'idée du Comte *de Montefiaſcone* & de la Comteſſe *de Calagna*, les deux principaux perſonnages de ſa comédie *des Cérémonies*, qu'il deſſina d'après *les Femmes Savantes*

& *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*. Il eſt aiſé de s'appercevoir auſſi dans ſa farce *du Jaloux vaincu par l'avarice*, que *Géronte* & *Alſinde* ſont de froides copies d'*Arnolphe* & d'*Agnès* de l'*Ecole des Femmes*. On voit que ſi l'on a accuſé Molière d'avoir profité de l'ancien Théâtre Italien, le moderne le lui rend bien; avec cette différence, que Molière embelliſſoit ce qu'il empruntoit, & qu'il perd tout aux vols qu'on lui fait.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, père de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, Amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Languedocienne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAISTRES A DANSER.
DEUX PAGES danſans.
QUATRE CURIEUX de Spectacles, danſans.
DEUX SUISSES danſans.
DEUX MÉDECINS groteſques.
MATASSINS danſans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS danſans.
DEUX SERGENS danſans.
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantante.
UN EGYPITIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES danſans.
BISCAYENS danſans.

La Scène eſt à Paris.

J.M. Moreau delin. C. Baquoy Sculp.

M.R DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR

DE

POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant des inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux Muſiciens & aux Danſeurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la ſérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant des inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette ſérénade eſt compoſée de chants, d'inſtrumens & de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Eraſte ſe trouve avec Julie, & expriment les ſentimens de deux Amans qui ſont traverſés dans leurs amours par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

RÉPANDS, charmante nuit, répands ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables penchans notre cœur nous diſpoſe:
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

SECOND MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Amons-nous donc d'une ardeur éternelle:
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Maîtres à danſer.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Pages.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Curieux de Spectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux Pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux Suiſſes ſéparent les quatre combattans, &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCÈNE III.

JULIE, ERASTE, NÉRINE.

JULIE.

MON DIEU ! Eraſte, gardons d'être ſurpris ! Je tremble qu'on ne nous voye enſemble ; & tout ſeroit perdu, après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine ; & prends bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NÉRINE *ſe retirant dans le fond du théâtre.*

Repoſez-vous ſur moi, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable ? & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'eſt mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NÉRINE *accourant, à Julie.*

Par ma foi, voilà votre père !

JULIE.

Ah ! ſéparons-nous vîte !

NÉRINE.

Non, non, non. Ne bougez ; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu ! Nérine, que tu es ſotte, de nous donner de ces frayeurs !

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines, & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertiſſement ; &, comme aux comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion, & que l'ingénieuſe Nérine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE,

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger [a] de son Avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un Amant qui vous agrée ? Et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage ; & vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! Cela se peut-il souffrir ? Non. Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter ; & nous lui jouerons tant de pièces ; nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI.

MONSIEUR, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le Coche; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, & je le ſais déjà par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler: vous verrez de quel air la Nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais pour ſon eſprit, je vous avertis, par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui préſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, ſi je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illuſtre. Votre affaire ne pouvoit être miſe en de meilleures mains, & c'eſt le Héros

de notre ſiècle pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en ſa vie, pour ſervir ſes amis, a généreuſement affronté les galères ; qui, au péril de ſes bras & de ſes épaules, ſait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, eſt exilé de ſon pays, pour je ne ſais combien d'actions honorables qu'il a généreuſement entrepriſes.

SBRIGANI.

Je ſuis confus des louanges dont vous m'honorez ; & je pourrois vous en donner, avec plus de juſtice, ſur les merveilles de votre vie, & principalement ſur la gloire que vous acquîtes, lorſqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorſque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorſqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié, & que ſi généreuſement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux perſonnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce ſont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie. Laiſſons cela ; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre

joindre notre Provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle, &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon père mes véritables sentimens.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerai de me jeter dans un Couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu ! Eraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propoſitions d'une fâcheuſe extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas beſoin ; &, s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

ERASTE.

Hé bien !...

SBRIGANI.

Ma foi ! voici notre homme : ſongeons à nous.

NÉRINE.

Ah ! comme il eſt bâti !

SCÈNE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *ſe tournant du côté d'où il eſt venu, & parlant à des gens qui le ſuivent.*

HÉ BIEN ! quoi ? Qu'eſt-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre ſoit la ſotte ville, & les ſottes gens qui y ſont. Ne pouvoir faire un pas, ſans trouver des nigauds qui vous regardent & ſe mettent à rire ! Hé ! Meſſieurs les badauds, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes perſonnes.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ! Faut-il ſe moquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raiſonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé eſt le vôtre, & qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vrai.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous; & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeûné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; &, comme je ſais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Je vous aſſure que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincère.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres : mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la manière de s'habiller, & la ſincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos Courtiſans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non : j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je ferai bien-aiſe d'être avec vous pour cela ; & je connois tout ce pays ci.

SCÈNE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

AH ! qu'eſt-ce ceci ! Que vois-je ? Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ! il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent ôté de

votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*bas à Sbrigani.*) Ma foi ! je ne ſais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſais combien de fois, avec vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne ſais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait ſi bonne-chère ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean ?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe promène ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arênes ?

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi ; je me le remets. (*à Sbrigani.*) Diable emporte ſi je m'en ſouviens.

SBRIGANI *bas à M. de Pourceaugnac ?*

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ERASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie, & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté.

Comment ſe porte Monſieur votre.... là.... qui eſt ſi honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le Conſul ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur ? Là... Monſieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'Aſſeſſeur ?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre oncle ? Le....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante. Comment ſe porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! Elle étoit ſi bonne perſonne !

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine qui a penſé mourir de la petite-vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi ?

ERASTE.

Vraiment, ſi je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non ; mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé ! oui.

ERASTE,

Qui eſt votre neveu ?

ERASTE.

Vous moquez vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous....

ERASTE.

Non. Vous avez beau faire: vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac,*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon Valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le ramènerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres; & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul.*

Ma foi! Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà!

SCÈNE VII.

UN APOTHICAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monſieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on eſt venu parler de ma part ?

L'APOTHICAIRE.

Non, Monſieur ; ce n'eſt pas moi qui ſuis le Médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne ſuis qu'Apothicaire ; Apothicaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et Monſieur le Médecin eſt-il à la maiſon ?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non : ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien-aiſe qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je ſais ce que c'eſt ; je ſais ce que c'eſt ; & j'étois

avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile. C'eſt un homme qui ſait la médecine à fond, comme je ſais ma croix de par Dieu ; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des règles des Anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures ; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y conſente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaiſir d'être ſon malade ; & j'aimerois mieux mourir de ſes remèdes, que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre, & quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt !

L'APOTHICAIRE.

Aſſurément. On eſt bien-aiſe au moins d'être mort

méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela eſt vrai. A quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot? Il faut ſavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la ville, je ſuis tout

étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

MONSIEUR, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN.

Bon! C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours: mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner

avis ; car il n'eſt pas de la civilité qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon père, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je lui donne les remèdes : que ne guérit il ? Combien a-t-il été ſaigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN.

Quinze fois ſaigné !

LA PAYSANNE.

Oui.

PREMIER MÉDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE.

Non, Monſieur.

PREMIER MÉDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs ; &, ſi rien ne nous réuſſit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin, cela ; voilà le fin de la Médecine.

SCÈNE IX.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN; UN APOTHICAIRE.

ERASTE *au Médecin.*

C'EST moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés, pour un parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, Monſieur; j'ai déjà diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe, & j'ai ici un Ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien-aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'eſt ſurvenue, qui m'oblige à *(montrant le Médecin.)* vous quitter; mais voilà une perſonne entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'eſt ſon Maître-d'Hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN *à Eraſte.*

Oui; je vous aſſure que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre Art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ERASTE *au Médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! laiſſez moi faire. Ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

(*bas au Médecin.*)

C'eſt ce que je veux faire. Je vous recommande, ſur-tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains; car, par fois, il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCÈNE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

PREMIER MÉDECIN.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

PREMIER MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais conſulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je ; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, des ſiéges.

(*Des laquais entrent, & donnent des ſiéges.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres !

PREMIER MÉDECIN.

Allons, Monsieur ; prenez votre place, Monsieur.

(*Les deux Médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *s'asseyant.*

Votre très-humble valet.

(*Les deux Médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.*)

Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN.

Tant-pis ! Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce là ?

PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ce queſtions ; & je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous ; & nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN.

Comme ainſi ſoit, qu'on ne puiſſe guérir une maladie qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître ſans en bien établir l'idée particulière, & la véritable eſpèce, par ſes ſignes diagnoſtics & prognoſtics ; vous me permettrez, Monſieur notre Ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre

permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque ; eſpèce de folie très-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre Art : vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainſi appelée, non-ſeulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau : la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire : la troiſième, appelée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre, & de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt manifeſtement atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit. Pour diagnoſtic in-

conteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez, cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance : ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate. Cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire & velue; leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie, par laps de temps naturaliſée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthiſie, ou en apoplexie, ou même en fine frénéſie & fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connue eſt à demi guérie : car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monſieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit phlébotomiſé libéralement: c'eſt-à-dire, que les ſaignées ſoient fréquentes & plantureuſes: en premier lieu, de la baſilique, puis de la céphalique; & même, ſi le mal eſt opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir; & en même temps, de le purger, déſopiler, & évacuer

par purgatifs propres & convenables ; c'eſt-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera* ; & comme la véritable ſource de tout le mal eſt, ou une humeur craſſe & féculente, ou une vapeur noire & groſſière, qui obſcurcit, infecte & ſalit les eſprits animaux, il eſt à propos enſuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur craſſe ; & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais avant toute choſe, je trouve qu'il eſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants & inſtrumens de muſique ; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danſeurs, afin que leurs mouvemens, diſpoſition & agilité, puiſſent exciter & réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monſieur notre Maître & Ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumière & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſes dans notre Art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptômes & les cauſes de la maladie de Mon-

ſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remèdes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un frontteau où il entre du ſel: le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténèbres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſûs;* & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont,

s'il

il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel que ces remèdes, Monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au malade ſelon notre intention !

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci, & que voulez-vous dire, avec votre galimatias & vos ſottiſes ?

PREMIER MÉDECIN.

Bon ! dire des injures ! Voilà un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal ; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MÉDECIN.

Auſtre diagnoſtique : la ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN.

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! je ne ſuis pas malade.

PREMIER MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal!

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous comment vous vous portez; & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous, & je me moque de la Médecine.

PREMIER MÉDECIN.

Hom, hom! voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon père & ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

PREMIER MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt

(au ſecond Médecin.)

inſenſé. Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *ſeul.*

QUE diable eſt-ce-là! Les gens de ce pays-ci ſont-ils inſenſés? Je n'ai jamais rien vu de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCÊNE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *groteſques.*

(*Ils s'aſſeyent d'abord tous trois; les Médecins ſe lèvent à différentes repriſes pour ſaluer M. de Pourceaugnac, qui ſe lève autant de fois pour les ſaluer.*)

LES DEUX MÉDECINS.

BUON DI, buon di, buon di,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico;
Sol' per garir vi
Siamo venuti quí.
Buon di, buon di, buon di.

PREMIER MÉDECIN.

Altro non è la paʒʒia
Che malinconia.
L'amalato
Non è diſperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la paʒʒia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
Et, ſe far meglio volete,
Quando ſentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
Et qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, Monſu Pourceaugnac.

SCÈNE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *groteſques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danſe des Mataſſins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE *tenant une ſeringue.*

L'APOTHICAIRE.

MONSIEUR, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment! Je n'ai que faire de cela!

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTHICAIRE.

C'eſt un petit clyſtère, un petit clyſtère, benin, benin ; il eſt benin, benin-là : prenez, prenez, Monſieur ; c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCÈNE XVI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *les* DEUX MÉDECINS *groteſques, & les* MATASSINS *avec des ſeringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

PIGLIA lo ſu,
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu ;
Che non ti fara male.
Piglia lo ſu queſto ſerviziale,

Piglia lo ſu ,
Signor Monſu ,
Piglia lo , piglia lo , piglia lo ſu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(*M. de Pourceaugnac , mettant ſon chapeau pour ſe garantir des ſeringues , eſt ſuivi par les deux Médecins & par les Mataſſins ; il paſſe par derrière le théâtre & revient ſe mettre ſur ſa chaiſe , auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire qui l'attendoit ; les deux Médecins & les Mataſſins rentrent auſſi.*)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo ſu ,
Signor Monſu ,
Piglia lo , piglia lo , piglia lo ſu ;
Che non ti fara male.
Piglia lo ſu queſto ſervizziale ,
Piglia lo ſu ,
Signor Monſu ;
Piglia lo , piglia lo , piglia lo ſu.

(*Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe ; l'Apothicaire appuie ſa ſeringue contre , & les Médecins & les Mataſſins le ſuivent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

PREMIER MÉDECIN.

Il a forcé tous les obſtacles que j'avois mis, & s'eſt dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remèdes auſſi ſalutaires que les vôtres!

PREMIER MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN.

Sans doute: quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remèdes; & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme déſerteur de la Médecine, & infracteur de mes Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon. Vos remèdes étoient un coup ſûr; & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte aſſurément, dont il vient épouſer la fille; & qui, ne ſachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN.

Il eſt hypothéqué à mes Conſultations; & un malade ne ſe moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous; &, ſi vous m'en croyez,

vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez panſé tout votre ſaoul.

PREMIER MÉDECIN.

Laiſſez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, & le beau-père eſt auſſi dupe que le gendre.

SCÈNE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

VOUS avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac qui doit épouſer votre fille ?

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

PREMIER MÉDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye duement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc ?

PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade ; ſa maladie, qu'on m'a donné à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal ?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît ?

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal ?...

PREMIER MÉDECIN.

Les Médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous & à votre fille, de ne point célébrer, ſans mon conſentement, vos noces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, ſi cela eſt, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains ; & il eſt obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne-heure.

PREMIER MÉDECIN.

Il a beau fuir : je le ferai condamner par Arrêt à ſe faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y conſens.

PREMIER MÉDECIN.

Oui : il faut qu'il crève, ou que je le guériſſe.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN.

Et, ſi je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne ſera pas moi.

(*ſeul.*)

Voyez un peu la belle raiſon !

SCÈNE III.

ORONTE, SBRIGANI *en Marchand Flamand.*

SBRIGANI.

MONTSIR, afec le foſtre permiſſion. Je ſuis un trancher marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monſieur ?

SBRIGANI.

Mettez le foſtre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur ?

SBRIGANI.

Fous connoître point en ſti file un certe Montſir Oronte ?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſt-il, Monſir, ſi ve plaît?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous demande, Monſir, s'il eſt homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Monſir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuis aiſe beaucoup, Monſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Monſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI

L'eſt, Monſir, que ſti Monſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Monſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doive beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes Flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir ; & depuis huite mois, nous aſoir obtenir un petit Sentence contre lui ; & lui a remettre à payer tou ce créancier de ſti mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom, hom ! il a remis là à payer ſes créanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant défotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE.

(*à part.*) (*haut.*)

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie Montſir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Monſir, obliger plus que beaucoup de bon nouvel que Monſir m'avoir donné.

(*ſeul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-deſſus le ſien.*)

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de Flamand, pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diviſion entre le beau-père & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la première claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *ſe croyant ſeul.*

PIGLIA lo ſu, piglia lo ſu,
Signor Monſu...

Que diable eſt-ce-là? (*appercevant Sbrigani.*) Ah!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Qu'avez-vous?

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me ſemble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monſieur; prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, Signor Monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés après mes chauſſes ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ; les mines ſont bien trompeuſes ! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé ! il y a quelque petite choſe qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela,

& il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes ſont bien traîtres & ſcélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moi, de grace, le logis de Monſieur Oronte : je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuſe ; & vous avez ouï parler que ce Monſieur Oronte a une fille !...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é... L'épouſer ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! c'eſt une autre choſe ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non : cela n'eſt point néceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'êtes point de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du Prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience.

(*Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.*)

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible ; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connues, à la vérité ; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore ; & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon Prochain. Cela eſt vrai ; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne-foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vue ; un Gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Oui ; je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela ſeroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez ; celui de coquette ache-

vée, me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt....

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal qué tout le monde croit ; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croient pas que leur honneur dépende....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur; je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là ; & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCÈNE V.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

BON JOUR, Monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne-heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots ?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari ?

SCÈNE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon père, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah ! le voilà ſans doute. & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait ! Qu'il a bon air ! & que je ſuis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu ! Quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

ORONTE.

Je voudrois bien ſavoir, Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez....

JULIE *s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir ! & que je brûle d'impatience !...

ORONTE.

Ah, ma fille ! Otez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, ſavoir par quelle raiſon, s'il vous plaît, vous avez la hardieſſe de....

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie !

ORONTE *à Julie.*

Encore ? Qu'eſt-ce à dire, cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je careſſe l'époux que vous m'avez choiſi ?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laiſſez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je....

JULIE.

Hé bien! je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt une ſotte qui ne ſait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaiſons!

ORONTE *à Julie, qui eſt reſtée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir!

JULIE.

Vous avez beau faire : nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCÈNE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC.

MON DIEU ! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac ſoit un homme à acheter chat en poche, & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour ſe conduire, pour ſe faire informer de l'hiſtoire du monde, & voir, en ſe mariant, ſi ſon honneur a bien toutes ſes ſûretés ?

ORONTE.

Je ne ſais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-

vous mis dans la tête qu'un homme de ſoixante & trois ans ait ſi peu de cervelle, & conſidère ſi peu ſa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous ſavez, & qui a été mis chez un Médecin pour être panſé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt une pièce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je ſuis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main [3].

ORONTE.

Je ſais ce que j'en dois croire ; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile ; & j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand ? Quels créanciers ? Quelle Sentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous ſavez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaiſant une Languedocienne.*

AH! tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſouteni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut dire cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infâme! Tu fas ſemblan de nou me pas connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me beyre?

(*à Oronte.*)

Nou ſabi pas, Mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo; may yeu bous declari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſetans, Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas, el auguet l'adreſſe dambé ſas miguardiſos, commo ſap tabla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

Oh ! oh !

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce ceci ?

LUCETTE.

Lou traite me quittel trés ans après, ſul préteſte de quelques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & deſpey noun l'y reſçau put quaſo de noubelo, may dins lou tens qui ſoungeabi lou méns, m'an donnat abiſt, que begnio dins aqueſto billo, per ſe remarida danbé un autro jouena fillo, que ſous parens ly an proucurado, ſenſſe ſaupré res de ſou premié mariatge. Yeu ai tout quittat en diligenſſo, & me ſouy rendudo dins aqueſte loc lou pu leau qu'ay pouſcut, per m'oupouſa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudint ; n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches ſecrets que ta conſienſſo te den faire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je ſuis votre mari ?

LUCETTE.

Infâme ; gausos-tu dire lou contrairi ? Hé tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; & plagueſſo al cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que m'auqueſſo layſſado dins l'état d'innoueſſenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas tromparies oun m'en benguesſon malheurouſomen faire ſourty ; yeu nou ſerio pas réduito à fayre lou triſte perſounatge que yeu fave préſentemen ; à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſe cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu reſſenti de fas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCÈNE IX.

NÉRINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE *contrefaisant une Picarde.*

AH! je n'en pis plus; je sis tout essoflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir: tu ne m'écaperas mie. Justiche, Justiche; je boute empêchement (*à Oronte.*) au mariage. Chés mon méri, Monsieu, & je veux faire peindre ché bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme est ceci?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe bostre empachomen, & bostro pendarie? Quaquel homo es bostre marit?

NÉRINE.

Oui, Medéme, & je sis sa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, & se deuestre pendut, aquo sera yeu que lou ferai penjat.

NÉRINE.

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NÉRINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que m'a preſo per fenno.

NÉRINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pay lo ſap.

NÉRINE.

No ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a biſt notre mariatge.

NÉRINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nous y a res de tant béritable.

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos ?

NÉRINE *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudenſſo ! Et couffy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jannet, que ſoun lous fruits de notre mariatge ?

NÉRINE.

Bayez un peu l'inſolence ! Quoi ! tu ne te ſouviens mie de cette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gage de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni touſtaine, beni feyre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per noſtres.

NÉRINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCÈNE X.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH! mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits-fils de putains!

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou fios pas dins la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'oreillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperas pas, infâme, yeu te boly ſeguy pes tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couquy, te boly fayré penjat.

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfaint? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; &, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCÈNE XI.

SBRIGANI *ſeul.*

JE CONDUIS de l'œil toutes choſes, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCÈNE XII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH, je ſuis aſſommé! Quelle peine! Quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venues accuſer de les avoir épouſées toutes deux, & me menacent de la Juſtice !

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire ! & la Juſtice, en ce pays-ci, eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime !

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui : mais quand il y auroit information, ajournement, décret & Jugement obtenu par ſurpriſe, défaut & contumace, j'ai la voie du conflit de juriſdiction, pour temporiſer & venir aux moyens de nullité qui ſeront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien, Monſieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ! point du tout. Je ſuis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçu à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un récollement & confrontation avec mes Parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent ſans que je les ſache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentilhomme, peut bien aller à concevoir ce qui eſt du Droit & de l'ordre de la Juſtice, mais non pas à ſavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ah ! fort bien !

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniére de parler : ils

ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me diſent ce que je veux ſavoir.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

PREMIER AVOCAT, *traînant ſes paroles en chantant.*

LA polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

SECOND AVOCAT, *chantant fort vîte en bredouillant.*

Votre fait
Eſt clair & net;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous conſultez nos Auteurs,
Légiſtateurs & Gloſſateurs,
Juſtinian, Papinian,
Ulpian & Tribonian,

Fernand, Rebuffe, Jean Immole,
Paul Caſtre, Julian, Barthole,
Jaſon, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme ſi capable;
La polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Procureurs & de deux Sergens.

Pendant que le ſecond AVOCAT *chante les paroles qui ſuivent :*

TOUS les Peuples policés
Et bien ſenſés;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Eſpagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi ſemblable;
Et l'affaire eſt ſans embarras.
La polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

Le premier AVOCAT *chante celles-ci :*

La polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

(M. de Pourceaugnac, impatienté, les chaſſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choſes s'acheminent où nous voulons; &, comme ſes lumières ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la Juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; &, pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer; & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir dans cet équipage!

SBRIGANI.

Songez, de votre part, à achever la comédie; & tandis que je jouerai mes ſcènes avec lui, allez-vous-en. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez-bien?

ERASTE.

Oui!

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ERASTE.

Fort bien !

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi... (*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voye enſemble.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la Juſtice ne ſoient point obſervées !

SBRIGANI.

Oui : je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un Juſtice bien injuſte !

SBRIGANI.

Elle eſt ſévère comme tous les diables ; particuliè-rement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent ?

SBRIGANI.

N'importe ; ils ne s'enquêtent point de cela ; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays ; & ils ne ſont pas plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir,

que de ce qu'il eſt fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu, & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon ; on vous conteſteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reſte, étudiez vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage & toutes les manières d'une perſonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi faire. J'ai vu les perſonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien ; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Après que Monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon !

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe ſ. Où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe ? Mon Dieu ! qu'on eſt miſérable, d'avoir des gens comme cela ! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe ?

SBRIGANI.

Fort bien !

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais. Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit laquais? Ce petit laquais ne ſe trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Eſt-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une choſe: cette coëffe eſt un peu trop déliée: j'en vais querir une un peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là. Je ſuis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait pluſieurs tours ſur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

PREMIER SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

ALLONS, dépêchons, camarade, ly faut allair tous deux nous à la Créve, pour regarter un peu choſticier ſti Montſir de Pourcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

SECOND SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un feneſtre pour foir ſti chouſtice.

PREMIER SUISSE.

Ly diſent que l'on fait déjà planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrochir ſti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Ly ſira, ma foi, un grand plaiſir, d'y regartet pendre ſti Limoſſin.

PREMIER SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Ly eſt un plaiçant trôle, oui; ly diſent que s'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE.

Sti diable ly fouloir troy femmes à ly tout ſeul! ly être bien aſſez t'une.

SECOND SUISSE *en appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! pon jour, Mameſelle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous-là tout ſeul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Meſſieurs.

SECOND SUISSE.

Ly être belle, par mon foi!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir rechouir fous à la Créve? Nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

SECOND SUISSE.

L'être un Gentilhomme Limoſſin, qui ſera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

PREMIER SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau !

PREMIER SUISSE.

Mon foi ! moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, c'en eſt trop ! & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laiſſe, toi ; l'être moi qu'il veut couchair afec elle.

PREMIER SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

SECOND SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

(*Les deux Suiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

PREMIER SUISSE.

Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

PREMIER SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours ! A la force !

SCÈNE

SCÈNE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

QU'EST-CE ? Quelle violence eſt-ce là, & que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

PREMIER SUISSE.

Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE.

Parti, pon auſſi ; toi ne l'afoir point encore.

SCÈNE V.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT.

M. DE POURCEAUGNAC.

JE vous ſuis obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Ouais ! voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſûre.

L'EXEMPT.

Ah, ah! qu'eſt-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un diſcours qui marque quelque choſe; & je vous arrête priſonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! Monſieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non: à votre mine & à vos diſcours, il faut que vous ſoyez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

SCENE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

AH, Ciel ! que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui : c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI *à l'Exempt.*

Hé ! Monſieur, pour l'amour de moi ! Vous ſavez que nous ſommes amis depuis long-temps : je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non : il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles ?

L'EXEMPT *à ſes Archers.*

Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII.[6]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah ! maudite Ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non ; mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI *à l'Exempt qui veut s'en aller.*

Mon Dieu ! Attendez. (*à M. de Pourceaugnac.* Dépêchez ; donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! (*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI *à l'Exempt.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin.

(*seul.*)

Que le Ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe ! Mais, voici....

SCÈNE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI *feignant de ne point voir Oronte.*

AH ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains !

ORONTE.

Qu'eſt-ce ? Quel malheur me préſages-tu ?

SBRIGANI.

Ah, Monſieur ! ce perfide Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille ;

ORONTE.

Il m'enlève ma fille !

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre ; & l'on dit qu'il a un caractère pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons, vîte à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCÈNE IX.[7]

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

ALLONS, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit: non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père. Il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & que

vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de Monſieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien ! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon père me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme ; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous ; vous êtes une impertinente, & je ſais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des pièces qu'on lui fait, &
(*montrant Eraſte.*)
c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE.

Moi ! je ſerois capable de cela ?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je. Vous êtes une ſotte.

ÉRASTE.

Non, non ; ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre père ; & je n'ai pu ſouffrir qu'un honnête homme comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, Seigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où votre perſonne m'oblige ; &, ſi je n'ai pu être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame, & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraſte. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur; ne lui faites point de violence; je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéir, & je ſais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſède un corps dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilége qu'il lui a donné, & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah ! que de bruit ! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'eſt que de Monſieur votre père que je ſuis amoureux ; & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les Maſques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE DERNIÈRE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

SORTEZ, ſortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins & Triſteſſe;
Venez, venez, Ris & Jeux,
Plaiſir, Amour & Tendreſſe;
Ne ſongeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire eſt le plaiſir.

CHŒUR DE MASQUES *chantans.*

Ne ſongeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune,
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune:
Soyez toujours amoureux;
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons juſques au trépas;
La Raiſon nous y convie.
Hélas! ſi l'on n'aimoit pas,

Que ſeroit-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour ,
Que de perdre notre amour.

L'EGYPTIEN.

Les biens ,

L'EGYPTIENNE.

La gloire ,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs ;

L'EGYPTIENNE.

Les ſceptres qui ſont tant d'envie ,

L'EGYPTIEN.

Tout n'eſt rien , ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs :

L'EGYPTIENNE.

Il n'eſt point , ſans l'amour , de plaiſirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux ;
C'eſt le moyen d'être heureux.

CŒUR.

Sus ! chantons tous enſemble ;
Danſons , ſautons , jouons-nous.

UN MASQUE *en Pantalon.*

Lorſque , pour rire , on s'aſſemble ,
Les plus ſages , ce me ſemble ,
Sont ceux qui ſont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne ſongeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire eſt le plaiſir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de Sauvages.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de Biſcayens.

NOMS des Perſonnes qui ont chanté & danſé dans M. de Pourceaugnac, Comédie-Ballet.

Une Muſicienne, *Mademoiſelle Hilaire.* Deux Muſiciens, *les ſieurs Eſtival & Langeais.* Deux Maîtres à danſer, *les ſieurs la Pierre & Favier.* Deux Pages danſans, *les ſieurs Beauchamp & Chicanneau.* Quatre curieux de Spectacles, danſans, *les ſieurs Noblet, Joubert, Leſtang & Mayeux.* Deux Suiſſes danſans... Deux Médecins groteſques, *il Signor, Chiacchiarone, & le ſieur Gaye.* Mataſſins danſans, *les ſieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau & Leſtang.*

Deux Avocats chantans, *les ſieurs Eſtival & Gaye.* Deux Procureurs danſans, *les ſieurs Beauchamp & Chicanneau.* Deux Sergens danſans, *les ſieurs la Pierre & Favier.*

Troupe de Maſques chantans & danſans. Une Egyptienne chantante, *Mademoiſelle Hilaire.* Un Egyptien chantant, *le ſieur Gaye.* Un Pantalon chantant, *le ſieur Blondel.* Chœur de Maſques chantans. Deux Vieilles, *les ſieurs Fernon le cadet, & le Gros.* Deux Scaramouches, *les ſieurs Eſtival & Gingan.* Deux Pantalons, *les ſieurs Gingan le cadet, & Blondel.* Deux Docteurs, *les ſieurs Rebel & Hédouin.* Deux Payſans, *les ſieurs Langeais & Deſchamps.* Sauvages danſans, *les ſieurs Payſan, Noblet, Joubert & Leſtang.* Biſcayens danſans, *les ſieurs Beauchamp, Favier, Mayeux & Chicanneau.*

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR M. DE POURCEAUGNAC.

ACTE PREMIER.

SCENE TROISIEME.

a » *ANGER*, a vieilli.

» On a jugé inutile de lire les deux derniers » actes, qui ne ſont qu'une farce.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR SUR M. DE POURCEAUGNAC.

ACTE PREMIER.

SCENE QUATRIEME.

NÉRINE a ſi bien le ton d'une Soubrette ordinaire, qu'il ſeroit aiſé de s'y tromper, & de la prendre pour la Suivante de *Julie* : mais elle n'eſt, comme *Sbrigani*, qu'une intriguante payée pour déſeſpérer *M. de Pourceaugnac*. Aux reproches que lui fait ſon aſſocié devant *Eraſte* & *Julie* même, d'avoir *volé au jeu douze mille écus à un étranger, d'avoir ruiné une famille par un faux contrat, d'avoir nié un dépôt, & d'avoir prêté ſon témoignage pour faire pendre deux innocens*; on ſent combien le perſonnage de *Julie* ſeroit avili, ſi elle avoit auprès d'elle une fille qui ſe contentât de répondre à ces inculpations de *Sbrigani*, que *ſes éloges la font rougir*. Ce n'eſt déjà que trop pour les deux Amans que de confier leurs intérêts à des gens d'une trempe auſſi baſſe & auſſi ſcélérate ; & Molière n'a pas tout-à-fait ſauvé les bienſéances, en ſe bornant à faire accepter, pour le moment, à la fille d'*Oronte*

les ſervices d'une fille perdue comme *Nérine*. Il paroît même qu'il s'en eſt apperçu, lorſqu'il lui fait dire, ſur la fin de cette ſcène : *Mon Dieu ! Eraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant*, &c.

SCENE XI.

[2] Cette ſcène *des Médecins* avec *Pourceaugnac*, eſt une imitation des ſcènes 4 & 5 du 5e Acte des *Ménechmes de Plaute*, où *Ménechmes Soſicles* eſt livré à un Médecin pour le traiter d'une prétendue folie dont on l'accuſe. Le Médecin de Plaute, avec autant d'importance que les Charlatans de Molière, demande à ſon malade ſi le vin qu'il boit eſt blanc ou rouge : *Album an atrum vinum potas ?* S'il ne ſent point, par fois, que ſes entrailles faſſent du bruit : *Dic mihi an unquam tibi inteſtina crepant ?* S'il dort toute la nuit, & s'il n'a pas de peine à s'endormir dès qu'il eſt couché : *Perdormiſcin' uſque ad lucem ? Facilen' tu dormis cubans ?* Et comme le malade n'entend rien à ce jargon, & même s'en impatiente, le Médecin prend le parti, pour s'aſſurer du ſujet, de le faire conduire chez lui par quatre perſonnes.

Molière porte bien au delà de Plaute le ridicule des Charlatans en Médecine, ſur le compte deſquels il ſe livre, dans cette Pièce, avec toute la gaieté que leur Art lui a toujours inſpiré.

Dans l'entrée du Ballet qui eſt à la fin de cet Acte,

on parle d'une danſe de Mataſſins ; la danſe & le mot ſont Eſpagnols. Voyez *le Tréſor de la Langue Caſtillane*, au mot *Matachain.* C'etoit une danſe vive & folle, & l'on appeloit également en France Mataſſin & la danſe & celui qui l'exécutoit.

ACTE II.

SCENE SEPTIÈME.

3 LA plaiſanterie de *Pourceaugnac*, qui dit que *le Médecin en a menti, qu'il eſt Gentilhomme, & qu'il veut le voir l'épée à la main*, eſt un de ces traits qui, tout connus qu'ils ſont, ne perdent jamais le droit qu'ils ont d'arracher le rire.

SCENES VIII & IX.

4 Les ſcènes où *Lucette* contrefait une Languedocienne, & *Nérine* une Picarde, devoient peu plaire à Deſpréaux, qui faiſoit un crime à Molière d'avoir fait parler aux Payſans leur langage. : mais les opinions de Deſpréaux n'ont pas toutes fait des préceptes. Il eſt vrai qu'un Théâtre où ces libertés ſeroient fréquentes, paſſeroit difficilement chez les Nations étrangères, qui ne parviennent point à ſavoir de notre Langue juſqu'aux idiômes provinvinciaux. Bien des François auroient eux-mêmes de la peine à comprendre les différens jargons des Provinces éloignées de la leur ; & cet inconvénient a

ſûrement lieu chez nombre de Spectateurs aux repréſentations de *Pourceaugnac*.

Les Pièces Italiennes écrites dans les différens jargons de l'Italie, ſont les moins eſtimées, & ne ſont jamais compriſes au nombre de celles dont les Auteurs de cette Nation compoſent ce qu'ils appellent leur bon Théâtre. Elles ne peuvent être entendues qu'avec bien de la peine de la part des Etrangers qui ſavent aſſez l'Italien pour lire le *Taſſe* & l'*Arioſte*.

ACTE III.

SCENE SECONDE.

5 *ALLONS donc, mon carroſſe; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe*, &c. La nature & la vraiſemblance ſont bleſſées dans cette ſcène, de voir *M. de Pourceaugnac*, que la peur d'être pendu a fait traveſtir en femme, eſſayer de contrefaire la Dame de qualité, par des ſingeries qui ne peuvent venir à la tête d'un homme auſſi agité de crainte qu'il l'eſt. *Sbrigani* a beau lui demander comment il s'y prendra pour faire illuſion ſur ſon traveſtiſſement: les plaiſanteries de *Pourceaugnac* ſont hors de place.

SCENE VII.

6 Rien n'eſt ſi plaiſant que de voir *M. de Pourceaugnac*, dans cette ſcène, joué, raillé, excédé, volé

de toutes les manières, par les intrigues de *Sbrigani*, dire de lui, en le quittant, *voilà le ſeul honnête homme que j'aye trouvé en cette Ville.*

SCENE IX.

Ce n'étoit point aſſez d'avoir fait diſparoître enfin l'Amant Limoſin par le miniſtère d'un faux Exempt, ou d'un Exempt malhonnête; complot dans lequel ſont entrés *Eraſte* & *Julie*: il falloit encore abuſer de la crédulité du père de la jeune perſonne, à qui *Eraſte* ramène ſa fille, qu'il ſuppoſe avoir arrachée des mains de *Pourceaugnac*, par qui *Julie* ſe laiſſoit enlever. Tout cela eſt peu décent, peu délicat, ſans doute; mais Molière tire de toute cette intrigue des ſcènes & des traits ſi comiques, qu'il fait oublier des écarts qu'il ne ſe permet d'ailleurs que dans une farce.

La confiance avec laquelle *Julie*, en préſence de ſon père, feint de prendre le parti de *Pourceaugnac*, & dit à ſon Amant & à ſon complice, que tous les crimes dont on accuſe le Gentilhomme de Limoges, *ſont des pièces qu'on lui a faites*, & *que c'eſt peut-être lui, Eraſte, qui a trouvé cet artifice pour en dégoûter ſon père*, eſt du comique le plus ſingulier & le plus ſûr de ſon effet.

Eraſte, enfin, dont les intérêts ont tout conduit va juſqu'à ſe faire ſolliciter vivement par le père d'épouſer ce qu'il aime, & ne cède qu'en diſ-

plaiſamment à Julie : *Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'eſt que de M. votre père que je ſuis amoureux, & c'eſt lui que j'épouſe.*

Il étoit difficile de conduire plus loin la raillerie & ce jeu qui, de notre temps, s'eſt renouvelé ſous le nom ſingulier de *Miſtification* ; amuſement dans lequel il eſt rare de ſe maintenir dans les bornes de la décence & de l'innocente gaieté, comme Molière l'a éprouvé dans la Fable de *Pourceaugnac*.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LES AMANS MAGNIFIQUES.

CETTE Comédie-Ballet, en cinq actes & en proſe, fut repréſentée devant le Roi à Saint-Germain-en-Laye, ſous le titre de Divertiſſement Royal, le 7 Septembre 1670.

Elle ne parut point à Paris, & Molière la garda ſans la faire imprimer. Le Public ne la vit dans le Recueil de ſes Ouvrages qu'en 1682, dans l'édition que les ſieurs Vinot & la Grange augmentèrent, au profit de la veuve, de ſept pièces que notre Auteur n'avoit point publiées lui-même.

Les Tablettes Dramatiques & le Dictionnaire Portatif des Théâtres, donnent tous deux à cette pièce le titre de Comédie Héroïque, que le grand Corneille avoit haſardé le premier pour *D. Sanche*; mais que Molière n'avoit pu donner aux *Amans Magnifiques*, parce que les rôles de l'Aſtrologue & du Plaiſant de Cour, balançoient quelquefois la dignité de l'intrigue, ainſi que *Moron* dans la *Princeſſe d'Elide*. Les anciennes éditions ne lui donnent pour titre que *Comédie mêlée de muſique & d'Entrées de Ballet*.

M. de Voltaire remarque, d'après *Vittorio Siri*, qu'on n'avoit pas manqué de faire tenir un Aſtrologue dans la chambre d'Anne d'Autriche au moment qu'elle accoucha de Louis XIV. On connoît dans le dix-ſeptième ſiècle une Bulle d'Urbain VIII, écrite en très-beau latin, par ce Pape, homme d'eſprit & protecteur des Lettres, contre l'Aſtrologie Judiciaire.

On ſait que Morin avoit prédit hautement que Gaſſendi mourroit ſur la fin du mois d'Août 1650 ; ce qui n'arriva pas : cette charlatanerie des ſciences humaines auroit été la ſeule fourberie qui eût échappé à l'eſprit philoſophique de Molière, élève de Gaſſendi ; &, en habile homme, il ne pouvoit en faire meilleure juſtice qu'en la pourſuivant dans un cercle de Princes & de Princeſſes chez leſquels cette ſcience ridicule a toujours trouvé plus de dupes, parce qu'ils ſe perſuadent aiſément que toute la Nature eſt occupée de leur deſtin.

Clitidas n'eſt pas un fou comme Moron : Molière n'a jamais tracé deux portraits égaux. C'eſt une eſpèce de confident adroit & intriguant, qui s'eſt acquis la liberté de tout dire, & qui ſe joue de ſes Maîtres en ſervant leurs foibleſſes ; moyen, ſûr dans les Cours de faire dépendre le Maître même, de l'Eſclavage. L'*Angely*, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres & qu'il avoit don-

né à Louis XIV, étoit un fou ſpirituel & malin, à qui *Clitidas* devoit reſſembler beaucoup.

M. Gaillard, dans ſon éloge du Grand Corneille couronné à Rouen, dit que Molière ſemble avoir copié, à quelques égards, dans ſes *Amans Magnifiques*, la Comédie héroïque de D. *Sanche*. Nous trouvons en effet quelques rapports d'une pièce à l'autre.

Soſtrate eſt comme D. *Sanche* un héros amoureux, malgré la baſſeſſe apparente de ſa fortune, d'une Princeſſe qui rougit également, & de l'amour qu'elle inſpire, & de celui qu'elle éprouve pour un inconnu. Comme D. *Sanche*, il a deux Princes pour rivaux, & c'eſt à lui de nommer, comme D. *Sanche*, celui de ſes deux rivaux qu'il croit le plus digne de la Princeſſe. C'eſt à ces ſeuls traits que ſe borne la légère reſſemblance de ces deux Ouvrages, auſſi différens entr'eux dans leur totalité, que le génie de ces deux grands Hommes.

Le plan de cette Comédie avoit preſque été dicté par Louis XIV. Ce Prince (dit un Avertiſſement qui ſe trouve à la tête de cette pièce) *voulant donner à ſa Cour un divertiſſement compoſé de tous ceux que l'art théâtral peut fournir, conçut l'idée de deux Princes rivaux, qui, dans la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer les jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa mère de toutes les galanteries dont ils peuvent s'aviſer.*

Obligé de ſe conformer à cette idée donnée par ſon Maître, Molière ne ſe douta point qu'il s'avoiſinoit un peu de l'intrigue héroïque de *D. Sanche*. Si Corneille l'entrevit, il ne s'en plaignit point, & il put s'en croire honoré.

Quelque plaiſir que prît la Cour à cette comédie-ballet, mêlée de diverſes entrées & d'intermèdes en vers mis en muſique par Lully, Molière, comme nous l'avons déjà dit, ne la jugea pas propre aux amuſemens de la Ville.

Les Comédiens François la repréſentèrent en 1688 avec peu de ſuccès; & lorſqu'en 1704 Dancour, avec un Prologue & de nouveaux intermèdes de ſa façon, voulut la faire reparoître à Paris, il éprouva que Molière avoit pour ſes propres Ouvrages un coup d'œil aſſuré, & qu'il avoit fait ſagement de ne point riſquer une dépenſe conſidérable, dont les dédommagemens étoient très-incertains.

Dancour auroit dû réfléchir que l'entêtement de l'Aſtrologie judiciaire avoit diſparu des Cours, & que le règne de la Philoſophie, invoqué par les Deſcartes & les Bayle, s'annonçoit déjà dans nos climats; enſorte que la principale machine de l'intrigue des *Amans magnifiques* ne pouvoit plus produire aucun effet.

Il étoit même tard en 1670 pour attaquer cette folie de l'eſprit humain, qui paroiſſoit avoir déjà fait place à d'autres: cependant la confiance qu'a-

voit témoignée le ſieur *Morin* [1] en 1650, à l'occaſion de Gaſſendi, étoit une preuve qu'il eſt des erreurs qui ne diſparoiſſent jamais entièrement, & Molière crut devoir lui oppoſer toute la force de ſa raiſon ſupérieure.

Soſtrate, dans la dernière ſcène du 3e Acte, eſt auſſi éloquent, auſſi vigoureux contre l'aſtrologie, que *Clitandre* contre l'abus du ſavoir. La jeune princeſſe *Eriphile* verſe elle-même le ridicule ſur cette vaine curioſité de l'avenir. L'aſtrologue Anaxarque promet de lui faire lire dans les aſtres celui de ſes deux amans qu'elle doit préférer. *Comme il eſt impoſſible*, dit-elle, *que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.* Voilà ces traits de ſens exquis & de raiſon plaiſante, auxquels il ſera toujours impoſſible de reconnoître un autre que Molière.

Nous n'oublierons pas que c'eſt dans le divertiſſement du ſecond Acte que ſe trouve une des premières imitations qu'on ait faites de la charmante Ode d'Horace, *Donec gratus eram.* M. R. de G... paroît en avoir adopté la tournure dans ſon *Devin de Village.* On en jugera par le commencement de l'imitation de Molière.

1 On a de ce ſavant Viſionnaire, mort en 1656, un livre intitulé: *Aſtrologia Gallica*, & pluſieurs autres.

PHILINTE.

Quand je plaiſois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le ſort me fît envie.

CÉLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CÉLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme, &c.

Obſervons que le mot *Pantomime* étoit encore nouveau lorſque cette comédie parut, puiſque la Suivante d'*Eriphile*, dans la dernière ſcène du premier Acte, demande grace pour ce mot qu'elle vient d'employer. *J'ai tremblé à le prononcer*, dit-elle; & il y a des gens dans votre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

Malgré le peu de ſuccès qu'eut cet Ouvrage à Paris, on y trouve en général de la conduite, de la nobleſſe, de l'invention & des graces. Il ſeroit encore un des plus propres à ſervir à des fêtes publiques, & qui demandent de la dignité, ſans le perſonnage d'*Anaxarque*, qui n'eſt plus rien dans

un ſiècle où les lumières de la Philoſophie ont au moins diſſipé des ténèbres auſſi épaiſſes que celles de l'Aſtrologie judiciaire.

Ce ſiècle nous a pourtant offert encore des perſonnes entêtées de cette vaine ſcience. Le Comte de Boulainvilliers voyoit tout dans les aſtres, ainſi que dans le ſyſtême du gouvernement féodal. L'Italien *Colonne* & pluſieurs autres, ont cherché à profiter de cette ancienne charlatanerie; mais les exemples de l'aveugle crédulité dans les dupes, ſont devenus trop rares pour la faire compter encore parmi les infirmités humaines. Telles ſont ces maladies anciennes que nous regardons comme diſparues, quoiqu'on en puiſſe quelquefois reconnoître l'eſpèce dans un très-petit nombre d'individus.

La divination qui nous reſte eſt celle que donne à certains eſprits la combinaiſon des conjectures, & la connoiſſance des hommes & des affaires. C'eſt cette manière de prédire que la fameuſe *Chriſtine de Suède* appeloit avec fineſſe, l'*Aſtrologie de la terre.*

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, mère d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princeſſe.
IPHICRATE, Prince, Amant d'Eriphile.
TIMOCLES, Prince, Amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'Armée, Amant d'Eriphile.
CLÉONICE, Confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHOREBE, Suivant d'Ariſtione.
CLITIDAS, Plaiſant de Cour.
Une fauſſe VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

EOLE.
TRITONS chantans.
FLEUVES chantans.
AMOURS chantans.
PÊCHEURS DE CORAIL, danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la Vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE en muſique.

TIRCIS, Berger, Amant de Caliſte.
CALISTE, Bergère.
LICASTE, Berger, ami de Tircis.
MENANDRE, Berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, Amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, Amant de Caliſte.
SIX DRYADES, } danſans.
SIX FAUNES, }
CLIMENE, Bergère.
PHILINTE, Berger.
TROIS PETITES DRYADES, } danſans.
TROIS PETITS FAUNES, }

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui danſent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES danſans.

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.

DEUX SACRIFICATEURS chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE portant des haches, danſans.

CHŒUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS ſautant ſur des chevaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, danſans.

HUIT ESCLAVES danſans.

QUATRE HOMMES armés à la Grecque.

QUATRE FEMMES armées à la Grecque.

UN HÉRAULT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON, danſans.

La Scène eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Le Théâtre repréſente une vaſte mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers dont le ſommet porte chacun un Fleuve appuyé ſur une urne. Au pied de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer quatre Amours ſur des dauphins. Eole eſt élevé au-deſſus des ondes ſur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

VENTS qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez régner ſur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer ſe calme, & du milieu des ondes on voit s'élever une ville. Huit Pêcheurs ſortent du fond de la mer avec des nacres de perles, & des branches de corail.

ÉOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

QUELS beaux yeux ont percé nos demeures humides!
Venez, venez Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! que ces Princeſſes ſont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels ſont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des Immortelles,
Notre mère a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont ſe placer chacun ſur un rocher, au-deſſous d'un Fleuve.

UN TRITON.

QUEL noble ſpectacle s'avance ?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec ſa Cour,
Vient honorer ce beau ſéjour
De ſon auguſte préſence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts,
Et faiſons retentir dans le vague des airs
Notre réjouiſſance.

SCÈNE III.

NEPTUNE, DEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

NEPTUNE danſe avec ſa ſuite. Les Tritons, les Fleuves & les Pêcheurs accompagnent ſes pas de geſtes différens, & de bruits de conques de perles.

Fin du premier Intermède.

VERS pour LE ROI *repréſentant Neptune.*

LE CIEL, entre les Dieux les plus conſidérés,
Me donne pour partage un rang conſidérable,
Et, me faiſant régner ſur les flots azurés,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puiſſe inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force oppoſée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſais retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laiſſer en tous lieux, au gré des Matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats;
On voit quelques vaiſſeaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la Vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LE GRAND, repréſentant un Dieu marin.

L'EMPIRE où nous vivons eſt fertile en tréſors;
Tous les Mortels en foule accourent ſur ſes bords;
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis DE VILLEROI, repréſentant un Dieu marin.

SUR la foi de ce Dieu de l'Empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute aſſurance.
Les flots ont de l'inconſtance;
Mais le Neptune eſt conſtant.

Pour le Marquis DE RASSENT, repréſentant un Dieu marin.

VOGUEZ ſur cette mer d'un zèle inébranlable;
C'eſt le moyen d'avoir Neptune favorable.

LES AMANTS MAGNIFIQUES.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

Il eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Hélas !

CLITIDAS *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe ; & ma conjecture ſe trouvera véritable.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir ? Et que peux-tu enviſager, que l'affreuſe longueur d'une vie malheureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là eſt plus embarraſſée que la mienne.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! où m'avez-vous jeté ?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais vous, plutôt, que faites-vous ici ? Et quelle ſecrète mélancolie, quelle humeur ſombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler ſur la mer la promenade des Prin-

ceſſes ; tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de muſique & de danſe, & qu'on a vu les rochers & les ondes ſe parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure aſſez, ſans la voir, cette magnificence ; & tant de gens, d'ordinaire, s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſavez que votre préſence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous ſoyez. Votre viſage eſt bien venu par-tout ; & il n'a garde d'être de ces viſages diſgraciés qui ne ſont jamais bien reçus des regards ſouverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princeſſes ; & la mère & la fille vous font aſſez connoître l'eſtime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; & ce n'eſt pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curioſité pour ces ſortes de choſes.

CLITIDAS.

Mon Dieu ! quand on n'auroit nulle curioſité pour les choſes, on en a toujours pour aller où l'on

trouve tout le monde ; &, quoi que vous puiſſiez dire, on ne demeure point tout ſeul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque choſe qui embarraſſe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y puſſe avoir ?

CLITIDAS.

Ouais ! je ne ſais d'où cela vient ; mais il ſent ici l'amour. Ce n'eſt pas moi. Ah ! par ma foi, c'eſt vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne ſuis point fou : vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai ſenti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette penſée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous ſeriez bien étonné, ſi je vous diſois encore de qui vous êtes amoureux ?

SOSTRATE.

Moi ?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout-à-l'heure celle que vous aimez. J'ai mes ſecrets auſſi-bien que

notre Astrologue dont la Princesse Aristione est entêtée ; & s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par soi, é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi ; ériphi, l, e, le ; Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis savant !

SOSTRATE.

Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit ; & sur-tout, de le tenir caché à la belle Princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en appercevoir ? Les Belles, croyez-moi, sont toujours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent ; & le langage des yeux & des sou-

pirs ſe fait entendre mieux qu'à toute autre, à celle à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-là, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent ; mais gardons bien que par mille autres voies elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Hé ! qu'appréhendez-vous ? Eſt-il poſſible que ce même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoient la Grèce ; eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſuré dans la guerre, ſoit ſi timide en amour, & que je le voye trembler à dire ſeulement qu'il aime ?

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, je tremble avec raiſon ; & tous les Gaulois du monde enſemble, ſont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis ; & je ſais bien, pour moi, qu'un ſeul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux enſemble, les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'eſpérez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir, ſans déclarer ma paſſion.

CLITIDAS.

L'eſpérance eſt belle ! Allez, allez, vous vous moquez : un peu de hardieſſe réuſſit toujours aux Amans. Il n'y a en amour que les honteux qui perdent ; & je dirois ma paſſion à une Déeſſe, moi, ſi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choſes, hélas ! condamnent mes feux à un éternel ſilence.

CLITIDAS.

Et quoi ?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe ; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux Princes qui, par mille & mille magnificences, ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour; & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu votre flamme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'aviſe point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un miſérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpèce de faveur; que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me ſuis acquis le privilége de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me réuſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réuſſit. Laiſſez-moi faire: je ſuis de vos amis; les gens de mérite me touchent, & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princeſſe de.....

SOSTRATE.

Ah! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accuſé par elle de la moindre témérité; & ce profond reſpect où ſes charmes divins....

CLITIDAS.

CLITIDAS.

Taiſons-nous. Voici tout le monde.

SCÈNE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

PRINCE, je ne puis me laſſer de le dire : il n'eſt point de ſpectacle au monde qui puiſſe le diſputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, ſans doute, ſur tout ce que l'on ſauroit voir ; & elle vient de produire à nos yeux quelque choſe de ſi noble, de ſi grand & de ſi majeſtueux, que le ciel même ne ſauroit aller au-delà ; & je puis dire aſſurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puiſſe égaler.

TIMOCLÈS.

Ce ſont des ornemens dont on ne peut pas eſpérer que toutes les fêtes ſoient embellies ; & je dois fort trembler, Madame, pour la ſimplicité du petit divertiſſement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse, que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre pomenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, & qu'il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pou-

voient m'attirer, ſi quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame ; mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confuſions. Cette nuit j'ai ſongé de poiſſon mort, & d'œufs caſſés ; & j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs caſſés & le poiſſon mort, ſignifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une choſe : que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puiſque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt·

plus fort que tout ; &, s'il eſt écrit dans les aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réſiſte à ma deſtinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans votre Cour : que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant !

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'Aſtrologie : que des gens qui ſavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſèdent des connoiſſances à ſe mettre au-deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur cour, & de demander quelque choſe !

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en

parlez fort à votre aiſe ; & le métier de plaiſant n'eſt pas comme celui d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter, ſont deux choſes fort différentes ; & il eſt bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé ! qu'eſt-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS *ſe parlant à lui-même.*

Paix ! impertinent que vous êtes. Ne ſavez-vous pas bien que l'aſtrologie eſt une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit pluſieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour ; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chaſſera comme un faquin. Taiſez-vous, ſi vous êtes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée ; & je lui ai préſenté une main, qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu ſe ſoumettre aux loix que j'ai voulu vous impoſer ; puiſque j'ai ſu obtenir de vous

que vous fuſſiez rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoumiſſion aux ſentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite ſeule maîtreſſe, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites ſincèrement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flatter: j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la Princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un Amant ſe peut ſervir. Je lui ai fait des hommages ſoumis de tous mes vœux; j'ai montré des aſſiduités; j'ai rendu des ſoins chaque jour; j'ai fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnés; j'ai fait dire à mes yeux, auſſi-bien qu'à ma bouche, le déſeſpoir de mon amour; j'ai pouſſé à ſes pieds des ſoupirs languiſſans; j'ai même répandu des larmes: mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoiſſant ſon indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni ſoupirs, ni larmes. Je ſais qu'elle eſt toute ſoumiſe à vos volontés, & que ce n'eſt que de votre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous euſſiez pu vous réſoudre à tenir ſa place; que vous euſſiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARITIONE.

Prince, le compliment eſt d'un Amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me ſuis engagée à laiſſer le choix tout-entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile que parce qu'elle eſt votre ſang; je la

trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien !

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je....,

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me loue de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe ; que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien-aiſe qu'on ne m'en ſerve point ; & quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez être mère, malgré tout le monde. Il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent ; &, ſi vous le vouliez, la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias, où donnent la plupart des femmes. Je veux être mère, parce que je le ſuis ; & ce ſeroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, graces au Ciel, je ſuis exempte ; & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre diſcours. Eſt-il poſſible que juſqu'ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcurités pour moi.

TIMOCLES.

C'eſt pour moi un myſtère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez cet office à ces Princes, de ſavoir adroitement de ma fille vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre

Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi ; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelque autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que, dans toute votre Cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne-heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

VOUS pouvez croire que je prends part à l'eſtime que la Princeſſe vous témoigne.

TIMOCLES *à Soſtrate.*

Vous pouvez croire que je ſuis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de ſervir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il ſeroit inutile. J'aurois tort de paſſer les ordres de ma commiſſion; & vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiſſe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

SCÈNE IV.

ERIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

CLITIDAS ſe reſſouvient bien qu'il eſt de mes amis; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de ſa Maîtreſſe, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas. à Iphicrate.*

Laiſſez-moi faire. Il y a bien de la comparaiſon de lui à vous; & c'eſt un Prince bien bâti pour vous le diſputer!

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce ſervice.

SCÈNE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

MON RIVAL fait ſa cour à Clitidas ; mais Clitidas ſait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſurément ; & il ſe moque, de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince !

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS *ſeul.*

Belles paroles de tous côtés ! Voici la Princeſſe ; prenons mon temps pour l'aborder.

SCÈNE VI.

ERIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERIPHILE, CLÉONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui eſt admirable! Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien-aiſe de les avoir à moi.

CLÉONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien-aiſe que vous ayez vu que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

SCÈNE II.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

CLÉONICE *allant au-devant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire: je ſuis homme qui ſais ma cour.

SCENE

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*

LA, la, la, la.

(*faisant l'étonné en voyant Eriphile.*)

Ah !

ERIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas ?

CLITIDAS

Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS,

Assurément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours !

CLITIDAS.

Fort agréables. Soſtrate y étoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade ?

CLITIDAS.

Il a quelque choſe dans la tête qui l'empêche de prendre plaiſir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu ſi expreſſément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela ; & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre ; mais après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'eſt un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes ſoient faits, ne prenant point de manières bruyantes, & des tons de voix aſſommans, ſage & poſé en toutes choſes, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur in-

commode; &, quelques beaux vers que nos Poëtes lui ayent récités, je ne lui ai jamais oui-dire : voilà qui eſt plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'eſt un homme pour qui je me ſens de l'inclination; & ſi j'étois Princeſſe, il ne ſeroit point malheureux.

ERIPHILE.

C'eſt un homme d'un grand mérite, aſſurément. Mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre perſonne avec des tranſports les plus grands du monde, vous a miſe au-deſſus du Ciel, & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre; entremêlant tout cela de pluſieurs ſoupirs qui diſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancolie dont toute la Cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment, amoureux ! Quelle témérité eſt la ſienne! C'eſt un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! &, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas de vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas de moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame ; il vous reſpecte trop pour cela, & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer ſa flamme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce

détour; &, pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un inſolent, de venir ainſi ſurprendre mes ſentimens! Allons, ſortez d'ici: vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les ſecrets du cœur d'une Princeſſe! Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame...

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame!

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à perſonne du monde, ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Soſtrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de ſon cœur, par ſurpriſe, un ſecret qu'il veut

cacher à tout le monde, & avec lequel il eſt, dit-il, réſolu de mourir. Il a été au déſeſpoir du vol ſubtil que je lui en ai fait; &, bien-loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les inſtantes prières qu'on ſauroit faire, de ne vous en rien révéler; & c'eſt trahiſon contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant-mieux! C'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire; & s'il étoit ſi hardi que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais & ma préſence & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame....

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au-moins, ſi vous êtes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame. Il ne faut pas être courtiſan indiſcret.

SCÈNE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'AI une excuſe, Madame, pour oſer interrompre votre ſolitude, & j'ai reçu de la Princeſſe votre mère une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma mère montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie ?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéir ; & ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelque autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumières que vous pouvez deſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moi là-deſſus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ERIPHILE.

Juſqu'ici je me ſuis défendue de m'expliquer, & la Princeſſe ma mère a eu la bonté de ſouffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je ſerai bien-aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous; &, ſi vous m'en preſſez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis ſi long-temps.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moi; & je ne ſaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma mère attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquitterois mal de cette commiſſion ?

ERIPHILE.

Or ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans; & je penſe qu'il ne doit y avoir guère de choſes qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne : quel eſt celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont réglés, d'ordinaire, que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pencheriez-vous des deux ? Quel eſt celui, dites-moi, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe ?

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais votre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais ſi je me conſeillois à vous pour ce choix ?

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moi, je ſerois fort embarraſſé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette préférence ?

SOSTRARE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous ; les Dieux ſeuls y pourront prétendre, & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens & les ſacrifices.

ERIPHILE.

Cela eſt obligeant ! & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me diſiez pour qui des deux vous vous ſentez plus d'inclination ; quel eſt celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE V.

ÉRIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

MADAME, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

SCÈNE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

ON vous a demandée, ma fille, & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, & on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens

les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenues; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde. Prenons vîte nos places.

Fin du ſecond Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

Le théâtre repréſente un bois conſacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

VENEZ, grande Princeſſe, avec tous vos appas;
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre déſert vous préſente :
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour :
On ne ſent ici que l'amour ;
Ce n'eſt que l'Amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOUS chantez ſous ces feuillages,
Doux roſſignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour-à-tour
Les échos de ces bocages.
Hélas ! petits oiſeaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

HÉ QUOI ! toujours languiſſant, ſombre & triſte !

MÉNANDRE.

Hé quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliſte,
Et toujours infortuné ?

LICASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te poſſède.

TIRCIS.

Hé ! le moyen, hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelqu'effort.

TIRCIS.

Hé ! le moyen, hélas ! quand le mal eſt trop fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera ſon remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à la mort.

LICASTE & MÉNANDRE.

Ah, Tircis !

TIRCIS.

Ah, Bergers !

LICASTE & MÉNANDRE.

Prends ſur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MÉNANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MÉNANDRE.

Quelle foibleſſe !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE & MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de Bergère
Si froide & ſi ſévère,

Dont la preſſante ardeur
D'un cœur qui perſévère,
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il eſt dans les affaires
Des amoureux myſtères,
Certains petits momens
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vus d'elle :
L'ingrate, hélas !
N'y viendroit pas.

SCÈNE III.

CALISTE *ſeule.*

AH ! que ſur notre cœur
La ſévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis ;
Et cependant, ſenſible à ſes cuiſans ſoucis,
De ſa langueur en ſecret je ſoupire,
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.

C'eſt

C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres ; n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits ſi doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !
Hélas ! petits oiſeaux, que vous êtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le ſommeil ſur ma paupière
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui toute-entière.
Nous n'avons point de loi ſévère
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.

(*Elle s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCÈNE IV.

CALISTE *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

TIRCIS.

VERS ma belle ennemie
Portons ſans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux;
Vents, n'agitez nulle choſe:
Coulez doucement, ruiſſeaux;
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, hélas !
Que ce qu'on aime ?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergère ;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma miſère.
Puiſqu'en vain à vos pieds on me voit ſoupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous ; j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LICASTE & MÉNANDRE *enſemble.*

Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.
C'eſt par trop vous défendre,
Bergère ; il faut ſe rendre
A ſa longue amitié.
Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'eſt trop, c'eſt trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chériſſant votre perſonne :

Vengez vous de mon cœur ;
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel ! Bergers ! Caliſte ! Ah ! je ſuis hors de moi!
Si l'on meurt de plaiſir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O ſort digne d'envie !

SCÈNE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE *à Caliſte.*

QUOI ! tu me fuis, ingrate ? & je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence ?

SECOND SATYRE.

Quoi ! mes ſoins n'ont rien pu ſur ton indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'eſt adouci ?

CALISTE.

Le Deſtin le veut ainſi.
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux Amans qu'on pouſſe à bout

L'Amour fait verſer des larmes ;
Mais ce n'eſt pas notre goût ;
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

SECOND SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il deſire ;
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, ſortez
De vos paiſibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

SCÈNE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe des Faunes & des Dryades.

SCÈNE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

QUAND je plaiſois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le ſort me fît envie.

CLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;

Si ſes yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, ſi digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais ſi, d'une douce ardeur,
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur,
Pour te remettre en ſa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtil me puiſſe chérir,
Avec toi, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens ſi doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit ſuccéder
De plaiſir, de tendreſſe!
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous raccommoder.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danſes, tandis que trois petites Dryades & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du Théâtre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant. Ces danſes ſont entremêlées des chanſons des Bergers.

CHŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

JOUISSONS, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Des grandeurs qui voudra ſe ſoucie;
Tous ces honneurs dont a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont trop cuiſans.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contens:
Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Fin du troiſième Intermède.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

LES mêmes paroles toujours ſe préſentent à dire. Il faut toujours s'écrier : voilà qui eſt admirable ; il ne ſe peut rien de plus beau ; cela paſſe tout ce qu'on a jamais vu.

TIMOCLES.

C'eſt donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus ſérieuſes perſonnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne ſauriez aſſez reconnoître tous les ſoins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le reſſentiment qu'il eſt poſſible.

ARISTIONE.

Cependant, vous les faites long-temps languir ſur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous preſſe de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompenſe de leurs ſervices. J'ai chargé Soſtrate d'apprendre doucement de vous les ſentimens de votre cœur; & je ne ſais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commiſſion.

ERIPHILE.

Oui, Madame; mais il me ſemble que je ne puis aſſez reculer ce choix dont on me preſſe, & que je ne ſaurois le faire ſans mériter quelque blâme. Je me ſens également obligée à l'amour, aux empreſſemens, aux ſervices de ces deux Princes; & je trouve une eſpèce d'injuſtice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de ſon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuſer tous deux!

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, & ces Princes tous deux ſe ſont ſoumis, il y a long-temps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſuiette à ſe tromper; & des yeux déſintéreſſés ſont beaucoup plus capables de faire un juſte choix.

ARISTIONE.

Vous ſavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus; &, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point ſe tromper, & faire un choix qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Soſtrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur: ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant Soſtrate que, ſoit que vous vouliez vous ſervir de lui pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite; je fais, dis-je, tant d'eſtime de ſa ver-

tu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-a-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Soſtrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire ; &, avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate ?

SOSTRATE.

J'ai des raiſons, Madame, qui ne me permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me préſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéiſſant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bonheur ?

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raiſon ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant preſſer là-deſſus? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt ſecret qui s'oppoſe aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, ſans oſer le dire, d'une flamme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre, qu'il ſe plaint à moi tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe ainſi que l'arrêt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau ; &, ſi cela étoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de ſa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Soſtrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts ?

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoutent. Je ſais me connoître, Seigneur ; & les malheureux comme moi, n'ignorent pas juſqu'où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner ſur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures myſtérieuſes que notre art nous enſeigne; & j'eſpère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les proſpérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix, ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer; & celui qui ſera exclu, pourra t il s'offenſer, quand ce ſera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y ſoumets entièrement; & je déclare que cette voie me ſemble la plus raiſonnable.

TIMOCLES.

Je ſuis de même avis; & le Ciel ne ſauroit rien faire où je ne ſouſcrive ſans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous ſi clair dans

les deſtinées ; que vous ne vous trompiez jamais ; & ces proſpérités & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en ſera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, ſont les cautions ſuffiſantes des promeſſes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-deſſus à votre fantaiſie ; & ce ſera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame ; les félicités qui vous ſuivront, ſi vous épouſez l'un ; & les diſgraces qui vous accompagneront, ſi vous épouſez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon Aſtrologue embarraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des principes de l'Aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu! Madame, je ne dis point de mal de l'Aſtrologie. L'Aſtrologie eſt une belle choſe, & le Seigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'Aſtrologie eſt une choſe inconteſtable; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes prédictions.

CLITIDAS.

Aſſurément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais pour ce qui eſt de l'Aſtrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus conſtant que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

CLITIDAS.

Il eſt vrai.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matière, les incidens célèbres dont les Hiſtoires nous ſont foi ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé ?

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or; faire vivre éternellement; guérir par des paroles; ſe faire aimer de qui l'on veut; ſavoir tous les ſecrets de l'avenir; faire deſcendre comme on veut du ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur; commander aux démons; ſe faire des armées inviſibles, & des ſoldats invulnérables, tout cela eſt charmant, ſans doute; & il y a des gens qui n'ont

aucune peine à en comprendre la poſſibilité; cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échappent à mon ſens matériel; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir entre nous & des globes éloignés de notre terre d'une diſtance ſi effroyable? Et d'où cette belle ſcience, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'obſervation de ce grand nombre d'aſtres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même diſpoſition?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Soſtrate.*

Il vous fera une diſcuſſion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, & des choſes tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire; & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'Aſtrologie; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une règle pour le mien; & ſon intelligence peut l'élever à des lumières où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai rien ſur quantité de choſes auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous ; mais pour l'Aſtrologie, on m'a dit & fait voir des choſes ſi poſitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

Fin du troiſième Acte.

QUATRIEME INTERMEDE.

LE THÉATRE repréſente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit Statues portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatrième Intermède.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me ſéparer de tout le monde pour vous entretenir ; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ERIPHILE.

Moi, Madame ?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous uſiez avec moi de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous préférer à toutes choſes, & fermer l'oreille, en l'état où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent Princeſſes, en ma place, écouteroient avec bienſéance ; tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une bonne mère, & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivi votre exemple, que de m'être laiſſé aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moi-même, pour impoſer ſilence à cette paſſion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille; vous pouvez, ſans ſcrupule, m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes: vous pouvez l'étendre où vous voudrez; & le mérite, auprès de moi, tient un rang ſi conſidérable, que je l'égale à tout; & ſi vous m'avouez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis aſſez me louer: mais je ne les mettrai point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un mariage où je ne me ſens pas encore bien réſolue.

ARISTIONE.

Juſqu'ici je vous ai laiſſée aſſez maîtreſſe de tout; & l'impatience des Princes vos Amans.... Mais quel bruit eſt ce que j'entends? Ah! ma fille, quel ſpec

tacle s'offre à nos yeux ! Quelque Divinité deſcend ici, & c'eſt la Déeſſe Venus qui ſemble nous vouloir parler.

SCÈNE II.

VÉNUS, *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine ;* ARISTIONE, ERIPHILE.

VÉNUS *à Ariſtione.*

PRINCESSE, dans tes ſoins brille un zèle exemplaire,
Qui, par les Immortels, doit être couronné ;
Et pour te voir un gendre illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours ;
Et penſe à donner ta fille
A qui ſauvera tes jours.

SCÈNE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA FILLE, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de notre obéiſſance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCÈNE IV.

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON.

VOILA la Princeſſe qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſéparée d'elle. C'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener ainſi que celui de ſa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réuſſi. Notre Vénus

a fait des merveilles, & l'admirable Ingénieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette grotte, ſi bien caché ſes fils-de-fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumières & habillé ſes perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent été trompés ; & comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon fils, que je prépare cette machine ; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux Princes, au-moins, dreſſez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les préſens du Prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainſi ce ſera lui qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais jouer ; & comme ſon ambition me devra toute choſe, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures céleſtes

que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, préparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à poſément attendre le temps que la Princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, à ſe jeter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce ſecours, qui, ſur les paroles du Ciel, doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile. Ce Prince eſt averti par moi; & ſur la foi de ma prédiction, il doit ſe tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette grotte; je te dirai en marchant toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile : évitons ſa rencontre.

SCÈNE V.

ERIPHILE *ſeule.*

HÉLAS! quelle eſt ma deſtinée! Et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les ſoins qu'ils veulent prendre de moi?

SCÈNE VI.

ERIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé; & à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice, & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment.

SCÈNE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

SOSTRATE, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate Je le ſais, je l'approuve, & vous permets de me le dire. Votre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette

paſſion n'auroit pas été malheureuſe, & que cent fois je lui ai ſouhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir, & que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui ſont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la Princeſſe ma mère ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'euſſent pu tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états, Soſtrate, où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoi, Soſtrate, je ne me ſerois jamais réſolue; & j'ai cru faire aſſez, de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux; & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princeſſe ma mère ont accordés à mes deſirs; ces délais, dis-je, ne me ſont plus permis, & il faut me réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel. Soyez ſûr, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet

hyménée ; & que ſi j'avois pu être maîtreſſe de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire : voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, c'en eſt trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire ; & je ceſſe, dans ce moment, de me plaindre des Deſtinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes deſirs, elles m'ont fait naître aſſez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princeſſe ; & cette pitié glorieuſe vaut des ſceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai oſé vous aimer, c'eſt vous, Madame, qui voulez bien que je me ſerve de ce mot téméraire : dès que j'ai, dis-je, oſé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes deſirs ; je me ſuis fait moi-même la deſtinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me ſurprenne, puiſque je m'y étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût oſé eſpérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore

ſouhaiter quelque choſe, ce ſont deux graces, Madame, que je prends la hardieſſe de vous demander à genoux : de vouloir ſouffrir ma préſence juſqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie ; &, parmi cette grande gloire & ces longues proſpérités que le Ciel promet à votre union, de vous ſouvenir quelquefois de l'amoureux Soſtrate. Puis-je, divine Princeſſe, me promettre de vous cette précieuſe faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Soſtrate, ſortez d'ici. Ce n'eſt pas aimer mon repos, que de me demander que je me ſouvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ſi votre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Soſtrate ; épargnez ma foibleſſe, & ne m'expoſez point à plus que je n'ai réſolu.

SCÈNE VIII.

ERIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

MADAME, je vous vois l'eſprit tout chagrin : vous plaît-il que vos Danſeurs, qui expriment ſi bien toutes les paſſions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adreſſe ?

ÉRIPHILE.

Oui, Cléonice : qu'ils faſſent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laiſſent à mes penſées.

Fin du quatrième Acte.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE Pantomimes ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la Princeſſe.

Fin du cinquième Intermède.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faiſant ſemblant de ne point voir Eriphile.*

DE quel côté porter mes pas? Où m'aviſerai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princeſſe Eriphile? Ce n'eſt pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah, la voilà! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deſtinoit.

ERIPHILE.

Eh! laiſſe-moi, Clitidas, dans ma ſombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux; mais puiſque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas: holà, Clitidas!

CLITIDAS.

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans votre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je; approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a par fois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes dont ils ne ſe ſoucient pas; & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la diſcrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui ; dépêche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe votre mère paſſoit preſque ſeule dans la forêt, par ces petites routes qui ſont ſi agréables, lorſqu'un ſanglier hideux, ces vilains ſangliers-là ſont toujours du déſordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées : lors, dis-je, qu'un ſanglier hideux, pouſſé, je crois, par des Chaſſeurs, eſt venu traverſer la route où nous étions. Je devrois vous faire peut être, pour orner mon récit, une deſcription étendue du ſanglier dont je parle ; mais vous vous en paſſerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il étoit bon de ne lui

rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui ; mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité, & de ſon dard, qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous : nous étions-là deux ou trois miſérables, qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnoit ſon arbre, & la Princeſſe, ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie de la bête, lorſque Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien ! Clitidas ?

ERIPHILE.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'eſt promptement de vrai que j'acheverai ; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que, retournant ſur la place, nous avons vu le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang ; & la Princeſſe pleine de joie, nommant Soſtrate ſon libérateur, & l'époux digne & fortuné

que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable!

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE VOIS, ma fille, que vous savez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur, celui à qui je dois la vie? Et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel ! n'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flatter ? Et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune ?

SCÈNE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE.

MADAME, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'ici abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſpérance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis long-temps ; & qu'au bruit qui s'eſt répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre lui, juſques-là que, de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il a reçu quelques bleſſures dont on ne ſait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRINCES, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande! & ſi Anaxarque a pu vous offenſer, j'étois pour vous en faire juſtice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, ſi vous la faites ſi peu à notre rang dans le choix que vous embraſſez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas ſoumis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous ſommes ſoumis à ce qu'ils pourroient décider entre le Prince Iphicrate & moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pu ſe réſoudre à ſouffrir

une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne ſoyez préparés? Et que peuvent importer à l'un & à l'autre les intérêts de ſon rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'eſt quelque conſolation de ſe voir préférer un homme qui vous eſt égal; & votre aveuglement eſt une choſe épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une perſonne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'eſt poſſible, de donner à votre chagrin un fondement plus raiſonnable; de vous ſouvenir, s'il vous plaît, que Soſtrate eſt revêtu d'un mérite qui s'eſt fait connoître à toute la Grèce; & que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui, va remplir toute la diſtance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en ſouviendrons. Mais peut-être auſſi vous ſouviendrez-vous que deux Princes outragés ne ſont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui ſe croit offenſé ; & nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité, la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas ; & couronnons, par ce pompeux ſpectacle, cette merveilleuſe journée.

Fin du cinquième Acte.

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

Le Théâtre repréſente une grande ſalle en manière d'amphithéâtre, avec une grande arcade dans le fond, au-deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le Sacrifice. Six Miniſtres du Sacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nuds, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux Sacrificateurs, & de la Prêtreſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRÊTRESSE.

CHANTEZ, Peuples, chantez en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre & les cieux:
Vous ne ſauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

PREMIER SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas;
Il n'eſt rien qui réſiſte.

SECOND SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici bas,
Qui par ſes bienfaits ne ſubſiſte.

LA PRÊTRESSSE.

Toute la Terre eſt triſte
Quand on ne le voit pas;

CHŒUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que du haut de ſa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du Sacrifice portant des haches; font entre eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; après quoi, ils ſe retirent aux deux côtés du Théâtre.

SCÈNE II.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs ſont paroître, en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportés par des Eſclaves.

SCENE III.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Eſclaves amènent en cadence huit Eſclaves, qui danſent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

SCÈNE IV.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, CHŒUR DE PEUPLES.

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres, ſont enſemble une manière de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINITRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAULT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

La Tribune s'ouvre. Un Héraut, ſix Trompettes, & un Timbalier ſe mêlant à tous les inſtrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHŒUR.

OUVRONS tous nos yeux
A l'éclat ſuprême
Qui brille en ces lieux.

SCÈNE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAULT; TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de ſix jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, & un ſoleil d'or au-deſſus, avec la deviſe royale en manière de trophée.

CHŒUR.

QUELLE grace extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des Dieux
Qui ſoient faits de même ?

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux ſix Miniſtres du Sacrifice, qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danſe héroïque.

SIXIEME & dernière ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du Sacrifice, portant les haches & les trophées; les quatre hommes & les quatre femmes,

armés à la Grecque, ſe joignent en diverſes manières à la danſe d'Apollon & de ſes Suivans, tandis que la Prêtreſſe, le Sacrificateur & le Chœur des Peuples y mêlent leurs chants à diverſes repriſes, au ſon des timbales & des trompettes.

Vers pour LE ROI, *repréſentant Apollon.*

JE ſuis la ſource des clartés ;
Et les aſtres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne ;
Ne ſont brillans & reſpectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis aſſeoir,
Je vois le deſir de me voir
Poſſéder la Nature entière ;
Et le monde n'a ſon eſpoir
Qu'aux ſeuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuſes de toutes parts ;
Et pleines d'exquiſes richeſſes,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces careſſes !

Pour Monſieur LE GRAND, *Suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface ;
S'en éloigner pourtant n'eſt pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il faſſe,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *Suivant d'Apollon.*

De notre Maître incomparable
Vous me voyez inſéparable ;
Et le zèle puiſſant qui m'attache à ſes vœux,
Le ſuit parmi les eaux, le ſuit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *Suivant d'Apollon.*

Je ne ſerai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, ſuive par-tout ſes pas.

NOMS des perſonnes qui ont chanté & danſé dans les Intermèdes des Amans Magnifiques, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le ſieur Eſtival.* Tritons chantans, *les ſieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deſchamps, Morel, & deux Pages de la muſique de la Chapelle.* Fleuves chantans, *les ſieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.* Amours chantans, *quatre Pages de la muſique de la Chambre.* Pêcheurs de Corail danſans, *le ſieurs Jouán, Chicanneau, Peſan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Leſtang.* Neptune, *LE ROI.* Dieux Marins, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroi, le Marquis de Raſſent, les ſieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

DANS LE SECOND INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les ſieurs Beauchamp, Saint-André & Favier.*

DANS LE TROISIEME INTERMEDE.

La Nymphe de la vallée de Tempé, *Mademoiſelle des Fronteaux.* Tircis, *le ſieur Gaye.* Caliſte, *Mademoiſelle Hilaire.* Licaſte, *le ſieur Langeais.* Ménandre, *le ſieur Fernon le cadet.* Deux Satyres, *les ſieurs Eſtival.*

Eſtival & Morel. Dryades danſantes, *les ſieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné & Iſaac.* Faunes danſans, *les ſieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert, Favier l'aîné & Mayeu.* Philinte, *le ſieur Blondel.* Climene, *Mademoiſelle de Saint-Chriſtophle.* Petites Dryades danſantes, *les ſieurs Bouilland, Vaignard & Thibault.* Petits Faunes danſans, *les ſieurs la Montagne, Daluſeau & Foignard.*

DANS LE QUATRIEME INTERMEDE.

Statues danſantes, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny, Leſtang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIEME INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny.*

DANS LE SIXIEME INTERMEDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtreſſe, *Mademoiſelle Hilaire.* Premier Sacrificateur, *le ſieur Gaye.* Second Sacrificateur, *le ſieur Langeais.* Miniſtres du Sacrifice portant des haches, danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny, Foignard l'aîné & Foignard le cadet.* Voltigeurs, *les ſieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.*

Conducteurs d'Eſclaves danſans, *les ſieurs le Prêtre, Jouan, Pezan l'aîné & Joubert.* Eſclaves danſans, *les ſieurs Payſan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard & Charpentier.* Hommes armés à la Grecque, danſans, *les ſieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu & Deſgranges.* Femmes armées à la Grecque, danſantes, *les ſieurs la Montagne, Leſtang, Favier le cadet, & Arnald.* Un Hérault, *le ſieur Rebel.* Trompettes, *les ſieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, Ferrier.* Timbalier, *le ſieur Diacre.* Apollon, *LE ROI.* Suivans d'Apollon danſans, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroi, le marquis de Raſſent, les ſieurs Beauchamp, Raynal & Favier.* Chœurs de Peuples chantans, *les ſieurs....*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

CETTE Comédie-Ballet en 5 actes & en proſe, fut repréſentée à Chambord le 14 Octobre 1670, & à Paris le 29 Novembre ſuivant, alternativement avec *la Bérénice* de Corneille.

Aucune Pièce n'avoit encore autant inquiété Molière ſur ſon ſuccès. Louis XIV, à ſon ſouper, n'en dit pas un mot à l'Auteur; & ce ſilence, qui fut pris pour une improbation du Maître, donna carrière à toutes les déciſions précipitées du mauvais goût. *Molière n'y eſt plus*, diſoient quelques courtiſans fatigués de voir au milieu d'eux un cenſeur qui pouvoit, au premier jour, révéler leurs ridicules particuliers au Public. *Il extravague; le voilà tombé dans la farce Italienne: que veut-il dire avec ſon Halaba Balachou*, &c?

Il ſe paſſa malheureuſement pluſieurs jours entre cette première repréſentation & la ſeconde à Chambord, enſorte que le ſupplice de Molière fut bien long. Il n'oſa ſe montrer, dit-on; pendant cet intervalle; & Baron, qu'il envoyoit à la découverte, ne rapportoit rien de conſolant.

Il ne reconnoiſſoit plus ſon Maître, dont le goût toujours ſûr ſembloit l'avoir abandonné cette fois; mais quel fut ſon triomphe, lorſqu'après la ſeconde repréſentation, le même Prince lui dit hautement qu'il trouvoit ſa Piece excellente, que rien ne l'avoit encore plus amuſé, & que s'il ne lui avoit rien dit le premier jour, c'étoit dans la crainte d'avoir été ſéduit par la perfection du jeu des Acteurs.

Dès ce moment, les mauvais plaiſans ſe turent; & après avoir annoncé la chûte *du Bourgeois Gentilhomme*, ils ne rougirent pas de ſe montrer au nombre de ſes admirateurs.

Nous ne pouvons trop le faire remarquer, c'eſt à la protection ouverte dont Louis XIV honora toujours Molière, que nous devons la plupart des chef-d'œuvres de ce grand homme. Sous un Maître moins éclairé, moins ami du vrai mérite, on eût étouffé ſes talens preſque à leur naiſſance.

Ici *le Bourgeois Gentilhomme* eſt décrié par le Courtiſan: Louis XIV parle; & cet Ouvrage n'a plus d'ennemis. Quelle reconnoiſſance ne doivent pas les Lettres à ce Prince? Et trouvera-t on de la flatterie dans ce que diſoit de lui le Maréchal de Clérambault? *Que tout jeune qu'il étoit, il ſe connoiſſoit mieux que lui aux bonnes choſes; que par un diſcernement naturel, il avoit de l'averſion pour l'honnêteté contrefaite, & qu'il ne pouvoit ſouffrir les faux agrémens ni la mauvaiſe raillerie.*

Le ſuccès *du Bourgeois Gentilhomme* ne fut point balancé à Paris. Le ſens droit de Madame Jourdain, ainſi que ſa naïve bruſquerie, les complaiſances intéreſſées & baſſes de Dorante, la gaîté ingénue de Nicole, le bon eſprit de Lucile, la noble franchiſe de Cléonte, la ſubtilité féconde & gaie de Covielle, & la burleſque vanité des différens Maîtres d'arts & de ſciences, jetoient à l'envi le jour le plus heureux ſur le ridicule principal de M. Jourdain. Tout étoit marqué au coin de la Nature & de la bonne plaiſanterie dans le corps de l'Ouvrage, & fit paſſer l'exagération bouffonne de la Cérémonie Turque.

La fauſſeté ſociale de vouloir paroître plus qu'on n'eſt, ne pouvoit échapper au pinceau de Molière. Elevé par un père ſage & modéré, qui, content de la médiocrité de ſon état, n'en avoit point deſtiné d'autre à ſon fils, c'étoit à lui de veiller au ſoutien des mœurs, auxquelles il importera toujours qu'en général chacun ſe plaiſe dans la ſituation où l'a placé la Providence, & qu'une vaine, ſotte & dangereuſe inquiétude n'en faſſe pas trop ſouvent & impunément franchir les bornes.

Ce Philoſophe célèbre par ſon *effrénée & intariſſable Paradoxologie*, (comme le dit M. Huet du P. Hardouin) cet homme de génie & d'humeur, contre lequel nous avons déjà eu à défendre Mo-

lière, n'a pas mieux jugé *du Bourgeois Gentilhomme* que de *l'Avare* & *du Miſantrope.*

Quel eſt le plus blâmable, dit-il, dans ſa Lettre à M. d'Al.... *d'un Bourgeois ſans eſprit & vain qui fait ſottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la Pièce, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête homme? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt? Et le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre?*

De pareilles critiques ne nous paroiſſent pas mériter d'être diſcutées. Malheur à celui qui, en riant de l'extravagance de M. Jourdain, ne ſe ſentiroit pas en même-temps indigné de la baſſe eſcroquerie de Dorante! Molière n'a jamais intéreſſé pour le vice; mais fidèle obſervateur de la Nature, il a dû nous apprendre qu'un ſot de l'eſpèce de M. Jourdain, eſt toujours entretenu dans ſa folie par quelque fripon à qui elle eſt utile. Molière devoit à ſa Nation la confiance de penſer qu'elle n'avoit pas beſoin d'être guidée pour apprécier la conduite de Dorante, & pour mépriſer la friponnerie du Gentilhomme eſcroc. D'ailleurs, la façon dont Madame Jourdain le traite, met aſſez le ſpectateur ſur la voie de l'indignation que doit exciter ce perſonnage.

Il eſt vraiſemblable que l'humeur des courtiſans ſur cette Piece, avoit pour principe le rôle infâmo

de ce Dorante, un de leurs égaux, puiſque Molière lui donne la qualité de Comte, & que M. Jourdain aſſure que c'eſt *un Seigneur conſidéré à la Cour, & qui parle au Roi comme je vous parle*, ajoute-t-il plaiſamment.

La tradition nous apprend que chaque citoyen crut reconnoître ſon voiſin au portrait de M. Jourdain. On alla plus loin, on voulut que Molière eût deſſiné ſon caractère d'après un nommé *Gandouin*, Chapelier inſenſé qui avoit dépenſé plus de 50 mille écus avec des *Dorantes*, & ſur-tout avec une fille à qui il avoit donné une très-belle maiſon à Meudon, & qui, après des extravagances plus criminelles, fut enfermé à Charenton. Mais cette anecdote peu ſûre eſt très-indifférente au mérite de l'Ouvrage, & nous n'en avons fait ici une légère mention que parce qu'elle eſt une eſpèce de preuve que du temps du Chapelier il falloit déjà, pour imiter nos Grands Seigneurs, ſe piquer de la prodigalité la plus folle pour le vice.

On trouvera dans les Obſervations pluſieurs autres faits particuliers à cette Comédie, & nous terminerons cet Avertiſſement par ce mot de M. de Voltaire : *le Miſantrope* eſt admirable ; *le Bourgeois Gentilhomme* eſt plaiſant.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monſieur Jourdain.
CLÉONTE, amant de Lucile.
DORIMENE, Marquiſe.
DORANTE, Comte, amant de Dorimene.
NICOLE, ſervante de Monſieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS danſans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

CUISINIERS danſans.

DANS LE QUATRIEME ACTE.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS aſſiſtans du Mufti, chantans.
DERVIS chantans.
TURCS danſans.

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES danſant.
IMPORTUNS danſans.
TROUPE DE SPECTATEURS chantans.
PREMIER HOMME du bel air.
SECOND HOMME du bel air.
PREMIERE FEMME du bel air.
SECONDE FEMME du bel air.
PREMIER GASCON.
SECOND GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.

UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS chantans.
ESPAGNOLS danſans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS chantans & danſans.
POITEVINS & POITEVINES danſans.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de M. Jourdain.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ÉLEVE *du Maître de Muſique, compoſant ſur une table qui eſt au milieu du Théâtre*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Muſiciens.*

VENEZ, entrez dans cette ſalle, & vous repoſez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER *aux Danſeurs.*

Et vous auſſi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE *à ſon Elève.*

Eſt-ce fait ?

L'ÉLEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui eſt bien.

LE MAITRE A DANSER.

Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'eſt un air pour une ſérénade, que je lui ai fait compoſer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'eſt ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de nobleſſe & de galanterie qu'il eſt allé ſe mettre

en tête. Et votre danſe & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement; & je voudrois pour lui qu'il ſe connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; & c'eſt de quoi maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer, ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſachent faire un doux accueil aux beautés d'un Ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connue, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos

fatigues ; & ce ſont des douceurs exquiſes que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord ; & je le goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatouille davantage [a], que les applaudiſſemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe. Il y faut mêler du ſolide ; & la meilleure façon de louer, c'eſt de louer avec les mains. C'eſt un homme, à la vérité, dont les lumières ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contreſens, mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses louanges ſont monnoyées ; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque choſe de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop ſur l'argent ; & l'intérêt eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui [b] de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il payera pour tous les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN *en robe de chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLEVE *du Maître de Musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

He bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, la..... Comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chanſons & de danſe.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'eſt que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de ſoie que j'ai penſé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne ſommes ici que pour attendre votre loiſir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds juſqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette indienne-ci [2].

LE MAITRE A DANSER.

Elle eſt fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous ſied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux laquais.

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur ?

M. JOURDAIN.

Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendez bien.

(*Au Maître de Muſique & au Maître à danſer.*)

Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAITRE A DANSER.

Elles ſont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant ſa robe, & faiſant voir ſon haut-de-chauſſe étroit de velours rouge, & ſa camiſole de velours vert.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt galant.

M. JOURDAIN.

Laquais ?

PREMIER LAQUAIS.

Monſieur ?

M. JOURDAIN.

L'autre Laquais ?

SECOND LAQUAIS.

Monſieur ?

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN *ôtant ſa robe de chambre.*

Tenez ma robe.

(*Au Maître de Muſique, & au Maître à Danſer.*)

Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un (*montrant ſon élève.*) air qu'il vient de compoſer pour la ſerénade que vous m'avez demandée. C'eſt un de mes Ecoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette beſogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'écolier vous abuſe. Ces ſortes d'écoliers en ſavent autant que les plus grands maîtres; & l'air eſt auſſi beau qu'il s'en puiſſe faire. Ecoutez ſeulement.

M. JOURDAIN *à ſes laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je ſerai mieux ſans robe..... Non, redonnez-la moi: cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

JE languis nuit & jour, & mon mal eſt extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont ſoumis;
Si vous traitez ainſi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas, que pourriez-vous faire à vos ennemis!

M. JOURDAIN.

Cette chanſon me ſemble un peu lugubre; elle endort; je voudrois que vous la puſſiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monſieur, que l'air ſoit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a quelque temps. Attendez... là... Comment eſt-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne ſais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah ! (*Il chante.*)

JE CROYOIS Janneton
Auſſi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, hélas !
Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'eſt le tigre aux bois.

N'eſt-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'eſt ſans avoir appris la muſique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la danſe. Ce ſont deux Arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

M. JOURDAIN.

Eſt ce que les gens de qualité apprennent auſſi la Muſique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne ſais quel temps je pourrai prendre; car, outre le Maître d'Armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philoſophie qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philoſophie eſt quelque choſe; mais la muſique, Monſieur, la muſique....

LE MAITRE A DANSER.

La muſique & la danſe.... La muſique & la danſe, c'eſt-là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un État que la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes, que la danſe.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danſe, un homme ne ſauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funeſtes dont les hiſtoires ſont remplies, les bévues des Politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſavoir danſer.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la paix univerſelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre choſe que de ne ſavoir pas danſer ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai, & vous avez raiſon tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danſe & de la muſique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'eſt un petit eſſai que j'ai fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la muſique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Muſiciens.*

Allons, avancez.

(*à M. Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils ſont habillés en Bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'on a des perſonnes à faire parler en muſique, il faut bien que, pour la vraiſemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux Bergers; & il n'eſt guère naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs paſſions.

M. JOURDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité.
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie [d];
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi [e],
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de Bergère fidelle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchiſe heureuſe !

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur !

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuſe !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une Bergère fidelle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, Bergère, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflammer :
Ah ! qu'il eſt doux d'aimer,
Qand deux cœurs ſont fidèles !

M. JOURDAIN.

Eſt-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé ; & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit eſſai des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une danſe puiſſe être variée.

M. JOURDAIN

Sont-ce encore des Bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. (*aux Danſeurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

QUATRE Danſeurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les ſortes de pas que le Maître à danſer leur commande.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la danſe ſera mêlée avec la muſique, cela fera plus d'effet encore ; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins ; & la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez ; il faut qu'une perſonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un

concert de muſique chez ſoi [f] tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les Gens de qualité en ont ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute-contre, & une baſſe, qui ſeront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe, & d'un clavecin pour les baſſes continues, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît, & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Mais, ſur-tout, que le ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entr'autres choſes, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! les menuets ſont ma danſe, & je veux que vous me le voyiez danſer. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon laquais, & le met par deſſus ſon bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains & le fait danſer ſur un air de menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En
cadence, s'il vous plaît. La,
La, la, la, la. La jambe
droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras ſont eſtropiés.
La, la, la, la, la. Hauſſez la tête.
Tournez la pointe du pied en-dehors.
La, la, la. Dreſſez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui eſt le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos ! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour ſaluer une Marquiſe ; j'en aurai beſoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour ſaluer une Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une Marquiſe qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la ſaluer avec beaucoup de reſpect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la dernière vous baiſſer juſqu'à ſes genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le Maître à Danſer a fait trois révérences.*) Bon.

SCÈNE II.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voilà votre Maître d'Armes qui eſt là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.

(*au Maître de Muſique, & au Maître à Danſer.*)

Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir préſenté un à M. Jourdain.*

ALLONS, Monſieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché ſur la cuiſſe gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds ſur une même

ligne. Votre poignet à l'oppoſite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait ſi étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard aſſuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux: Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un ſaut en arrière. Quand vous portez la botte, Monſieur, il faut que l'épée parte la première, & que le corps ſoit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un ſaut en arrière. En garde, Monſieur, en garde.

(*Le Maître d'Armes lui pouſſe deux ou trois bottes, en lui diſant, en garde.*)

M. JOURDAIN.

Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le ſecret des armes ne conſiſte qu'en deux choſes, à donner & à ne point recevoir; &, comme je vous fis voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſavez détourner l'épée de

votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en-dedans, ou en-dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc, un homme, ſans avoir du cœur, eſt ſûr de tuer ſon homme, & de n'être point tué?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonſtration?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat; & combien la ſcience des armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la danſe, la muſique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, Monſieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danſe qu'avec reſpect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la muſique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron !

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danſer, je vous ferois danſer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monſieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN *au Maître à Danſer.*

Etes-vous fou, de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui ſait tuer un homme par raiſon démonſtrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, & de ſa tierce & de ſa quarte.

M. JOURDAIN *au Maître à Danſer.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au Maître à Danſer.*

Comment ! petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître d'Armes.

LE MAITRE A DANSER *au Maître d'Armes.*

Comment ! grand cheval de carroſſe ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître à danſer.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette ſur vous....

M. JOURDAIN *au Maître d'Armes.*

Doucement !

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets ſur vous la main....

M. JOURDAIN *au Maître à danſer.*

Tout beau !

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN *au Maître d'Armes.*

De grace !

LE MAITRE A DANSER.

Je vous roſſerai d'une manière....

M. JOURDAIN *au Maître à danſer.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au Maître de Muſique.*

Mon Dieu ! arrêtez-vous !

SCÈNE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HOLA! Monsieur le Philosophe; vous arrivez tout-à-propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Messieurs! faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t il rien de plus bas & de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monsieur? Il vient nous dire des injures

à tous deux, en mépriſant la danſe que j'exerce, & la muſique dont il fait profeſſion.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut il que cela vous émeuve ? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition que les hommes doivent diſputer entre eux ; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la Danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la Muſique en eſt une que tous les ſiècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des Armes eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la Philoſophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'Art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier miſérable de gladiateur, de chanteur & de baladin !

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuiſtre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes ?....

(*Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, inſolens !

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAITRE D'ARMES

La peſte de l'animal !

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre ſoit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe.

(*Ils ſortent en ſe battant.*)

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

OH ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y ſaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou, de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal !

SCÈNE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE *raccommodant ſon collet.*

VENONS à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah, Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſait recevoir comme il faut les choſes ; & je vais compoſer contre eux

une ſatyre du ſtyle de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être ſavant ; & j'enrage que mon père & ma mère ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les ſciences quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce ſentiment eſt raiſonnable : *nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous ſavez le Latin, ſans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui : mais faites comme ſi je ne le ſavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *ſans la Science, la vie eſt preſque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raiſon.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des ciences ?

M. JOURDAIN.

Oh, oui. Je ſais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'eſt elle qui enſeigne les trois opérations de l'eſprit.

M. JOURDAIN.

Qui ſont-elles, ces trois opérations de l'eſprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la ſeconde & la troiſième. La première, eſt de bien concevoir, par le moyen des univerſaux. La ſeconde, de bien juger, par le moyen des cathégories. Et la troiſième, de bien tirer une conſéquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui ſont trop rébarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale?

M. JOURDAIN.

La Morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit, cette Morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions, &....

M. JOURDAIN.

Non : laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables, & il n'y a Morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la Phyſique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante, cette Phyſique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La Phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les propriétés du corps, qui diſcourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux ; & nous enſeigne les cauſes de tous les météores, l'arc en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. JOUDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour ſavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien ſuivre votre penſée, & traiter cette matière en Philoſophe, il faut commencer, ſelon l'ordre des choſes, par une exacte connoiſſance de la nature des lettres, de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-deſſus j'ai à vous dire que les lettres ſont diviſées en voyelles, ainſi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en conſonnes, ainſi appelées conſonnes, parce qu'elles ſonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverſes articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A ſe forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E, ſe forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut : A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela eſt beau !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela eſt vrai. Vive la ſcience !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O, ſe forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut & le bas : O.

M. JOURDAIN.

O, O, Il n'y a rien de plus juſte : A, E, I, O. I, O. Cela eſt admirable ! I, O ; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repréſente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raiſon. O. Ah ! la belle choſe que de ſavoir quelque choſe !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entièrement, & alongeant les deux lèvres en-dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre, ſans les rejoindre tout-à-fait : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'alongent comme ſi vous faiſiez la moue : d'où vient que ſi vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne ſauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela eſt vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour ſavoir tout cela !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui ſont les conſonnes.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles-ci ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La conſonne D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au-deſſus des dents d'en-haut : DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah ! les belles choſes ! les belles choſes !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

LF, en appuyant les dents d'en-haut ſur la lèvre de deſſous : FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'eſt la vérité. Ah ! mon père & ma mère, que je vous veux de mal !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais ; de ſorte qu'étant frôlée par l'air qui ſort avec force, elle lui cède, & revient toujours au même endroit, faiſant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela eſt vrai. Ah, l'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curioſités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reſte, il faut que je vous faſſe une confidence. Je ſuis amoureux d'une perſonne de grande qualité, & je ſouhaiterois que vous m'ai-

daſſiez à lui écrire quelque choſe dans un petit billet que je veux laiſſer tomber à ſes pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien !

M. JOURDAIN.

Cela ſera galant ; oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non ; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la proſe ?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni proſe ni vers..

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce ſoit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la proſe ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la proſe ou les vers ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monſieur. Tout ce qui n'eſt point proſe, eſt vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la proſe.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'eſt de la proſe?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la proſe, ſans que j'en ſuſſe rien; & je vous ſuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet: *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante; que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ſes yeux réduiſent votre cœur en cendres; que vous ſouffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la choſe.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis je. Je ne veux que ces ſeules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverſes manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquiſe, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquiſe, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquiſe, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux, mourir, belle Marquiſe, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle eſt la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne-heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN *à son laquais.*

COMMENT ? mon habit n'eſt pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires ! J'enrage. Que la fièvre quartaine puiſſe ſerrer bien fort le bourreau de Tailleur ! Au diable le Tailleur ! La peſte étouffe le Tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur déteſtable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je....

SCÈNE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR *portant l'habit de M. Jourdain ;* UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH ! vous voilà ! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plus tôt, & j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de ſoie ſi étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, ſi je romps toujours des mailles. Vous m'avez auſſi fait faire des ſouliers qui me bleſſent furieuſement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous bleſſent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me bleſſent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon !

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux aſſorti. C'eſt un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit ſérieux qui ne fût pas noir ; & je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

M. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Oh! voilà qui eſt donc bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde; & un autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre temps.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes ſont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout eſt bon.

M. JOURDAIN *regardant le Maître Tailleur.*

Ah, ah ! Monſieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui : mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui : donnez-le moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces ſortes d'habits ſe mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS *danſans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR *à ſes Garçons.*

METTEZ cet habit à Monſieur, de la maniére que vous faites aux perſonnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons Tailleurs danſans s'approchent de Monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de chauſſes de ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole : après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf.

Monſieur Jourdain ſe promène au milieu d'eux, & leur montre ſon habit pour voir s'il eſt bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque choſe pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme ! Voilà ce que c'eſt que de ſe mettre en perſonne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois ; on ne vous dira point mon Gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monſeigneur ! Oh, oh ! Monſeigneur ! Attendez, mon ami ; Monſeigneur mérite quelque choſe, & ce n'eſt pas une petite parole que Monſeigneur ! Tenez, voilà ce que Monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez ; ne vous (*bas à part.*)
en allez pas. A moi votre Grandeur ! Ma foi, s'il (*haut.*)
va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la bourſe. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions très-humblement de ſes liberalités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait ; je lui allois tout donner.

SCÈNE X.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

LES quatre garçons Tailleurs ſe réjouiſſent, en danſant, de la libéralité de M. Jourdain.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ MOI, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; & ſur-tout, ayez ſoin tous deux de marcher immédiatement ſur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez : la voilà.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

NICOLE!

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne eſt-ce-là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monſieur ; j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai ſur le nez, ſi tu ris davantage.

NICOLE.

Monſieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien ! Monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la ſalle, &c...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monſieur, battez-moi plutôt, & me laiſſez rire tout mon ſaoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monſieur, je creverai, ai, ſi je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-

là, qui me vient rire insolemment au nez, au-lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

M. JOURDAIN,

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; & toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait

enharnacher de la ſorte? Et avez-vous envie qu'on ſe raille par-tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des ſots & des ſottes, ma femme, qui ſe railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure; & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon, & qui eſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſais plus ce que c'eſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; & la pauvre Françoiſe eſt

preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! notre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une payſanne!

Madame JOURDAIN.

Nicole a raiſon; & ſon ſens eſt meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſavoir ce que vous penſez faire d'un Maître à danſer, à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maître tireur d'armes, qui vient, avec ſes battemens de pied, ébranler toute la maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de notre ſalle?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma ſervante & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Eſt-ce que vous voulez apprendre à danſer pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne ſavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt ſonger à marier votre fille, qui eſt en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je ſongerai à marier ma fille quand il ſe préſentera un parti pour elle; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ai encore oui dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de Philoſophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien! Je veux avoir de l'eſprit, & ſavoir raiſonner des choſes parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au Collége vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le fouet devant tout le monde, & ſavoir ce qu'on apprend au Collége!

NICOLE.

Oui, ma foi! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela eſt fort néceſſaire pour conduire votre maiſon.

M. JOURDAIN.

Aſſurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes; & j'ai honte de votre ignorance. Par exem- *(à Madame Jourdain.)*
ple, ſavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je ſais que ce que je dis eſt fort bien dit, & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites ici ?

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & votre conduite ne l'eſt guère.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame JOURDAIN.

Des chanſons.

M. JOUDAIN.

Hé non : ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien !

M. JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers ; & tout ce qui n'eſt point vers eſt proſe. Hé ! voilà ce que c'eſt que d'étudier. (*à Nicole.*) Et toi, ſais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien ! U.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui : mais quand tu dis U, qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ! l'étrange choſe, que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les lèvres en-dehors, & approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas ; U ; vois-tu ? Je fais la moue ; U.

NICOLE.

Oui : cela eſt biau !

Madame JOURDAIN.

Voilà qui eſt admirable !

M. JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez vu O, & DA, DA, & FA, FA !

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce galimatias-là ?

NICOLE.

De quoi eſt-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez ; vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur-tout ce grand eſcogriffe de Maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! ce Maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.

(*Après avoir fait apporter des fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*)

Tiens, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela ; & quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; & cela n'eſt il pas beau, dêtre aſſuré de ſon fait quand on ſe bat contre quelqu'un ? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien ! quoi ?

[*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à M. Jourdain.*]

M. JOURDAIN.

Tout beau ! Hola ! ho ! Doucement ! Diantre ſoit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pouſſes en tierce avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari; avec toutes vos fantaiſies; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la Nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la Nobleſſe, je fais paroître mon jugement; & cela eſt plus beau que de hanter votre Bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos Nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix; ſongez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne ſavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un Seigneur que l'on conſidère à la Cour, & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité,

qui m'appelle ſon cher ami, & me traite comme ſi j'étois ſon égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui ; il a des bontés pour vous, & vous fait des careſſes ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien ! ne m'eſt ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle ſon cher ami ?

Madame JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baſte ! je ne puis pas m'expliquer. Il ſuffit que, ſi je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il ſoit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Aſſurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré ſa foi de Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chanſons.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Vous êtes bien obſtinée, ma femme ! Je vous dis qu'il me tiendra ſa parole : j'en ſuis ſûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je ſuis ſûre que non, & que toutes les careſſes qu'il vous fait, ne ſont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelqu'emprunt ; & il me ſemble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MON cher ami Monſieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monſieur, pour vous rendre mes petits ſervices.

DORANTE.

Et Madame Jourdain, que voilà, comment ſe porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment ! Monſieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde ?

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour qui ſoient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai ?

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il ſe demange ſ.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, auſſi ſot par-derriere que par-devant.

DORANTE.

Ma foi, Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur. (*à Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſais le reſpect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu ! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monſieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain: vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, ſi vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *ſe couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis votre débiteur, comme vous le ſavez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui: nous ne le ſavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreuſement prêté de l'argent en pluſieurs occaſions; & vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, aſſurément.

M. JOURDAIN.

Monſieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je ſais rendre ce qu'on me prête, & reconnoître les plaiſirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous ; & je viens ici pour faire nos comptes enſemble.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je ſuis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le diſois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cens louis.

DORANTE.

Cela eſt vrai.

M. JOURDAIN.

Un autre fois, ſix-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et, une autre fois, cent-quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles ſont quatre cent-ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres 5.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il eſt vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cent quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre ſellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DRANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens louis que vous m'allez donner : cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Hé bien ! ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé ! non.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Il ne ſera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

M. JOURDAIN.

Point, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

C'eſt un vrai engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuſe un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.[6]

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

VOUS me ſemblez toute mélancolique ? Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus groſſe que le poing, & ſi, elle n'eſt pas enflée.

DORANTE.

Mademoiſelle votre fille, où eſt-elle, que je ne la vois point ?

Madame JOURDAIN.

Mademoiſelle ma fille eſt bien où elle eſt.

DORANTE.

Comment ſe porte t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Elle ſe porte ſur ſes deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le Ballet & la Comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame JOURDAIN.

Oui, vraiment ! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monſieur, eſt-ce que Madame Jourdain eſt décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE.

Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne ſongeois pas que vous êtes jeune ; & je rêve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

SCÈNE VI.

M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN *à Dorante.*

VOILA deux cens louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas, & je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule; & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il eſt une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richeſſe de ce préſent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde

de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! aſſurément, & de très-grand cœur!

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me pèſe ſur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami; & lorſque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agréable, chez qui j'avois commerce [1], vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il eſt vrai. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur-tout les dépenſes qu'[illegible]it

pour elles ; & vos fréquentes ſérénades, & vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu-d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez ; tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſe que je ne fiſſe, ſi par-là je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſans ; & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toutes choſes.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce ſera tantôt que vous jouirez à votre aiſe du plaiſir de ſa vue ; & vos yeux auront tout le temps de ſe ſatisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en ſorte que ma femme ira dîner chez ma ſœur, où elle paſſera toute l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment ; & votre femme au-

roit pu nous embarraſſer. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuiſinier, & à toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour le ballet. Il eſt de mon invention; &, pourvu que l'exécution puiſſe répondre à l'idée, je ſuis ſûr qu'il ſera trouvé....

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un ſoufflet.*

(*à Dorante.*)

Ouais! Vous êtes bien impertinente! Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA FOI, Madame, la curioſité m'a coûté quelque choſe; mais je crois qu'il y a quelque anguille ſous roche; & ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous ſoyez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des ſoupçons de mon mari. Je ſuis la plus trompée du monde; ou il y a quelqu'amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais ſongeons à ma fille. Tu ſais l'amour que Cléonte a pour elle: c'eſt un homme qui me re-

vient ; & je veux aider ſa recherche, & lui donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces ſentimens ; car ſi le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; & je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie ; & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable.

(*ſeule.*)

Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

AH ! vous voilà tout-à-propos ! Je ſuis une Ambaſſadrice de joie, & je viens.....

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuſer avec tes traîtreſſes paroles.

NICOLE.

Eſt-ce ainſi que vous recevez....

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je, & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtreſſe qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo eſt-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite ſcélérate! Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laiſſe en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens auſſi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle hiſtoire informer ma maîtreſſe.

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

QUOI! traiter un Amant de la ſorte, & un Amant le plus fidèle & le plus paſſionné de tous les Amans !

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'eſprit; elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompenſe! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moi deux ſiècles effroyables: je la rencontre par haſard; mon cœur à cette vue ſe ſent tout tranſporté, ma joie éclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle; & l'infidelle détourne de moi ſes regards, & paſſe

brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs & de vœux que j'ai faits à ses charmes ;

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine ;

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux ;

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle ;

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même ;

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place.

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris;

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie;

CLÉONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à mériter mille ſoufflets.

CLÉONTE.

Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monſieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuſer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu? tous tes diſcours pour la défendre, ne ſerviront de rien.

COVIELLE.

Qui ſonge à cela?

CLÉONTE.

Je veux contr'elle conſerver mon reſſentiment, & rompre enſemble tout commerce.

COVIELLE.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir *, & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, & soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende mépriſable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour *! Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela eſt vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs: elle eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle eſt aiſée & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler & dans ſes actions....

CLÉONTE.

Il eſt vrai; mais elle a grace à tout cela; & ſes manières ſont engageantes, ont je ne ſais quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit....

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa converſation....

CLÉONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle eſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle eſt capricieuſe; j'en demeure d'accord: mais tout ſied bien aux Belles; on ſouffre tout des Belles.

COVIELLE.

Puiſque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite?

CLÉONTE.

C'eſt en quoi ma vengeance ſera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Lucile.*

POUR MOI, j'en ai été toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſède ?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient ?

LUCILE.

Êtes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat !

COVIELLE.

Que cela eſt Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLÉONTE *à Covielle.*

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'eſt-il pas vrai, Cléonte, que c'eſt-là le ſujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme

vous le penſez, de votre infidélité ; que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me cauſera des chagrins ; je ſouffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queuſſi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien ! Je veux vous dire, Cléonte, le ſujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cauſe qui nous a fait paſſer ſi vîte.

COVIELLE *voulant auſſi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *ſuivant Cléonte.*

Sachez que ce matin.

CLÉONTE *marchant toujours ſans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *ſuivant Covielle*

Apprends que....

COVIELLE *marchant auſſi ſans regarder Nicole.*

Non, traîtreſſe !

LUCILE.

Écoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laiſſe-moi dire.

COVIELLE.

Je ſuis ſourd.

LUCILE.

Cléonte !

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle !

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non : c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien ! puiſque vous ne voulez pas m'écouter ; demeurez dans votre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant auſſi.*

Puiſque tu fais comme cela, prends le tout comme tu voudras.

CLÉONTE *ſe tournant vers Lucile.*

Sachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*
Apprends-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE *s'en allant auſſi pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE *ſuivant Lucile.*
Dites-moi....

LUCILE *marchant toujours ſans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *ſuivant Nicole.*
Conte-moi....

NICOLE *marchant auſſi ſans regarder Covielle.*
Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.
De grace.

LUCILE.
Non, vous dis-je.

COVIELLE.
Par charité.

NICOLE.
Point d'affaire.

CLÉONTE.
Je vous en prie.

LUCILE.
Laiſſez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLÉONTE.

Lucile !

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole !

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non : il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien ! puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois ; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut ſortir.*

Cléonte !

NICOLE *à Covielle qui ſuit ſon Maître.*

Covielle !

CLÉONTE *s'arrêtant.*

Hé ?

COVIELLE *s'arrêtant auſſi.*

Plaît-il ?

LUCILE.

Où allez-vous ?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

LUCILE.

Moi ? je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit ?

CLÉONTE *s'approchant de Lucile.*

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons ?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute ? Et ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la ſeule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous ſermone ſur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir ?

NICOLE *à Coviella.*

Voilà le ſecret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'eſt rien de plus vrai.

NICOLE *à Covielle.*

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE.

Ah, Lucile ! qu'avec un mot de votre bouche vous ſavez appaiſer de choſes dans mon cœur ! & que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on eſt aiſément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCENE XI.

Madame JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE ſuis bien-aiſe de vous voir, Cléonte ; & vous voilà tout à propos. Mon mari vient : prenez vîte votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flatte mes deſirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe ?

SCÈNE XII.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

MONSIEUR, je n'ai voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche aſſez pour m'en charger moi-même; &, ſans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire ſi vous êtes Gentilhomme.

CLÉONTE.

Monſieur, la plupart des gens, ſur cette queſtion, n'héſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les ſentimens, ſur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naître, à ſe parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on

n'eſt pas. Je ſuis né de parens, ſans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me ſuis acquis dans les armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien, pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable; mais avec tout cela, je ne veux point me donner un nom, où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai franchement, que je ne ſuis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monſieur : ma fille n'eſt pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme : vous n'aurez point ma fille [10].

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme ? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de S. Louis ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma femme : je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne bourgeoiſie ?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue ?

Madame JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas Marchand auſſi bien que le mien ?

M. JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été Marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce ſont des mal-aviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre ; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vrai. Nous avons le fils du Gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne [11], & le plus ſot dadais que j'aye jamais vu.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toûjours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille : je n'ai beſoin que d'honneurs ; & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquiſe.

Madame

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſolue.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi, ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens, & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand'dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe? C'eſt la fille de Monſieur Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été ſi relevée que la voilà; & ſes deux grands-pères vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfans qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient guère ſi riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puiſſe dire: mettez-vous là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les ſentimens d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage, ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde; &, ſi vous me mettez en colère, je la ferai Ducheſſe.

SCÈNE XIII.

Madame JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

CLÉONTE, ne perdez point courage encore. (*à Lucile.*) Suivez-moi, ma fille; & venez dire, réſolument, à votre père que, ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.

SCÈNE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux ſentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu ? J'ai un ſcrupule là-deſſus que l'exemple ne ſauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou ? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimères ?

CLÉONTE.

Tu as raiſon ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ſes preuves de nobleſſe pour être gendre de Monſieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une penſée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

CLÉONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée eſt tout-à-fait plaiſante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'eſt fait, depuis peu, une certaine maſcarade [12] qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comédie; mais avec lui, on peut haſarder toute choſe, il n'y faut point chercher tant de façons; il eſt homme à y jouer ſon rôle à merveille, & à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts, laiſſez-moi faire ſeulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous inſtruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV.

M. JOURDAIN *ſeul.*

QUE diable eſt ce-là? Ils n'ont rien que les grands Seigneurs à me reprocher; & moi, je ne vois rien de ſi beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis [13].

SCÈNE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici Monsieur le Comte, & une Dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCÈNE XVII.

DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure [14].

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler[m], puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne.

DORIMENE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied-à-pied, vous gagnez mes résolutions[n]. Pour moi, je ne puis plus

répondre de rien ; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me ſuis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous Je ſuis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne faſſiez tout mon bonheur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureuſement enſemble ; & les deux plus raiſonnables perſonnes du monde ont ſouvent peine à compoſer une union ° dont ils ſoient ſatisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenſes que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raiſons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; & l'autre, que je ſuis ſûre, ſans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame, ce ſont des bagatelles, & ce n'eſt pas par-là....

DORIMENE.

Je ſais ce que je dis; & entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre eſt d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une choſe que mon amour trouve indigne de vous; & ſouffrez.... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, ſe trouvant trop près de Dorimene.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troiſième.

DORANTE.

Madame, Monſieur Jourdain ſait ſon monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'eſt une gloire bien grande, de me voir aſſez fortuné, pour être ſi heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre préſence; & ſi j'avois auſſi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel.... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monſieur Jourdain, en voilà aſſez. Madame n'aime pas les grands complimens; & elle ſait que vous (*bas à Dorimene.*)
êtes homme d'eſprit. C'eſt un bon Bourgeois aſſez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ſes manières.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'eſt pas mal-aiſé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'eſtime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrai-je pas ſeulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Comment ? Gardez-vous-en bien. Cela ſeroit vilain à vous ; &, pour agir en galant homme, il faut que vous faſſiez comme ſi ce n'étoit pas vous qui

(*haut.*)

lui euſſiez fait ce préſent. Monſieur Jourdain, Madame, dit qu'il eſt ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de lui parler ainſi pour moi !

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne ſais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle perſonne du monde.

DORIMENE.

C'eſt bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'eſt vous qui faites les graces, &...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCÈNE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à M. Jourdain.*

TOUT eſt prêt, Monſieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; & qu'on faſſe venir les Muſiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

SIX Cuiſiniers, qui ont préparé le feſtin, danſent enſemble; après quoi ils apportent une table couverte de pluſieurs mets.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante ? voilà un repas tout-à-fait magnifique !

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimene, Monsieur Jourdain, Dorante, & les trois Musiciens se mettent à table.*)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chère, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous

exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de ſa haute capacité dans la ſcience des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement ſous la dent ; d'un vin à ſéve veloutée, armé d'un vert qui n'eſt point trop commandant ; d'un quarré de mouton gourmandé de perſil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, ſous les dents, eſt une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet ſurprenant ; & pour ſon opéra, d'une ſoupe à bouillon perlé, ſoutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; &, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMENE.

Les mains ſont médiocres, Monſieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui eſt fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne ſeroit pas agir en galant homme, & le diamant eſt fort peu de choſe.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE, *après avoir fait ſigne à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monſieur Jourdain & à ces Meſſieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'eſt merveilleuſement aſſaiſonner la bonne chère, que d'y mêler la muſique, & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'eſt pas....

DORANTE.

Monſieur Jourdain, prêtons ſilence à ces Meſſieurs, ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER & SECOND MUSICIENS *enſemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour :
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,

Et je ſens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND & TROISIEME MUSICIENS *enſemble.*

BUVONS, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie :
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laiſſons raiſonner les ſots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philoſophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le ſavoir & la gloire,
N'ôtent point les ſoucis fâcheux ;
Et ce n'eſt qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux,

Tous

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, ſus; du vin par-tout: verſez, garçon; verſez, Verſez, verſez toujours, tant qu'on vous diſe aſſez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux chanter; & cela eſt tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque choſe de plus beau.

DORIMENE.

Ouais! Monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois.

DORANTE.

Comment, Madame! pour qui prenez-vous Monſieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE *à Dorimene.*

Vous ne le connoiſſez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh! je le quitte.

DORANTE.

Il eſt homme qui a toujours la ripoſte en main. Mais vous ne voyez pas que Monſieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monſieur Jourdain eſt un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je ſerois....

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah! je trouve ici bonne compagnie, & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-ci, Monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer dîner chez ma ſœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépenſez votre bien; c'eſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence, & que vous leur donnez la muſique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? & quelles fantaiſies ſont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, & que c'eſt lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'eſt moi, je vous prie; qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui eſt une perſonne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela; je ſais ce que je ſais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair. Il y a long-temps que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans

un ménage, & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE *ſuivant Dorimene qui ſort.*

Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame... Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes, & tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH ! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde ; & vous chaſſez de chez moi des perſonnes de qualité !

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne ſais qui me tient, maudite, que je ne vous

fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les Laquais emportent la table.*)

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce ſont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *ſeul.*

ELLE eſt arrivée bien malheureuſement. J'étois en humeur de dire de jolies choſes; & jamais je ne m'étois ſenti tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguiſé.*

COVIELLE.

MONSIEUR, je ne ſais pas ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiſer.

M. JOURDAIN.

Pour me baiſer ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monſieur votre père.

M. JOURDAIN.

De feu Monſieur mon père ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon père ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme.

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui, Marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le ſoutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel ſujet vous amène ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monſieur votre père, honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Aſſurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous ſavez que le fils du grand Turc eſt ici ?

M. JOURDAIN.

Moi ! Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc ?

COVIELLE.

Oui ; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc ?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; &, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onch alla mouſtaphgidélum amanahem varahini ouſſere carbulath.* C'est-à-dire : N'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien ?

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoiſſois particulièrement, & que j'avois vu votre fille: Ah! me dit-il: *marababa ſahem!* c'eſt-à-dire, ah, que je ſuis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

Marababa ſahem, veut dire, Ah, que je ſuis amoureux d'elle!

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa ſahem*, eût voulu dire, Ah, que je ſuis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc.

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen?*

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen? Non.

COVIELLE.

C'eſt-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire ma chère ame

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-père qui ſoit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui. *Mamamouchi;* c'eſt-à-dire en notre langue, Paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui ; & il a amené toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'eſt que ma fille eſt une opiniâtre, qui s'eſt allée mettre en tête un certain Cléonte ; & elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment quand elle verra le fils du grand Turc ; & puis il ſe rencontre ici une aventure merveilleuſe, c'eſt que le fils du grand Turc reſſemble à ce Cléonte, à peu de choſe près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra paſſer aiſément à l'autre, &... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE VI.

CLÉONTE *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veſte de Cléonte*, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Amboussahim oqui boraf; Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

C'eſt-à-dire, Monſieur Jourdain, votre cœur ſoit toute l'année comme un roſier fleuri. Ce ſont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je ſuis très-humble ſerviteur de ſon Alteſſe Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto ouſtin moraf.

CLÉONTE.

Ouſtin yoc catamaléqui baſum baſe alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des ſerpens.

M. JOURDAIN.

Son Alteſſe Turque m'honore trop; & je lui ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

COVIELLE.

Oſſa binamen ſadoc baballi oracaf ouram.

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir enſuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choſes en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La Langue Turque eſt comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il ſouhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *ſeul.*

AH, ah, ah ! ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris ſon rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah.

SCÈNE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

JE vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une choſe, Monſieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême; mais je devine

qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je ſais, Monſieur, que la bête vous eſt connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'eſt.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conterai le reſte.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *aſſiſtans du Muphti, chantans & danſans.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

SIX Turcs entrent gravement deux à deux, au ſon des inſtrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en danſant, pluſieurs figures. Les Turcs chantans paſſent par-deſſous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & ſe mettent deſſus à genoux. Le Muphti & les Dervis reſtent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faiſant beaucoup de contorſions & de grimaces ſans proférer une ſeule parole, les Turcs aſſiſtans ſe proſternent juſqu'à terre, chantant, alli, *lèvent les bras au Ciel, en chantant,* alla; *ce qu'ils continuent juſqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils ſe lèvent tous, chantant,* alla ekber; *& deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*

SCÈNE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & danſans,* M. JOURDAIN *vêtu à la Turque, la tête raſée, ſans turban & ſans ſabre.*

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Se ti ſabir,
Ti reſpondir;
Sé non ſabir,
Tazir, tazir.

Mi ſtar Muphti,
Ti qui ſtar ti
Non intendir;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCÈNE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & danſans.*

LE MUPHTI.

DICÉ, Turqué, qui ſtar quiſta.
Anabatiſta, Anabatiſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingliſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huſſita ? Moriſta ? Froniſta ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,

Mi prégar, séra é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar Turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra é matina.

(*Aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

TURCS *chantans & dansans.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN, TURCS *chantans & danſans.*

Le Muphti revient coëffé avec ſon turban de cérémonie, qui eſt d'une groſſeur démeſurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il eſt accompagné de deux Dervis qui portent l'alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis auſſi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre; de façon que ſon dos, ſur lequel eſt mis l'alcoran, ſert de pupître au Muphti, qui fait une ſeconde invocation burleſque, frongant le ſourcil, frappant de temps en temps ſur l'alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les bras au Ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette ſeconde invocation, les Turcs aſſiſtans, s'inclinant & ſe relevant alternativement, chantent auſſi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'alcoran de deſſus le dos.*

OUF.

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Ti non ſtar furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non ſtar forfanta ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non ſtar furba ?

No, no, no.

Non ſtar forfanta ?

No, no, no.

Donar turbanta.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs danſans mettent le turban ſur la tête de M. Jourdain au ſon des inſtrumens.

LE MUPHTI *donnant le ſabre à M. Jourdain.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola.

Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola.

Pigliar ſchiabbola.

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs danſans donnent en cadence pluſieurs coups de ſabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara.
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara.
Baſtonnara.

CINQUIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs danſans donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troiſième invocation. Les Dervis le ſoutiennent par-deſſous les bras avec reſpect ; après quoi les Turcs chantans & danſans, ſautant autour du Muphti, ſe retirent avec lui & emmènent M. Jourdain.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.[17]

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH, mon Dieu, miſéricorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela? Quelle figure! Eſt-ce un momon que vous allez porter, & eſt-il temps d'aller en maſque? Parlez donc, & qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du reſpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire, avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je ſuis *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eſt ce-là ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin ? Êtes-vous en âge de danſer des ballets ?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin : c'eſt une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'eſt-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien ! quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce à dire, cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Paleſtina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, baſtonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, queſta ſtar l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN *chantant & danſant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

Madame JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari eſt devenu fou !

M. JOURDAIN *ſe relevant & s'en allant.*

Paix, inſolente. Portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *ſeule.*

Où eſt-ce donc qu'il a perdu l'eſprit ? Courons l'em-

(*appercevant Dorimene & Dorante.*)

pêcher de ſortir. Ah, ah ! voici juſtement le reſte de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUI, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; & je ne crois pas que dans tout le monde, il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre ; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; &, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier

promptement avec vous. C'en eſt le vrai ſecret; & toutes ces choſes finiſſent avec le mariage.

DORANTE.

Ah, Madame! eſt-il poſſible que vous ayez pu prendre pour moi une ſi douce réſolution?

DORIMENE.

Ce n'eſt que pour vous empêcher de vous ruiner; &, ſans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un ſou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux ſoins que vous avez de conſerver mon bien! Il eſt entièrement à vous, auſſi bien que mon cœur; & vous en uſerez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'uſerai bien de tous les deux. Mais voici votre homme: la figure en eſt admirable.

SCÈNE III.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monſieur, je vous ſouhaite la force des ſerpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aiſe d'être des premières, Monſieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous ſouhaite toute l'année votre roſier fleuri. Je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuſes de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien; j'excuſe en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux; & il n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un homme comme vous, puiſſe inſpirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent; & qu'il

fait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son Alteſſe Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLÉONTE *habillé en Turc.*

DORANTE *à Cléonte.*

MONSIEUR, nous venons faire la révérence à votre Alteſſe, comme amis de M. votre beau-père ; & l'aſſurer avec reſpect de nos très-humbles ſervices.

M. JOURDAIN.

Où eſt le Truchement, pour lui dire qui vous êtes ; & lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra ; & il parle Turc à merveille.

(*à Cléonte.*)

Hola ! où diantre eſt-il allé ? *Strouf, ſtrif, ſtrof ;*

ſtraf. Monſieur eſt un *grande Segnore*, *grande Segnore*, *grande Segnore*; & Madame, une *granda Dama*, *granda Dama*. (*Voyant qu'il ne ſe fait point entendre.*) Ah ! (*à Cléonte.*)

(*montrant Dorante.*)

Monſieur lui *Mamamouchi* François ; & Madame, *Mamamouchi* Françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon ! voici l'Interprète.

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLÉONTE *habillé en Turc*, COVIELLE *déguiſé.*

M. JOURDAIN.

OU allez-vous donc ? Nous ne ſaurions rien dire ſans vous. (*montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que Monſieur & Madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'aſſurer de leurs ſervices.

(*à Dorimene & à Dorante*)

Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Cataléqui tubal ourin ſoter amalouchan.

M. JOURDAIN *à Dorimene & à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORIMENE.

Cela est admirable !

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

VENEZ, ma fille ; approchez-vous ; & venez donner la main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon père ! comme vous voilà fait ? Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non, non : ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, & la plus pleine d'honneur pour

(*montrant Cléonte.*)

pour vous qui ſe peut ſouhaiter [9]. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père ?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez graces au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui ſuis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon père ; je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; & je me réſoudrai plutôt à toutes

(*reconnoiſſant Cleonte.*)

les extrémités, que de.... Il eſt vrai que vous êtes mon père ; je vous dois entièrement obéiſſance ; & c'eſt vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! je ſuis ravi de vous voir ſi promptement revenue dans votre devoir; & voilà qui me plaît d'avoir une fille obéiſſante.

SCENE DERNIERE.

Madame JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

COMMENT donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raiſonnable.

Madame JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand Turc ?

M. JOURDAIN.

(*montrant Covielle.*)

Oui. Faites-lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement ; & je lui dirai bien moi-même, à ſon nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE.

Comment ! Madame Jourdain, vous vous oppoſez à un honneur comme celui-là ? Vous refuſez ſon Alteſſe Turque pour gendre ?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, Monſieur ! mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'eſt une grande gloire qui n'eſt pas à rejeter.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéreſſer dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande Dame ?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet ! Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit !

LUCILE.

Ma Mère !

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle eſt à moi auſſi-bien qu'à vous.

COVIELLE *à Madame Jourdain.*

Madame!

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y conſentirai point.

COVIELLE.

Écoutez-moi ſeulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non : je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira....

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous feroit il mal, de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Eh bien ! quoi ?

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, ah !

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Et moi Covielle, qui suis le Truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait ; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raisonnable.

(*à Madame Jourdain.*)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

(*bas.*) (*haut.*)

Bon, bon ! Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, & donnons en le divertissement à son Alteſſe Turque.

M. JOURDAIN.

C'eſt fort bien aviſé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole ?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement, & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

(*à part.*)

Monſieur, je vous remercie. S'il on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquième Acte.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE.

UN DONNEUR DE LIVRES *danſant*, IMPORTUNS *danſans*, DEUX HOMMES *du bel air*, DEUX FEMMES *du bel air*, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS *chantans*.

CHŒURS DE SPECTATEURS *au donneur de livres.*

A MOI, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

PREMIER HOMME *du bel air.*

Monſieur, diſtinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici; les Dames vous en prient.

SECOND HOMME *du bel air.*

Holà, Monſieur! Monſieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

PREMIERE FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! qu'aux perſonnes bien faites
On fait peu rendre honneur céans!

SECONDE FEMME *du bel air.*

Ils n'ont des livres & des bancs
Que pour Meſdames les Griſettes.

PREMIER GASCON.

Ah, l'homme aux libres ! qu'on m'en vaille.
J'ai déjà lé poulmon uſé.
Bous boyez qué chacun mé raille.
Et jé ſuis eſcandaliſé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Ce qui m'eſt par bous réfuſé.

SECOND GASCON.

Hé, cadédis, Monſeu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé vous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé penſe, mordi ! qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montſir le donner de papiir,
Que vuel dir ſti façon de fivre ?
Moi l'écorchair tout mon goſier
A crieir,
Sans que je pouvre avoir cin liffre.
Pardi ! mon foi, Montſir, je penſe vous l'être ifre.

(*Le donneur de livre, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours ſur ſes pas, ſe retire en colere.*)

UN VIEUX BOURGEOIS *habillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait.

Et cela, ſans doute, eſt laid,
Que notre fille
Si bien faite & ſi gentille,
De tant d'Amoureux l'objet,
N'ait pas à ſon ſouhait
Un livre de Ballet,
Pour lire le ſujet
Du divertiſſement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au ſommet
De la Salle où l'on met
Les gens de l'intriguet!
De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait;
Et cela, ſans doute, eſt laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *habillarde.*

Il eſt vrai que c'eſt une honte;
Le ſang au viſage me monte;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal:
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier du Palais-Royal,

Et que ces jours passés un Comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah ! quel bruit !

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas ! quel chaos ! quel mélange !

HOMMES *du bel air.*

Quelle confusion ! quelle cohue étrange !
Quel désordre ! quel embarras !

PREMIERE FEMME *du bel air.*

On y sèche.

SECONDE FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

PREMIER GASCON.

Bentre ! je fuis à vout.

SECOND GASCON.

J'entage, Dieu me damne.

LE SUISSE.

Ah ! que li faire saif dans ti sal de cians !

PREMIER GASCON.

Jé murs.

SECOND GASCON.

Je perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A Ballet ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

Ils ſeront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion règne dans cette ſalle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et ſortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être aſſis.

Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont ſuivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les diſtribuent aux Spectateurs, pendant que le donneur de livres danſe : après quoi, ils ſe joignent à lui, & forment la première Entrée.

DEUXIEME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS *chantans*, ESPAGNOLS *danſans.*

PREMIER ESPAGNOL.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Liſonjea me la ſuerte
Con piedad tan avertida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi ſalud primor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

(Danſe de ſix Eſpagnols, après laquelle deux ou Eſpagnols danſent enſemble.)

PREMIER ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor
Del niño bonito
Que todo es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

SECOND ESPAGNOL.

El dolor ſolicita,
El que al dolor ſe da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

PREMIER ET SECOND ESPAGNOLS.

Dulce muerte es al amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

TROISIEME ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtas,
Vaya de vayle,

Alegria,

Alegria, alegria alegria.
Que eſto de dolor es fantaſia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE *chantante*, UN ITALIEN *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES *danſans.*

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno.
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che reſiſte puoco
Cor di gelo a ſtral di fuoco.

Ma ſi caro e'l mio tormento
Dolce è ſi la piaga mia
Ch'il penare è mio contento,
E'l ſanarmi è tirannia.

Ahi che più giova, e piace
Quanto amor è più vivace.

Deux Scaramouches & deux Trivelins repréſentent avec Arlequin, une nuit à la manière des Comédiens Italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapiſce il contento,
D'amor ne la ſcola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Inſi che florida
Ride l'étà.
Che pur tropp'horrida,
Da noi ſen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú gaudiamo
Ne bei di di gioventù;
Perduto ben non ſi racquiſta più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill'alme incantena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'étà,
Piu l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú gaudiamo
Ne bei dì di gioventù ;
Perduto ben non ſi racquiſta piú.

Les Scaramouches & les Trivelins finiſſent l'entrée par une danſe.

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS,

DEUX POITEVINS *chantans & danſans*,
POITEVINS & POITEVINES *danſans.*

PREMIER POITEVIN.

AH ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le ciel donne un beau jour !

SECOND POITEVIN.

Le roſſignol, ſous ces tendres feuillages,
Chante aux Echos ſon doux retour :
Ce beau ſéjour,
Ces doux ramages,
Ce beau ſéjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vois, ma Climene,
Vois, ſous ce chêne

S'entrebaiſer ces oiſeaux amoureux :
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine.
Qu'ils ſont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins & trois Poitevines danſent enſemble.

CINQUIEME & dernière ENTRÉE.

Les Eſpagnols, les Italiens & les François ſe mêlent enſemble, & forment la dernière entrée.

CHŒUR DES SPECTATEURS.

QUELS ſpectacles charmans ! quels plaiſirs goûtons nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

Fin du Ballet des Nations.

Noms des perſonnes qui ont chanté & danſé dans le Bourgeois Gentilhomme, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Muſicienne, *Mademoiſelle Hilaire.* Premier Muſicien, *le ſieur Langeais.* Second Muſicien, *le ſieur Gaye.* Danſeurs, *les ſieurs la Pierre, Saint-André & Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Bonard, Iſaac, Magny & Saint-André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuiſiniers danſans....

DANS LE QUATRIEME ACTE.

Premier Muſicien, *le ſieur la Grille.* Second Muſicien, *le ſieur Morel.* Troiſième Muſicien, *le ſieur Blondel.*

CÉRÉMONIE TURQUE.

Le Muphti, chantant, *le ſieur Chiaccherone.* Dervis, chantans, *les ſieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.* Turcs aſſiſtans du Muphti, chantans, *les ſieurs Eſtival, Blondel, Gingan l'aîné, Hedouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deſchamps, Langeais & Gaye.* Turcs aſſiſtans du Muphti, dan-

ſans, *les ſieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE. Un donneur de livres danſant, *le ſieur Dolivet.* Importuns danſans, *les ſieurs Sain-t André, la Pierre, & Favier.* Premier Homme du bel air, *le ſieur le Gros.* Second Homme du bel air, *le ſieur Rebel.* Première Femme du bel air..... Seconde Femme du bel air.... Premier Gaſcon, *le ſieur Gaye.* Second Gaſcon, *le ſieur Gingan le cadet.* Un Suiſſe, *le ſieur Philbert.* Un vieux Bourgeois babillard, *le ſieur Blondel.* Une vieille Bourgeoiſe babillarde, *le ſieur Langeais.* Troupe de Spectateurs chantans, *les ſieurs Eſtival, Hedouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Deſchamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre Pages de la muſique.* Filles coquettes, *les ſieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un Page de la Chapelle.*

DEUXIEME ENTRÉE. Premier Eſpagnol chantant, *le ſieur Morel.* Second Eſpagnol chantant, *le ſieur Grillet.* Troiſième Eſpagnol chantant, *le ſieur Martin.* Eſpagnols danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Leſtang, Iſaac & Joubert.* Deux autres Eſpagnols danſans, *les ſieurs Beauchamp & Chicanneau.*

Troisieme Entrée. Une Italienne chantante, *Mademoiſelle Hilaire.* Un Italien chantant, *le ſieur Gaye.* Scaramouches danſans, *les ſieurs Beauchamp & Mayeu.* Trivelins danſans, *les ſieurs Magny & Foignard le cadet.* Arlequin, *le ſieur Dominique.*

Quatrieme Entrée. Premier Poitevin chantant & danſant, *le ſieur Noblet.* Second Poitevin chantant & danſant, *le ſieur la Grille.* Poitevins danſans, *les ſieurs la Pierre, Favier & Saint-André.* Poitevines danſantes, *les ſieurs Favre, Foignard & Favier le jeune.*

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE TROISIEME.

[a] « *QUI chatouille davantage que. Davantage* » n'emporte point de *que*, il falloit *plus que.*

[b] » *Pour lui. Lui* eſt une faute, ſe rapportant à » l'*intérêt.*

SCENE II.

[c] *Les manquemens des grands Capitaines*, pour » *les fautes*, ne ſe diroit plus.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

[d] » *Vivre dans une même envie.* Expreſſion im- » propre & peu françoiſe.

[e] » *D'entrer ſous l'amoureuſe loi.* Même obſer- » vation.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

[f] » *QU'UNE perſonne comme vous ait un concert* » *de muſique chez ſoi.* L'exactitude demanderoit » *chez elle.*

ACTE III.

SCENE QUATRIEME.

g » *PAR où il ſe demange.* Il faudroit *par où il lui* » *demange.*

SCENE V.

h » *La comédie qu'on fait chez le Roi*, ne ſe diroit » plus aujourd'hui.

SCENE VI.

i » *Chez qui j'avois commerce.* Même obſervation.

SCENE IX.

k » *Je veux faire autant de pas qu'elle au change-* » *ment.* Le tour a paru vicieux.

SCENE X.

» *Appaiſer des choſes.* Ne ſe dit guères.

SCENE XVIII.

m » *Pour vous régaler.* Ne ſe diroit pas aujour- » d'hui.

n » *Vous gagnez mes réſolutions.* Pour dire *vous* » *me faites faire ce que je ne veux pas*, a paru im- » propre.

o » *Compoſer une union.* Pluſieurs auroient mieux » aimé *former.*

ACTE IV.

SCENE CINQUIEME.

P. » *DEPUIS avoir.* Ne ſe dit plus.

ACTE V.

SCENE SIXIEME.

9. » *QUI ſe peut ſouhaiter.* La plupart auroient » mieux aimé *qui ſe puiſſe.*

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

ACTE PREMIER.

SI le premier acte *du Miſantrope* eſt la plus heureuſe expoſition d'un ſujet dans le genre noble, celui du *Bourgeois Gentilhomme* a le même avantage dans le genre comique & plaiſant. Les ridicules des différens Maîtres que la ſottiſe du Bourgeois raſſemble chez lui, y ſont peints avec la vérité la plus gaie. Ils ſervent de relief à celui de M. Jourdain, dont la bêtiſe naïve & folle augmente par degrés, au point de juſtifier, à bien des égards, l'extravagance du dénouement auquel Molière a eu recours pour varier les Intermèdes de cet Ouvrage. Qui eſt-ce qui n'a pas ouï parler, de notre temps, d'un jeune Ecrivain chez qui une crédulité ſans bornes & auſſi ſtupide que celle de M. Jourdain, n'excluoit pas une ſorte de talent, & a fourni des ſcènes auſſi bouffonnes que *la Cérémonie Turque?*

Tel avoit été avant lui l'Abbé de Saint Martin de Caën, autrement appelé l'Abbé Malotru, chez le-

quel trois prétendus Ambaſſadeurs vinrent, de la part du Roi de Siam, l'engager à paſſer dans ſes Etats, pour devenir ſon premier Mandarin. Les Ambaſſadeurs furent reçus très-ſérieuſement de la part de l'Abbé, qui répondit à leur truchement, & qui, après les avoir comblés de préſens, ſe préparoit effectivement à partir avec eux, pour aller convertir à la Foi Chrétienne le Royaume de Siam. C'eſt cependant ce même Abbé qui a embelli les Places publiques de Caen de beaucoup de ſtatues, qui fonda une Chaire de Théologie dans la même ville, & pluſieurs prix deſtinés aux plus habiles Poëtes & Muſiciens, & qui avoit fait graver ſur ſa porte, qu'*un Citoyen étoit moins né pour lui même que pour la République* *. Seroit-il aiſé de décider quel étoit le plus crédule, de M. Jourdain ou de l'Abbé Malotru? Et la farce des Ambaſſadeurs de Siam ne donne-t-elle pas à celle du Muphti quelque vraiſemblance ?

Scene II.

, *Je me ſuis fait faire cette Indienne-ci... Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.* Il faut remarquer que l'Acteur qui repréſente M. Jourdain, n'oſeroit aujourd'hui paroître avec une robe-de-chambre d'indienne, & qu'en s'accomodant à notre luxe par une étoffe de

* *Non nobis, ſed Reipublicæ nati ſumus.*

plus grand prix, il eſt obligé de changer le mot d'indienne qui ſe trouve dans ſon rôle.

ACTE II.

SCENE SIXIEME.

ON TROUVE par-tout, & même dans la Vie de Molière, que le célèbre M. Rohaut * étoit l'original du Philoſophe de cette ſcène.

Ce que n'ont pas remarqué les partiſans de ce Conte, & ce qui ſembleroit devoir l'appuyer, c'eſt que la définition de la Phyſique par le Maître de Philoſophie, eſt preſque mot-à-mot la Table des Chapitres de la Troiſième Partie du Traité de Phyſique de M. Rohaut, mais ce Traité ne parut chez *Savreux* qu'en 1671, c'eſt-à-dire, un an après *le Bourgeois Gentilhomme*. D'ailleurs, on ne ſauroit ſe perſuader que Molière ait cherché à couvrir de ridicule un homme qui en avoit peu, puiſqu'il étoit un de ſes amis particuliers. S'il eût fait entrer dans ſa Pièce un Peintre & un Poëte, il eût été auſſi naturel de croire qu'il vouloit porter ſur le Théâtre & Chapelle & Mignard, avec leſquels il vivoit dans la plus grande intimité, ainſi qu'avec M. Rohaut.

* Jacques Rohaut, d'Amiens en Picardie, mourut à Paris en 1675; il eſt enterré à Sainte Géneviève, où l'on voit ſon épitaphe à côté de celle de Deſcartes.

L'anecdote du chapeau de cet illuſtre Cartéſien ; emprunté pour en couvrir l'Acteur qui jouoit le Maître de Philoſophie, eſt donc au moins très-ſuſpecte. Si Molière, pour ce perſonnage, avoit eu beſoin de le deſſiner d'après nature, il y avoit alors à Paris un pédant fameux qui ſe qualifioit *Modérateur de l'Académie des Philoſophes Orateurs*, & qui donnoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. *Jean de Soudiere, Écuyer, Seigneur de Riche-Source*, étoit un modèle plus fait pour le crayon d'un Poëte dramatique que le ſage M. Rohaut.

Le miſérable Déclamateur dont nous venons de parler, mourut à Paris en 1695 ou 1696 : ce qu'il y a d'étonnant dans l'hiſtoire de ce fou Lettré, c'eſt que l'illuſtre Fléchier fut un de ſes diſciples, & qu'on connoît un Madrigal de ce Prélat adreſſé au ſieur de Riche-Source, que ce dernier fit imprimer à la tête de ſon Cours d'éloquence de la Chaire en 1662.

Les plaiſanteries du Maître de Philoſophie, devenu dans la même ſcène Maître de Langue, étoient une critique d'un Ouvrage ridicule de grammaire de ce temps-là : c'eſt ainſi que dans un de nos Intermèdes qui a pour titre *la Fille mal gardée*, M. Favard ridiculiſe la ſingulière invention de compoſer de la muſique par la chance des dez, qui avoit été ſérieuſement propoſée dans un de nos Journaux.

Il faut encore obſerver, par rapport à cette ſcène, que M. de Marivaux, dans *ſa Surpriſe de l'Amour*, s'en ſouvint utilement dans les queſtions que fait *Lubin à* M. *Hortenſius*.

ACTE III.

SCENE TROISIEME.

4 L'EXCELLENTE Nicole * dont le rire jette tant de gaîté dans le commencement de cet acte, dit, dans la ſcène troiſième, en parlant des Maîtres de Chant & de Danſe de M. Jourdain, *qu'ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour crotter les planchers de la maiſon.* Cette plaiſanterie ne peint plus aujourd'hui les Maîtres fameux de cette eſpèce, qu'on ne trouve pas plus à pied qu'un Médecin ſur une mule.

SCENE IV.

5 *Donné à vous une fois deux cens louis.* Le louis valoit alors 11 liv. Voyez le Blanc, Traité des Monnoies, pas 306. Ce qui eſt vérifié par le compte de *quatre cens ſoixante louis*, valant *cinq mille ſoixante livres* d'argent prêté à Dorante par M. Jourdain.

* La Demoiſelle Beauval joua ce rôle ſi ſupérieurement, que Louis XIV, à qui elle avoit déplu dans ſon début, dit à Molière, après la première repréſentation de cette Pièce : *Molière, je reçois votre Actrice.* On dit cependant que la figure & la voix de cette Comédienne ne plurent jamais à ce Prince.

SCENE V.

[6] Quelques gens remarquent, à l'égard de cette ſcène & du caractère de Madame Jourdain, auſſi neuf & auſſi original que celui de Madame Pernelle, qu'il ne ſeroit pas sûr de riſquer de nos jours la ruſticité sèche de ſes réponſes à M. le Comte. Si cette crainte eſt fondée, tant pis pour la délicateſſe outrée de nos Juges, qui ne pourroit que nous écarter par-là de la Nature, & qui a fait prendre à nos Ecrivains une uniformité de ton & de coloris faite pour rebuter & pour nous éloigner du ſeul modèle que nous euſſions à ſuivre.

SCENE VI.

[7] M. le Sage, dans ſon *Turcaret*, a profité de cette ſcène, & en général, le Chevalier & ſa Coquette ſont deſſinés d'après Dorante & Dorimene *du Bourgeois Gentilhomme*. Loin que cet Auteur ſoit le ſeul à qui on puiſſe reprocher une pareille imitation, il ſeroit aiſé de prouver qu'à l'exception du chef-d'œuvre de *la Métromanie*, nous n'avons aucune bonne pièce qui ne doive quelque choſe à Molière.

SCENE IX.

[8] Molière, dans cette ſcène, a fait le portrait de ſa femme, & il ne paroît pas que leur méſintelligence, déjà ancienne, ait rien pris ſur la tendreſſe de cet époux malheureux, au moins par ſes inquiétudes

quiétudes & par le desir de plaire qu'avoit Mademoiselle Molière.

Il la peint avec une bouche assez grande, mais dans laquelle on voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches. Il convient de la petitesse de ses yeux, mais il les voit pleins de feu, les plus perçans du monde, & les plus touchans. Il lui trouve une conversation charmante, un esprit fin & délicat, un sérieux intéressant, & enfin, il justifie jusqu'aux caprices auxquels elle est sujette. Rien de si vif ni de si piquant que ce portrait dialogué, qu'il faut voir dans la scène dont nous parlons.

C'est un art bien sûr de réussir, que celui de mêler ainsi à la fable d'une pièce, quelques traits qui, en peignant les Acteurs qui la jouent, augmentent l'illusion du Spectateur.

Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie. Ces deux expressions se trouvent encore dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie Françoise. *Mijaurée, terme familier qui se dit d'une fille ou d'une femme dont les manières sont affectées & ridicules. Pimpe-souée, terme familier qui se dit d'une femme qui fait la délicate & la précieuse.* Souée vient de l'ancien mot *Soaef.* Suavis.

SCENE X.

» Autre scène de brouillerie & de raccommodement, répétée pour la troisième fois par Molière,

mais toujours neuve entre ſes mains, quant à la forme. Il lui eſt auſſi aiſé de ne point ſe reſſembler en s'imitant lui-même, que de ſurpaſſer Plaute lorſqu'il emprunte une ſcène de lui.

SCENE XII.

[10] *Vous n'êtes point Gentilhomme ; vous n'aurez point ma fille.* Cette excluſion que donne M. Jourdain à Cléonte, amant de ſa fille, eſt un trait excellent de caractère ; à combien de ſots parmi nous échappe-t-il encore !

[11] L'expreſſion de *Malitorne*, dont Nicole ſe ſert dans cette ſcène, eſt un mot qui convient à ſon état de ſervante : c'eſt ainſi que le Peuple appelle un homme gauche & mal tourné Quelques critiques délicats, en trouvant dans le Fragment de Pétrone des expreſſions populaires, en ont conclu la ſuppoſition de l'ouvrage ; mais Pétrone les y a inſérées exprès, pour diſtinguer l'état de ſes Interlocuteurs. Il eſt le premier des Anciens qui ait obſervé ces nuances diſtinctives. La nature eſt un peu bleſſée de voir les Valets de Plaute & de Térence s'exprimer auſſi poliment que leurs Maîtres.

SCENE XIV.

[12] Molière feint, dans cette ſcène, qu'il s'eſt fait depuis peu à Paris une *certaine Maſcarade, qui ſent un peu ſa Comédie*, dit-il ; c'eſt cette Maſcarade que Covielle propoſe à Cléonte, ſon Maître, de répé-

ter pour amener M. Jourdain à ſes vues. C'étoit prévenir habilement le ſpectateur de la bizarrerie des moyens qu'ils alloient employer pour cela ; & c'eſt à ces coups de maître qu'il faut regarder Molière comme l'inventeur du véritable art de la ſcène.

SCENE XV.

13 *Je voudrois qu'il m'en eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis.* Autre trait excellent de caractère ; Molière ne fait pas un pas dans la Pièce ſans augmenter le ridicule de ſon perſonnage.

SCENE XVII.

14 *Monſieur dit comme cela qu'il va venir*, &c. Cette phraſe du Laquais de M. Jourdain, prouve que Molière n'a pas imité Plaute & Térence dans la pureté de langage qu'ils ont donnée aux Valets de leurs Pièces *.

ACTE IV.

SCENE SECONDE.

15 *C'EST ainſi que vous feſtinez les Dames.* Cette façon bourgeoiſe de s'exprimer ſoutient à merveille le caractère ferme & groſſier que Molière a donné à Madame Jourdain. Le trouble qu'elle apporte au

* *Intererit multùm, Davus-ne loquatur, an Heros*, &c.
Horac. Art. Poët.

repas ſecret que donne ſon mari au Comte & à la Marquiſe, eſt d'une vérité & d'un ſel bien rares aujourd'hui; c'eſt cependant ainſi qu'agit la nature, mais elle eſt trop rarement conſultée.

SCENE V.

[16] L'empreſſement que témoigne dans cette ſcène M. Jourdain, de croire, ſur le rapport d'un inconnu, que ſon père étoit Gentilhomme, met le comble à ſon ridicule. On l'a vu, dans la ſcène 5e du ſecond acte, payer les titres que lui donne le Garçon Tailleur: *c'eſt ce qu'on voit tous les jours*, (dit M. Marmontel dans ſa Poëtique,) *mais il avoue qu'il les paye: voilà pour le Monſeigneur; c'eſt en quoi il renchérit ſur ſes modeles. Molière tire d'un ſot l'aveu de ce ridicule, pour le mieux faire appercevoir dans ceux qui ont l'eſprit de le diſſimuler. Cette eſpèce d'exagération demande une grande juſteſſe de raiſon & de goût. Le théâtre a ſon optique; & le tableau eſt manqué, dès que le Spectateur s'apperçoit qu'on a outré la nature.*

La Cérémonie Turque qui termine cet acte, eſt abſolument dans le genre de la farce, comme Molière l'a annoncé.

Lully, déjà célèbre, en avoit compoſé la Muſique, & fit plus pour le ſuccès de Molière & les plaiſirs de Louis: il ſe chargea, à Chambord, du rôle du Muphti. Le nom de *Chiaccherone* qu'on trou-

ve dans la liſte des Acteurs pour le perſonnage en queſtion, n'étoit qu'un nom ſuppoſé, ſous lequel l'habile Pantomime Lully s'étoit caché. Sa gaîté donna à ce rôle tout le piquant dont il étoit ſuſceptible, & l'on ſait que quelques années après, Lully reparut encore à Verſailles ſous ce maſque, malgré les avis qu'il avoit reçus que les Secrétaires du Roi, au nombre deſquels il devoit être admis, ſe préparoient à lui faire, de cette complaiſance pour les amuſemens de ſon Maître, une raiſon d'être rejeté. On trouve un détail de cette affaire, où M. de Louvois ſe compromit, dans la Vie de Quinault, à la tête de ſes Ouvrages, & dans le Parallèle de la Muſique des Anciens avec la Muſique Nouvelle, par M. *de Freneuze*.

ACTE V.

Le cinquième acte, très-court, eſt dénoué avec la même gaîté des précédens, & les principaux Acteurs de la Pièce y ſont ramenés avec aſſez de vraiſemblance, quoique cela fût fort difficile; beaucoup de dénouemens modernes ont emprunté de celui-ci différentes ſituations. Cette Pièce, qu'on voit toujours avec le même plaiſir, étoit alors terminée par un Ballet & des Chants, dont les paroles ſont en différentes langues.

Molière avoit fait ſa cour à la Reine, en faiſant

paroître des Eſpagnols chantans & danſans, tirés de la troupe qu'elle entretenoit à Paris, & qu'elle garda juſqu'en 1673.

A l'égard des paroles Françoiſes chantées, on eſt convenu plus d'une fois, dans ce Commentaire, que Molière n'étoit pas heureux ; cependant on peut y voir un Duo, dont plus d'un de nos Ecrivains lyriques ſe ſont approprié l'image.

Vois, ma Climène,
Vois ſous ce chêne,
S'entre-baiſer ces oiſeaux amoureux, &c.

Ces bagatelles coûtoient peut-être à Molière plus qu'une ſcène excellente ; c'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus la Fontaine, lorſqu'il traduit l'Eunuque de Térence. Remarquons auſſi, puiſque nous parlons de la Fontaine, qu'il n'écrivit pas mieux la ſcène lyrique que Molière. Deſpréaux n'eût jamais pu l'écrire ; M. de Voltaire eſſaya vainement ce genre. Le vrai génie, ſans doute, deſcend difficilement à la meſure de talent que demande cette eſpèce de poéſie.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Il falloit avertir le Lecteur, que ce qui ſe trouve dans la ſcène ſixième du Bourgeois Gentilhomme, acte 2, ſur la prononciation des lettres, eſt tiré

mot pour mot du Discours de M. de Cordemoi, sur la Parole, imprimé à Paris, en 1668; c'est-à-dire deux ans avant cette excellente Comédie. M. Cordemoi étoit Lecteur du Dauphin, & Membre de l'Académie Françoise. Il falloit encore ne pas oublier que dans ce siècle-ci, l'Ambassadeur Turc, Saïd Effendi, voyant représenter le Bourgeois Gentilhomme, & la Cérémonie burlesque dans laquelle on le fait Mamamouchi, regarda ce divertissement comme une profanation, lorsqu'il entendit prononcer le mot sacré *Hou*, avec dérision, & avec des postures extravagantes. Molière ignoroit que le *Hou* des Arabes, qui répondoit à ces mots *sum qui sum*, avoit passé chez les Turcs, qui ne prononçoient ce mot qu'avec une crainte respectueuse.

Dans la même scène, on trouve le trait suivant. *Par ma foi, il y a plus de cinquante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien.* De pareils traits ont quelquefois l'air d'être plus grands que nature. Voyez cependant ce que dit Madame de Sévigné, Lettre V du tome VI, le 12 Juin 1681, *Comment? J'ai donc fait un Sermon sans y penser! J'en suis aussi étonnée que le Comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisoit de la prose.*

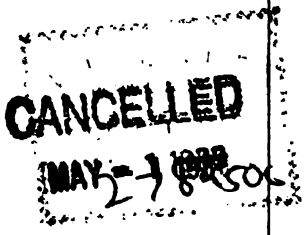
Dans la scène 2 du quatrième acte, lorsque Madame Jourdain vient troubler si plaisamment le

repas que donne ſon mari à Dorimène & à Dorante ; Molière paroît avoir imité la deuxième ſcène du cinquième acte de l'*Aſinaria* de Plaute, où Artémone vient trouver ſon mari Déménète chez la courtiſane Philénium, & qu'elle dit franchement à cette dernière : Pourquoi reçois-tu ici mon mari ? *Quid tibi hùc receptio ad te eſt meum virum ?.... Surge amator, i domum, &c. &c.*

Fin du cinquième Volume.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin-Saint-Jacques, N°. 31, 1789.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.